



Red romance

Juliette Mey

Dark Kiss

Butterfly
EDITIONS

- [Introduction](#)
- [Copyright](#)
- [Page 1](#)
- [Dedicace](#)
- [Chapitre1](#)
- [Chapitre2](#)
- [Chapitre3](#)
- [Chapitre4](#)
- [Chapitre5](#)
- [Chapitre6](#)
- [Chapitre7](#)
- [Chapitre8](#)
- [Chapitre9](#)
- [Chapitre10](#)
- [Chapitre11](#)
- [Chapitre12](#)
- [Chapitre13](#)
- [Chapitre14](#)
- [Chapitre15](#)
- [Chapitre16](#)
- [Chapitre17](#)
- [Chapitre18](#)
- [Chapitre19](#)
- [Chapitre20](#)
- [Chapitre21](#)
- [Chapitre22](#)
- [Chapitre23](#)
- [Chapitre24](#)
- [Chapitre25](#)
- [Chapitre26](#)
- [Chapitre27](#)
- [Chapitre28](#)
- [Chapitre29](#)
- [Chapitre30](#)
- [Chapitre31](#)
- [Chapitre32](#)
- [Chapitre33](#)
- [Chapitre34](#)

- [Chapitre35](#)
- [Chapitre36](#)
- [Chapitre37](#)
- [Chapitre38](#)
- [Chapitre39](#)
- [Chapitre40](#)
- [Chapitre41](#)
- [Chapitre42](#)
- [Chapitre43](#)
- [Epilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Avenir](#)

Red romance

Juliette Mey

Dark Kiss

ISBN : 978-2-37652-077-1

Titre de l'édition originale : Dark Kiss

Auteur : Juliette Mey

Copyright © Butterfly Editions 2018



Couverture © Fotolia + Mademoiselle-e + Butterfly Editions 2018

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-077-1

Dépôt Légal : février 2018

1402181600

Internet : www.butterfly-editions.com

contact@butterfly-editions.com

*Même si vous ne pourrez pas lire ce livre, je vous le dédie.
À H., C. et N.
Merci de partager votre maman avec sa passion pour l'écriture.*

- *Prologue* -

Louise

D'ordinaire, je suis joyeuse, rigolote, tirée à quatre épingles. D'ordinaire, je travaille comme une forcenée, enchaînant parfois deux à trois gardes de douze heures chacune. D'ordinaire, je fonce... sans réfléchir. C'est bien ça tout le problème de ma vie. Avancer, puis me raisonner ensuite. Si, aujourd'hui, je me retrouve coincée entre les quatre murs de mon appartement, devenu aussi sombre que poisseux, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Huit semaines de congés maladie. Je n'en reviens toujours pas. Habituellement, je suis chargée de délivrer ce type d'arrêt. Lorsqu'un de mes patients me baragouine qu'il ne tiendra pas le coup, je maugrée intérieurement. Offrir du repos sur un plateau d'argent et ils se plaignent encore ? Moi qui rêvais alors de profiter de vraies nuits de sommeil, j'aurais vendu mon père, ma mère et mes deux meilleures amies contre une envolée directe dans les bras de Morphée. Depuis, j'ai légèrement changé d'avis. Ma vaisselle sale empilée dans mon évier depuis des jours et mes volets continuellement fermés en témoignent. À force de m'enliser ici, en jogging informe, je deviens doucement une loque humaine. Qui étais-je pour tacler certains malades de douillets ? La souffrance qui m'accompagne est parfois telle que je meurs d'envie de m'autoprescrire de puissants antalgiques. Mais, je tiens bon. Je refuse de dépendre de ces saloperies sans nom. J'y arriverai. Question d'amour propre, mais pas que...

Louise, la warrior, va bientôt revenir à elle. Et quand ce jour viendra, haut les cœurs ! Je ne ferai qu'une bouchée de toutes ces personnes qui s'amuse à rire dans mon dos, à colporter des rumeurs erronées sur mon état. Dépression, mariage blanc, fausse couche, maladie imaginaire sont les quelques hypothèses les plus régulièrement avancées. Si toutes ces cruches savaient comme elles sont loin de la vérité.

Un rein.

mot.

— Lou, tu pues. Mais, tu as vu tes cheveux ? Ils ne ressemblent à rien ! s'égosille la première en tentant de les démêler à la main.

— Aïe...

— Au moins, tu n'as pas perdu l'usage de la parole. C'est déjà une bonne chose.

Franchement, depuis quand s'y connaît-elle en longue tignasse blonde ? Avec la sienne, brune ondulée, elle se croit avoir le droit de me faire la morale ?

— Lou, va te doucher. On dirait que ta tête est enduite d'huile.

Si la rousse s'y met aussi, je ne suis pas rendue.

— D'ailleurs, ajoute Sara, ce serait bien que tu t'habilles correctement.

Je les regarde, interdite. Que font-elles, chez moi, un soir de semaine, fringuées comme si elles allaient sortir en boîte ? Avec sa robe noire portefeuille, la brune fait concurrence à Camélia qui est vêtue d'une jupe en tulle, assortie à un haut rouge satiné. Elles ont perdu la boule ou quoi ? Dehors, ça gèle... Un début de mois de février dans l'est de la France est comparable à l'ère glaciaire du temps des dinosaures.

— File te laver. Ensuite, tu comprendras. Mais, fais vite. Nous n'avons pas toute la nuit devant nous.

En me levant, bien décidée à les faire déguerpir au plus vite, je la vois à peine cachée dans le gros sac à main de Sara.

Elles ont emmené « Love Box » avec elles.

Tout, mais pas ça.

Louise

Si elles espèrent arriver à me convaincre d'aller m'habiller sans en savoir plus, elles se fourrent le doigt là où je pense. Ne me traitez pas de fille vulgaire, je ne le suis pas. Je ressemble juste à toutes ces femmes qui maugréent d'une drôle de façon lorsque les choses ne se déroulent pas exactement comme elles le souhaitent.

Et qui ne se remettent jamais en cause.

Faux, archi-faux. Si ma conscience imagine me connaître mieux que quiconque, elle se plante sur toute la ligne. Sans l'ombre d'une hésitation, je fusille mes deux amies de mes iris meurtriers.

— Ce n'est pas mon anniversaire.

Elles se sourient d'un regard entendu. Saletés de copines. Elles avaient prévu ma répartie.

En même temps, avec toi, l'effet de surprise ne semble pas de mise. Sale caractère, un jour ; sale caractère, toujours.

Décidant de faire fît de ma voix intérieure, je continue de les fixer avec véhémence.

— Nous avons convenu que chacune d'entre nous ouvrirait son message à l'heure de son vingt-cinquième anniversaire. Et si je ne m'abuse, il me reste une tripotée de journées devant moi avant de devoir me plier à ce jeu débile.

Franchement, quelle idée ai-je eue de leur proposer de faire un vœu pour fêter notre majorité ? D'imaginer la chose la plus importante que nous rêvions, chacune, d'avoir accompli, sept ans plus tard. Pour ma défense, j'ai choisi (contre l'avis de Camélia) de créer cette boîte afin d'aider Sara qui venait de perdre sa jumelle, une semaine après l'obtention de son permis. Plus les jours passaient, plus elle se laissait mourir, se sentant responsable du décès de sa sœur. Il fallait faire quelque chose. Une voiture leur avait coupé la route. Même avec

des années d'expérience au volant, elle ne l'aurait pas évitée. Impossible.

D'où mon idée que, maintenant, je juge totalement débile. Absurde. Insensée. Même si cela a permis à mon amie de retrouver l'envie de vivre, pour moi, c'est différent. Je me souviens très exactement de mon vœu et je refuse de le lire à voix haute devant les filles. Devoir me ridiculiser avant l'heure, non merci. Mais quand Camélia me regarde, amusée, la partie paraît perdue d'avance.

— Sara l'a bien ouverte largement après la date de son anniversaire... Histoire de rééquilibrer la balance, nous avons pensé que ce serait bien que tu te dévoues... Et puis, nous ne te donnons pas le choix ! Va te laver, t'habiller décentement et rejoins-nous ici ! Nous ne bougerons pas.

Inutile de le préciser, ces deux mantes religieuses ne laisseront jamais tomber. Telles des moules accrochées à des rochers, elles ne déguerpiront que quand je serai allée dans leur fichu sens. Autant abdiquer immédiatement. Comme ça, dès qu'elles partiront, « Cœurs insensés » reprendra.

Euh... Sans vouloir perturber tes projets, elles ont parlé de sortir...

La boîte, ok. Mettre le nez dehors, certainement pas !

Dix minutes plus tard, je les rejoins au salon, fraîchement douchée, les cheveux démêlés, vêtue d'un jeans, que j'ai pris le soin d'assortir avec un top fuchsia. Ainsi, elles ne pourront pas me reprocher de ne pas être présentable. D'un pas décidé, je me dirige vers Sara, assise sur le canapé, qui tient la boîte entre ses mains. Ouvrons-la, que l'on en finisse ! Mais, à ma grande surprise, dès que je m'approche suffisamment d'elle pour parvenir à la saisir, elle se recule d'un mouvement aussi vif que rapide.

— N'y pense même pas.

Camélia se lève à son tour, se postant à ses côtés. Lorsque cette dernière se met à me parler, je crains que mes instincts carnassiers ne se révèlent au grand jour...

— Un verre avec nous et tu l'ouvriras.

— Un cocktail, un shot, un soda light, tu choisiras ce que tu voudras. Mais, tu nous suis. Ce n'est pas à prendre ou à laisser, il s'agit d'un ordre, ajoute Sara d'un air entendu.

Tandis que mes amies se dirigent vers la porte d'entrée, je ne bouge pas d'un centimètre. Même après toutes ces années, elles me connaissent vraiment mal. Très très mal... Je crois bien qu'il est désormais temps de remettre certaines choses au clair. Mes copines me fixent, étrangement peu surprises de mon comportement. Une bataille fait rage entre nos pupilles respectives. Ce sera à celle qui abdicuera la première. Bien que je sois en minorité numérique, je ne

perds pas espoir pour autant. Pourtant, lorsque Camélia s'empare de mon sac à main, mon sang bout dangereusement dans mes veines. Et quand elles font mine de partir, je me sens prête à exploser.

— Un Uber vient nous chercher dans cinq minutes, lâche Sara. Nous t'attendons sur le trottoir. Passée cette heure, tu pourras nous rejoindre au « Five's ». C'est nous qui régalaons. Je ne te donne pas l'adresse, tu la connais sûrement.

Puis, après un bref clin d'œil, elles claquent la porte derrière elles, me laissant... seule !

Bordel de chiotte d'opportunité extravagante.

Le « Five's ».

Le « Fives » !

Le « Five's » !!

Le « Five's » !!!

Comment est-ce seulement possible ? Ce club hyper-select possède la réputation d'être le QG des stars. Acteurs, chanteurs, mannequins s'y retrouvent pour des soirées arrosées lorsqu'ils sont de passage dans la capitale alsacienne pour un concert ou une avant-première. Cela fait des années que je rêve de pouvoir y mettre juste un pied. Voire, un orteil. D'ailleurs, pour y dénicher une entrée, j'ai tout essayé... Bons contacts sur les réseaux sociaux, coups de fil aux agents et j'en passe. Malgré mes efforts, jusqu'à aujourd'hui, toutes mes tentatives sont restées vaines.

Et là, contre toute attente, mes deux pestes préférées débarquent, me narguant avec cette éventualité ? J'ai du mal à y croire. Et si elles me vendaient du rêve afin de m'attirer dans je ne sais quel plan foireux ? Cirque, fête foraine, anniversaire d'un loser du lycée toujours célibataire et hautement acnéique, resto routier... Avec elles, tout me semble possible...

Si tu ne descends pas, tu ne le sauras jamais...

Pas faux. Mais, à l'instant où j'observe mon profil dans le miroir de mon entrée, j'ai un mouvement de recul. Jamais, je ne pourrai me rendre au « Five's » ainsi fagotée. Et puis, mes cheveux ne sont même pas secs ! Quant à mon visage, fatigué et cerné, il ne porte aucune trace de maquillage.

Je ne peux pas.

Impossible.

Hors de question.

Tu vas laisser passer ta chance.

Tant pis, je les rejoindrai. Après tout, ce n'est pas si compliqué que ça d'appeler un taxi.

Et si elles ne t'attendaient pas pour entrer ? Ce sont elles qui ont les billets,

pas toi.

Merde, vrai de vrai. Je n’y avais pas pensé.

D’un geste rageur, j’enfile les premiers stilettos que je trouve, attrape un manteau, puis me rue dans les escaliers. Forcément, l’ascenseur est en panne. À la prochaine réunion du syndic, ils vont m’entendre, ces incapables !

Arrête de râler, mamie, et bouge-toi !

Je vous lance le défi de descendre une centaine de marches avec ces fichues échasses...

Tu n’avais qu’à porter ta paire de baskets !

Oh, la ferme ! Je vais au « Five’s », pas au fast-food du coin... Une fois en bas, je suis en nage et mes mollets sont atrocement douloureux. Mais rien ne saurait entacher ma curiosité sur la soirée à venir. Pas même ces deux furies qui me toisent, hautement amusées.

— Regarde qui voilà, lance la tornade rousse.

Il n’en faut pas plus à la brune pour répondre :

— L’appel du sexe suprême, je t’avais dit que ça allait marcher...

Puis, elles éclatent de rire. Elles éclatent de rire ! Je n’y crois pas !!! Savent-elles seulement l’effort que ça m’a demandé de descendre ces escaliers ? D’un geste protecteur, je me masse le bas du dos, côté droit. Ma cicatrice tire, ce qui n’est pas bon signe. Et dire que j’ai fait tout ça pour sauver son mec !

— Arrête ton cinéma, dit Sara qui s’approche de moi et me serre dans ses bras. Tu ne m’auras pas avec ta énième recette culpabilisante. Comme tu le sais, je ne posséderai dans mon vocabulaire jamais assez de mots suffisants pour te remercier. Ce que tu as fait reste juste... énorme. Profondément humain. À nous maintenant de te rendre la pareille, ma belle.

En m’emmenant dans le bar du siècle, habillée comme une fermière ? C’est ça qu’elles appellent *me rendre la pareille* ? Que l’on m’explique, car, là, je ne comprends pas. Mais sans que je puisse répliquer, le Uber — une 508 berline noire —, qu’elles ont réservé s’arrête à notre hauteur. Ma copine brune, que je pense être l’instigatrice de ce plan foireux, mais totalement excitant, s’assoit à l’avant. Après avoir donné l’adresse au chauffeur, la voiture démarre et s’engouffre dans les rues de Strasbourg, direction le club tant convoité. En province, il est rare qu’une grande métropole bénéficie d’un tel lieu. Pourtant, je me répète, mais, ici, les avant-premières sont courantes ; les concerts, également. Et...

Oh, purée !

Ma léthargie m’avait complètement fait oublier que nous sommes en février ! Première semaine, en plus ! Depuis deux ans maintenant, un immense festival international du film a ouvert ses portes. Des acteurs viennent du monde

entier présenter le prochain long-métrage qu'ils ont tourné.

Et cette année...

Waouh.

Elles savent.

En même temps, tu t'es vantée d'avoir rédigé ce vœu devant elles... À moins d'être séniles, forcément qu'elles s'en souviennent...

Ce soir, il sera là.

Présent !

Devant cette éventualité, mon cœur se met à battre la chamade. Je n'avais pas ressenti ça depuis... Peu importe, je ne m'en rappelle même plus ! Tout en essayant de garder mes idées claires, je profite de ce court moment d'intimité pour tenter de tirer les vers du nez à Camélia.

— Dis, tu crois qu'il sera là ?

Les yeux rivés vers la vitre, elle sourit. Bingo ! Mais, j'ai besoin d'en savoir plus.

— Les places, tu les as trouvées où ?

Ne me donnant volontairement aucune réponse, je peux voir une lueur de malice traverser son regard vert.

— C'est Maël ?

Je viens de prononcer le prénom interdit, j'en suis consciente. Elle et le frère de Sam paraissent s'être beaucoup rapprochés durant les mois passés. Pourtant, ça n'a pas empêché ce dernier, joueur professionnel de hockey, de signer la saison prochaine avec un club canadien. Depuis, ils ont l'air d'être en froid. Malgré nos questions incessantes sur le sujet, elle demeure très discrète. Résultat : notre degré de connaissance lié à leur absence de relation frôle les nombres négatifs.

— Désolée, je ne voulais pas.

Même si je joue à la geignarde depuis des semaines, il n'en reste pas moins que je déteste blesser mes amies.

— Maël nous a offert trois entrées. Pour toi.

Dès qu'elle a prononcé le dernier mot, elle se mure à nouveau dans le silence. Je n'aurais jamais dû lui poser cette question. Maintenant, elle semble affectée. Par ma faute. Je m'en veux horriblement de lui avoir infligé ça.

— Je suis sincèrement peinée pour toi, dis-je en caressant amicalement son bras, prisonnier de son épais manteau de laine.

Elle se tourne vers moi, ses pupilles plus mentholées que jamais.

— Ne le sois pas. Ça ne devait pas se faire, c'est tout.

En attendant, il me gâte, moi. Pas elle. Depuis que j'ai sauvé la vie de son frère cadet, il ne cesse de me couvrir de petites attentions. Fleurs, chocolats,

massages chez l'esthéticienne, tout y passe. Bien qu'il n'y ait aucun sous-entendu entre nous et qu'il agit uniquement dans le but de me remercier, cela me gêne de plus en plus. Surtout vis-à-vis de Camélia. Tant que les choses ne seront pas claires entre eux, je me vois mal me réjouir de tous ses présents. Le « Five's »... Mais comment sait-il que ? Alors que je m'apprête à poser la question à mon amie, la voiture s'arrête à deux rues de ce club tant prisé, se situant place Kléber, au centre-ville. Je brave le froid de l'hiver, emmitouflée dans ma doudoune blanche, la capuche relevée sur la tête afin de protéger mes cheveux, encore humides. Quelques minutes plus tard, nous arrivons devant l'établissement qui, aujourd'hui, a attiré une foule de badauds. En même temps, il ne pourrait en être autrement avec l'immense affiche qui annonce le parrain de la soirée :

« Callahan O'Shea¹ au Five's le 1er février, dès 20 heures. »

Face à l'évidence, mes jambes se mettent à flageoler et mon cœur tambourine si fort dans ma poitrine que j'angoisse à l'idée de ne pas y parvenir. Comment ai-je pu être aussi fleur bleue à dix-huit ans ? J'étais totalement folle de croire que réaliser mon rêve serait un jour, possible. Maintenant que j'y suis, je crains le pire. Je n'y arriverai pas. Je ne peux pas. Moi, lui. Lui, moi, dans un même lieu, respirant un air commun ne peut se produire.

Jamais, je n'oserai.

— Bon, tu viens ?

Sans que je comprenne ce qui se passe, Sara me tire par le bras et me force à la suivre à l'intérieur de cet endroit qui m'appelle depuis si longtemps.

Qui suis-je pour me planter devant lui et lui demander ça ?

¹ Héros masculin de *Babysitting Love*, de Diane Hart - Butterfly Éditions, décembre 2016

Louise

L'endroit est sombre. Trop sombre.

Après avoir déposé nos manteaux dans le vestiaire prévu à cet effet, mes deux fouines de copines m'ont entraînée dans la salle principale. Aussi élancée d'étroite, un vaste bar s'étend sur toute la longueur de la pièce. D'étranges spots lumineux font tourner quelques faisceaux de couleur, s'immobilisant tour à tour sur certaines célébrités, déjà présentes. Quant à la musique, une sorte de jazz tranquille, diffusée par quelques enceintes savamment réparties, elle ne m'indispose guère.

— Trois pina colada !

Sara a mangé du lion ou quoi ? Et encore, je reste polie. Depuis qu'elle est réapparue dans nos vies, quelques mois plus tôt, elle ne m'avait jamais paru aussi... euphorique..., épanouie... Ses gestes sont rapides ; sa voix, sûre. Refusant de me retrouver seule debout, je décide de prendre possession d'un haut tabouret et de m'asseoir à leurs côtés. Camélia, plus en retrait, observe les alentours. Je sais ce qu'elle attend. Elle veut le repérer. Pour moi. Mais, ça ne prendra pas. Je ne peux pas.

— À la tienne, ma chère !

Mon amie brune lève son verre et le cogne sans délicatesse contre le mien.

— Cam, tu trinques ?

Devant son enthousiasme, la seconde s'exécute sans broncher. Je me sens bien seule.

— Et si l'on ouvrait cette foutue boîte ? Ne sommes-nous pas là dans cet unique but ?

Sara, merci de me le rappeler. Et puis, pourquoi s'user et perdre du temps à décacheter cette enveloppe minable, sachant que nous connaissons, toutes les trois, la raison qui nous a poussées à venir ici ? Non, *l'homme*.

— Sara, je ne pense pas que ça soit la peine. Ces dernières années, nous avons suffisamment parlé de mon vœu affreux pour me forcer à me ridiculiser en public.

Et quel public !

Partout, autour de moi, des femmes ultra bien habillées, ultra maquillées, ultra magnifiques, se pavanent en attendant le prince charmant. Callahan O'Shea... J'éprouve quelques difficultés à réaliser qu'il va bientôt franchir les portes de cet établissement. Lui au Five's ! Si on m'avait annoncé une nouvelle pareille il y a quelques jours, j'aurais ri au nez du pigeon voyageur. Et peut-être même craché dessus.

— Ta..., ta..., ta..., tu n'y échapperas pas. Allez, bouge tes fesses, enterre tes principes à la noix et reste à la hauteur de tes exigences. Tu ne peux pas nous imposer de jouer le jeu si, toi-même, tu tentes d'y couper. Sache que ce n'est pas à prendre ou à laisser. Nous t'y obligeons. Point. Donc, ouvre cette boîte, saisis l'enveloppe et agis comme une adulte.

Agir comme une adulte ? Mais, elle s'entend parler, l'amoureuse du rescapé de l'enfer ? Je ne devrais pas l'appeler comme ça, j'en suis consciente. Pourtant, dans mes intenses moments de colère, tout me dépasse. Parfois, oui, j'en veux à la maladie de Sam. Sans elle, je n'en serais pas là. Je n'aurais pas cette cicatrice. Chaque lever de soleil ne me paraîtrait pas si insurmontable.

Tu fais une bonne dépression, ma fille.

Toi, la ferme !

Bon, où nous étions-nous ? Ah oui, cette boîte. Love Box. Quel nom ridicule, en plus... Comment pouvions-nous être aussi puériles pour croire à l'amour éternel et au prince charmant qui nous sauverait de tous nos tourments ? À d'autres ! Depuis le temps, j'ai appris que la vie est faite de vulgaires crapauds, tous plus impétueux et irrespectueux les uns que les autres.

— Ouvre !

Elles sont terribles. Même Camélia s'y met en posant sur mes genoux cet affreux paquet aux coins ravagés par les années. Visiblement, elles ne me laissent pas le choix. Et, me connaissant, elles savent très bien que je ne partirai pas d'ici.

Pas sans... Cal².

Non, mais tu t'entends ? Cal par-ci, Cal par-là, on dirait une gamine en pleine puberté ! Je te rappelle que ce gars est raide dingue de sa Savannah ! Où sont donc passées tes valeurs les plus élémentaires ?

Et moi, je te rappelle que j'ai couché avec Martin, mon collègue... marié.

Drapeau blanc. Je me retire, vaincue...

Bon débarras. Donc... cette boîte. Même si cela m'agace au plus haut point

de devoir l'ouvrir, je m'exécute, cherchant à raccourcir, du mieux que je le peux, ce moment gênant. Il ne manquerait plus qu'il fasse son entrée pendant que... Impensable. Je me suis déjà assez humiliée en arrivant, ici, au naturel. Inutile d'en rajouter une couche, bien suintante de honte. Sans broncher, je soulève le couvercle et découvre immédiatement les deux petites enveloppes qui trônent dédaigneusement à l'intérieur. Une jaune et une verte. La seconde, couleur de l'espoir, a été choisie par Camélia et sa positive attitude. Nul besoin d'être Einstein pour comprendre que la première... m'appartient. Jaune comme le soleil, naturelle tel un beau tournesol, égale à de la crème solaire périmée, semblable à de la moutarde bien grasse d'un burger bas de gamme, elle me nargue fièrement. Sachez que je ne serai jamais assez mièvre pour adapter un coloris à mon caractère.

D'ailleurs, pourquoi jaune ? À tous les coups, c'était la seule couleur qui restait... Bref, passons... Nous ne sommes pas ici pour déblatérer des raisons du choix d'un ton chaud. Mais... de *Cal*. Rien que de penser à son prénom, mes terminaisons nerveuses retrouvent le tonus de l'adolescence.

Et.

Mes.

Doigts.

Tremblent.

Oui, vraiment. Même si je ne le montre à personne — et surtout pas à elles —, j'ai hâte d'en finir. Alors, sans jouer la carte de l'amitié culpabilisatrice, j'ouvre l'enveloppe, couleur pipi de chat, et inspire profondément, tout en extrayant la petite feuille qui s'y trouve. Mes lettres régulières me sautent aux yeux. Sincèrement, comment faisais-je pour écrire aussi bien ?

Tu étais patiente, enjouée, à...

La ferme, j'ai dit... La langue française me semble pourtant relever d'une facilité déconcertante...

Une des plus compliquées au monde, plutôt...

Shut up ! En anglais, ça va mieux ?

Donc, ce mot débile... Je le déplie à la hâte, pressée d'en terminer avec tout ça. D'une voix neutre, j'en lis le contenu, suffisamment fort afin que le ton soit donné pour la soirée à venir :

« M'envoyer en l'air avec un acteur célèbre. Quitte à choisir, ramenez-moi dare-dare Callahan O'Shea. »

Forcément, j'attire l'attention. Forcément, des regards meurtriers, purement féminins, tentent de m'assassiner. Forcément, je deviens l'ennemie publique,

numéro un, à abattre. Mais la haine farouche, que je peux découvrir dans les yeux peinturlurés de mes voisines, ne dure pas longtemps. Bientôt, elle est remplacée par des hululements de chouettes sauvages en période de pré-accouplement.

— Il est là !

— Cal, par ici !

— Mon bébé, je t'aime !

— Callahan, viens m'épouser !

Et j'en passe... Bien entendu, je refrène mon besoin de pousser des cris exotiques et observe la scène à m'en tordre le cou. Elles sont toutes folles à lier... Ont-elles oublié dans quel établissement, chic et people, elles se trouvent ? Je reste calme. Du moins, d'apparence. Car, à l'intérieur, un millier de sentiments et d'envies contradictoires tentent de se frayer un chemin. Combien de fois ai-je imaginé faire l'amour avec lui ? Combien de fois ai-je évoqué l'idée... Non, pensée hautement cochonne, donc interdite. Plus il approche, plus mon cœur bat fort. Trop fort. Cet homme est aussi beau qu'un Dieu. Avec son costume noir ajusté à merveille, laissant deviner une chemise slim qui épouse avec perfection chaque centimètre carré de son torse, je me sens fondre de partout. Ce ne serait pas mentir que de dire qu'il est encore plus magnifique en vrai que sur les photos des magazines. Le Dieu des Dieux. Le Dieu suprême. Le Dieu ultime. Callahan O'Shea, un patronyme respirant le sexe autant que l'amour ; mon fantasme se baladant au travers des années de ma vie, parfois belles, parfois tristes. Mais, lui, reste là. Comme figé devant l'adolescente rieuse que j'étais autrefois. Des rêves plein la tête, des espoirs circulant à foison dans mon âme blessée, des envies exubérantes. Bon nombre d'entre elles se sont envolées, me laissant seule face à l'incertitude de l'avenir.

Sauf cet apollon.

Je n'ai manqué aucun de ses films, me rendant à chaque avant-première avec enthousiasme, le cœur battant. Pourquoi lui ? Pourquoi encore maintenant ? J'ai beau y réfléchir, je ne vois pas. Il s'agit de Cal, voilà tout. Allez expliquer à une abeille les raisons qui la poussent à aimer le miel. Le besoin nourrit le besoin. Cal nourrit Cal. CQFD.

— Tu vas faire quoi ?

La question de Camélia ne me perturbe pas. Elle le pourrait, mais non. Je reste hermétique à ses mots autant qu'à son timbre curieux. Empathique. Amical. Autre chose me trouble davantage. Ou plutôt, quelqu'un d'autre.

Savannah.

Sa chérie, forever. Celle que l'on appelle communément « l'amour de sa vie ». Autrement dit, la traîtresse suprême. Le pire dans tout ça, c'est qu'elle

paraît gentille, sensible, douce, aimante, compréhensive et peu jalouse. Qui accepterait de se balader, souriante, main dans la main avec l'homme de sa vie pendant que d'autres lui formulent des propositions indécentes ? Avec sa longue robe en satin d'un magnifique bleu nuit, personne ne fait le poids. Surtout, pas ma petite personne. Sans crier gare, je me prends toute l'ironie de la situation en pleine figure.

Moi, coucher avec lui ?

Avez-vous déjà vu un tapir en rut cherchant à se faire épinglé par le plus charismatique des lions ? Non ; mille fois, non.

Tout ça..., ce luxe..., ces gens..., cet endroit..., ça n'appartiendra jamais à mon univers. Jamais.

— Louise, que fais-tu ?

J'ai l'impression de m'être levée, mais je n'en suis pas certaine. Pourtant, mes deux copines marchent maintenant à mes côtés.

— Louise, tout va bien ?

Tour à tour, elles me questionnent. Néanmoins, je ne sais pas qui parle. Camélia, puis Sara ? Ou l'inverse ? On me tend un manteau, je l'enfile. On m'ouvre la porte, je sors. Malgré l'air glacial de ce mois hivernal qui me fouette le visage, je n'ai pas froid. Je ne ressens rien. Au loin, dans une ruelle adjacente, j'aperçois un taxi. D'un pas rapide, je me dirige vers lui, oubliant que mes deux amies, essoufflées par le rythme que j'impose, trottinent à mes côtés. Une fois devant le véhicule, je tente de retrouver mes esprits, et me retourne vers elles.

— J'ai besoin d'être seule.

— Mais...

Camélia est aussitôt coupée par Sara. Uniquement cette dernière paraît comprendre ce que je ressens. Cet étau qui se resserre toujours plus fort autour de moi. Cette chappe de plomb, m'engloutissant de part et d'autre. Cette solitude qui me bouleverse autant qu'elle me sauve.

— On t'appelle demain, d'accord ?

Je crois répondre d'un bref hochement de tête, mais je n'en suis pas certaine. Quelques secondes plus tard, la voiture démarre. Quelle adresse lui ai-je donnée ? J'espère ne pas m'être trompée. Je verrai bien au moment où il s'arrêtera. Il sera toujours possible de lui imposer un nouvel itinéraire. Après tout, c'est son boulot. Pour l'instant, je me sens totalement incapable de prononcer le moindre mot. Toute force paraît m'avoir quittée. Les rues défilent devant moi, certaines encore illuminées des décorations de Noël. Dès que l'on bifurque dans la grande allée, bordée d'arbres dégarnis, me voilà rassurée. Au loin, j'aperçois l'imposante bâtisse appartenant à ma famille paternelle depuis des générations. Papa, maman, j'arrive. Vous n'allez pas être déçus du voyage...

Remarquez, je ne vais pas vous demander grand-chose. Juste un objet. Un minuscule petit bout de métal qui m'aidera à y voir plus clair.

Me retrouver.

Si seulement, c'était possible.

Après avoir supplié le chauffeur de patienter, je me dirige vers la porte d'entrée, puis sonne. Une fois, deux, trois... Au quatrième essai, j'abdique, un faible sourire se dessinant à la commissure de mes lèvres. J'avais complètement oublié qu'ils sont partis en vacances pour quinze jours. À l'autre bout du monde. Parfait. Cela va être encore plus simple que ce à quoi je m'attendais. Vérifiant que le taxi ne s'est pas fait la malle, je contourne la demeure, sors mon téléphone portable qui fait office de lampe de poche dans des moments étranges comme celui-ci. Arrivée à hauteur du volet de la grande baie vitrée du salon, je me baisse, touche l'angle du mur et découvre bientôt un petit boîtier positionné à même le sol, contre la façade arrière. Je l'ouvre et compose le code : 2404. La date de mon anniversaire. Dès que j'ai accès au contenu, je remarque deux clés : la première, celle de la maison, ne m'intéresse guère ; par contre, la seconde m'apporte une véritable bouffée d'oxygène. Je m'en empare, referme le coffre au trésor et rebrousse chemin dans la nuit noire qui m'avale de toutes parts.

² Héros masculin de *Babysitting Love*, de Diane Hart - Butterfly Éditions, décembre 2016

Louise

Après avoir éteint mon portable, je l'ai rangé au fond de ma valise qui, elle, se trouve dans le coffre de ma mini. Direction les Alpes. Saint-Véran. Une petite station de ski familiale située dans le cœur du plus haut village d'Europe. Notre chalet cosy m'y attend pour une semaine de détente. Au lieu de rester à broyer du noir dans mon appartement, je préfère passer la fin de mon congé maladie à me reposer réellement. Me déconnecter. Possédé-je seulement le droit de m'éclipser ainsi sans en avertir le médecin du travail ? Je n'en sais fichtrement rien. Après tout, personne ne me le reprochera. Ne dit-on pas que les cordonniers sont les plus mal chaussés ? Cet adage doit probablement avoir du vrai pour toutes les professions, la mienne incluse.

Une dizaine d'heures plus tard, au petit matin, je franchis l'entrée de ce village atypique. Les rayons du soleil, caressant le flanc de la roche enneigée, apportent au paysage immaculé une aura particulière. Les rues, en ce début de journée, me donnent le sourire. Obligée de laisser ma voiture sur le parking en contrebas, je tire mon bagage à roulettes à la main et commence l'ascension des petites allées sinueuses qui n'ont pas encore été déneigées. Des traces de luge demeurent sur l'artère principale, signe que les jeunes villageois s'amuse en attendant l'arrivée des prochains vacanciers. Au fur et à mesure de cette promenade imposée, je perçois la douleur se réveiller dans le bas de mon dos. Inspirer, expirer... L'air glacial, vierge de toute pollution, devrait me procurer le plus grand bien. Lorsque je foule enfin les quelques marches devant la porte d'entrée de la petite propriété appartenant à mes parents, je me force à ne pas me laisser tomber sur la neige fraîche, éreintée. Mais à peine ai-je tourné la clé dans la serrure que je me sens pousser des ailes.

Ici résident mes plus beaux souvenirs d'enfance, puis d'adolescence.

Ici, j'ai vraiment vécu. Profité. Aimé.
Ici, le monde extérieur n'existe plus.
Ici, je peux me révéler à moi-même.

Épuisée par ce long voyage, je me déchausse, puis monte directement à la salle de bain du premier étage. Les douleurs, qui s'intensifient, ne sont pas bon signe. Dans ces cas-là, rien de mieux qu'un bain pour me détendre. Heureuse d'être seule, je m'autorise le droit de ne pas verrouiller la porte. Ainsi débute cette agréable liberté. Dès que l'eau commence à couler dans la grande baignoire à leds, je me déshabille à la hâte, éparpillant mes vêtements aux quatre coins de la pièce. Mon jeans, ainsi que le top fuchsia, me rappellent combien la soirée de la veille a été un fiasco.

Callahan O'Shea... Cal pour les intimes... Mais quelle idée a-t-elle bien pu leur passer par la tête ? Imaginer que j'allais embrasser l'acteur de mes rêves avec sa femme se trouvant à moins de deux mètres de lui ? Franchement, à d'autres ! Et puis, pour parvenir à réaliser mon vœu, il aurait dû être consentant... Je crois qu'elles ne mesureraient pas l'attente pour qu'un tel souhait ne se concrétise... Peut-être que dans cinquante ans, au moment où il sera interné dans une maison de retraite, déambulateur à l'appui, je pourrai le gruger lors d'un échange de dentiers bien saliveux... Et encore... Restons pragmatiques... Cal, c'est comme une glace au caviar, surélevée d'un coulis au champagne. Impossible à atteindre.

L'eau du bain recouvre bientôt l'intégralité de mes muscles endoloris. De ma poitrine, aussi. J'ai incorporé suffisamment de mousse pour qu'uniquement, ma tête, émerge de ce savant mélange parfumé à la rose.

Il faut que tu préviennes les filles...

Ouais, ouais, ouais, ouais... D'abord, je profite. Ensuite, je verrai si je m'en sens capable. J'imagine combien elles doivent être inquiètes. Seulement, ça m'est égal. Après tout, moi aussi, j'ai le droit de piquer ma petite crise. Depuis le décès de Flora, je suis toujours restée forte. J'ai été celle sur qui l'on pouvait pleurer, s'appuyer, guérir. Aujourd'hui, je n'y arrive plus. Le rein que je me suis fait retirer au profit de Sam a changé quelque chose en moi. M'a changée. J'ai réalisé que je ne m'étais jamais permis de réfléchir à celle que je suis vraiment. Et celle que j'aspire à devenir. À force d'occulter le passé dans le seul intérêt de mon avenir, j'ai oublié la fille que j'étais avant... la perte aussi cruelle qu'inattendue de ma meilleure amie.

Je dois me poser les bonnes questions. Qui suis-je ? Où est-ce que je veux aller ? Et cette femme, qui me sert d'enveloppe corporelle, que désire-t-elle au fond de ses tripes ramollies ? Cet endroit va me faire le plus grand bien. Isolée

du monde, l'apaisement intérieur me tend les bras. L'eau devenant doucement froide, je réactive le robinet afin de retrouver une température correcte. Du bout des doigts, je parviens à éteindre la lumière, profitant des uniques éclairages colorés diffusés sous l'onde tiède. Je ferme les yeux, me propulsant dans un autre univers, à mille lieux de ce vœu ridicule, aussi éloigné que possible de cette vie que j'ai laissée en Alsace. Je profite juste... et j'adore ça. Ma respiration trouve progressivement un rythme plus régulier, permettant ainsi à ma douleur de s'estomper. Je me sens bien mieux... Deux semaines à jouir du silence... À prendre soin de moi. À m'écouter...

À redevenir aimable.

Tu te trompes, je suis aussi douce qu'une primevère au printemps...

— C'est quoi ce putain de bordel ?

Hein, euh, ma conscience se mettrait-elle à jurer haute et fort ? D'accord, j'admets, je ne ressemble peut-être pas...

— Qui est entré dans MA maison ?

Je retire ce que je viens de dire. Clairement, ma petite voix intérieure ne peut pas posséder un timbre si... viril.

— Où vous cachez-vous ?

Appréhendant le moment où l'intrus va me trouver dans ma baignoire, je me plonge le plus possible au fond de ce bassin d'appoint. Quelle idée ai-je eue de ne pas m'enfermer à double tour dans la salle de bain ? Tremblant de peur, je parviens quand même à me demander comment il a pu pénétrer dans le chalet, sachant que je suis certaine d'avoir barricadé la porte d'entrée.

— Je vais appeler le proprio !

Il va... *quoi* ? Non, mais pour qui se prend-il, ce malotru ? Il est chez moi, ici ! Chez moi ! Enragée, je me lève, éclaboussant le sol de plusieurs litres d'eau. J'attrape la première serviette que je trouve, trop petite pour me couvrir, mais elle fera l'affaire. Ce sera toujours mieux que je me retrouver nue face à ce...

À cet...

À cet...

... Apollon en boxer...

Mama Mia. Pincez-moi. Maltraitez-moi. Hurlez-moi dessus. Mais faites-moi souffrir, histoire que je comprenne que je ne rêve pas.

— Bon, tu craches le morceau ?

L'homme ne se démonte pas. Ses muscles, non plus. De parfaites tablettes de chocolat, totalement harmonieuses, sculptent son torse et ses cuisses. Quant à son dos, je mentirais si je disais que je ne rêverais pas de m'imprégner de la moindre miette qu'il daignerait bien m'offrir.

Et ses tatouages.

Mon Dieu, ses tatouages. Ses bras et le bas de son ventre en sont parsemés.

— Tu as perdu ta langue, ma jolie ?

Non, je me noie dans ma propre salive.

— Tu veux vraiment que j'appelle le proprio, c'est ça ?

Effectivement, dans sa main droite, il tient un téléphone. Je lève les yeux jusqu'à croiser son regard. Je tremble. Je suffoque. Je manque d'air. Ses pupilles, d'un bleu gris profond, presque océanique, me fixent intensément. Pourquoi me menace-t-il de se plaindre alors que je suis chez moi ? Mais, mes paroles ne dépassent pas le cadre de mes pensées qui peinent à se structurer.

— Ok, je compose le numéro.

Ses doigts se mettent à pianoter sur son clavier. Il va vraiment le faire ! Dans un dernier élan de réflexion, je me jette sur sa main, lui arrachant l'appareil qui s'écrase par terre dans un bruit sourd.

— Mais tu sors d'où ? T'es cinglée ou quoi ?

Si tu savais, mon coco, tu aurais déjà pris tes jambes à ton cou... Courir torse-poil dans la neige me paraît moins dangereux que de te mesurer à moi, la folle furieuse.

Je remarque que ma serviette gît sur le carrelage froid. Je suis donc nue. Entièrement nue. Face à ce dieu de la colère. Ses yeux me fusillent toujours, occultant visiblement le fait que je sois en tenue d'Ève. Tant mieux, je n'en ai pas fini avec lui. Aussi beau puisse-t-il être, il va ficher le camp d'ici et fissa. Enragée comme jamais, je m'empare du téléphone et tente de l'ouvrir. Manque de chance, pour le déverrouiller, j'ai besoin de son empreinte digitale.

— Il te manque quelque chose, ma belle ?

Son sourire narquois me donne envie de le frapper. Et pas, que... Mais gardons cette considération honteuse dans le fin fond de mon bas-ventre.

— Grrrr...

— Tu cherches à jouer la tigresse ? J'en ai connu des plus véhémentes, s'amuse-t-il en m'arrachant le portable des mains. Que les choses soient claires. Je te donne cinq minutes pour t'habiller, prendre tes clics, tes clacs et foutre le camp d'ici. Sans ça, je ne me gênerai pas pour te faire coffrer. Compris ?

Il ne me laisse même pas le temps de lui répondre qu'il marche déjà dans le couloir. Il faut que j'appelle mes parents. Ils me diront quoi faire.

Oui, mais pour ça, tu as besoin de ton téléphone qui est éteint au fond...

Oh, c'est bon, la ferme !

Je dois réfléchir et vite. M'habiller serait un excellent début. Ensuite, descendre et tenter de m'expliquer avec l'énergumène aussi sexy qu'arrogant. Puis, j'aviserai.

Après avoir renfilé mes vêtements de la veille, collants de la transpiration

inhérente au voyage, je rejoins la cuisine, mes talons hauts à la main. Mais à peine ai-je franchi le seuil du salon que j'entends l'insolent discuter au téléphone.

— Non, je te jure. À poil, la nana. Entièrement nue...

Silence.

— Je fais quoi, là ?

Sa voix paraît... inquiète.

— Je sais, mais bordel, ce n'est pas le moment, poursuit-il en fourrageant ses cheveux.

Son angoisse naissante semble avoir laissé place à... de la peur. Vraiment ?

— Mec, je ne veux pas...

Mais qui est ce type ? Plus je l'observe, plus il m'a l'air familier... Attends, mais... Non, impossible. Tous les journaux en parleraient. Et puis, mes parents m'auraient prévenue. Ils n'auraient jamais permis à ce genre de...

Quand il me voit blêmir, il devient encore plus pâle que moi. Et si j'avais raison ? À cette pensée, mon palpitant s'affole, mes jambes tremblent, toute réflexion cohérente m'échappe.

— Je te rappelle, dit-il en raccrochant au nez de son interlocuteur.

Ses cheveux à moitié hirsutes auraient dû m'interpeller. Sa voix, aussi. Et ses yeux — oh mon Dieu, ses yeux — détiennent le secret de sa véritable identité. Mais est-ce seulement... lui ?

— Vous êtes...

Maintenant, il me regarde comme si je m'étais enfuie de l'asile. J'attends qu'il dise quelque chose, mais il semble rester interdit. Comme moi.

— Tu dois confondre, finit-il par lâcher d'une voix rauque, qui se veut sans appel.

Forcément, je viens de me ridiculiser. Ses iris me fixent, ahuris. Et moi, je ne vois pas quoi ajouter. Sauf peut-être ceci :

— Vous lui ressemblez beaucoup.

— Je sais, on me le rabâche tous les jours. Bon, c'en est terminé de ton interrogatoire à deux balles ? J'ai mieux à faire que de t'entendre déblatérer toutes ces conneries.

Je me concentre afin de réfléchir. Mes parents m'avaient bien parlé d'une location saisonnière, mais...

Pas de mais qui tienne, ils nous en avaient fait part avant de prendre la poudre d'escampette sans nous dans les Caraïbes. Semaines cinq et six, Saint-Véran, occupé. Ça paiera une partie des charges.

Merde.

Tu l'as dit...

— On a perdu l'usage de la parole ?

Percevoir son rire de vainqueur me hérissé le poil.

— J'ai oublié que la propriété avait été louée. Je suis désolée.

Ils vont te passer un sacré savon quand ils apprendront ta virée impromptue...

— Tu savais donc que je serais là ?

Toujours cet air hautain. Inaccessible. Solitaire. Le sale arrogant commence sérieusement à m'agacer. Il croit quoi ? Sous prétexte que Monsieur en jette, il peut se sentir supérieur aux autres ? Pointant un doigt accusateur sur lui, je déclare :

— Je viens de traverser la France en voiture dans l'unique but de me ressourcer ici. Donc, nous avons un problème. Je ne pense pas pouvoir repartir avant demain. Que vous me croyiez ou non, j'ai besoin de repos. De beaucoup de repos. Alors, d'une, arrêtez d'imaginer que je vous dois quelque chose. De deux, ce chalet m'appartient de moitié. Et de trois, bordel, habillez-vous !

Mes mots semblent avoir trouvé le chemin jusqu'à son cerveau, puisqu'il fait mine de me laisser enfin seule dans la pièce. Mais, avant de partir, il se retourne pour me dire :

— C'est bon, j'ai compris. Crèche ici, cette nuit, si tu veux. Mais si tu n'as pas levé les voiles demain, j'appellerai papa et maman. Ok ?

Je fulmine.

— J'ai pris la chambre principale. Tu n'as qu'à pieuter dans la tienne. J'imagine qu'il s'agit de celle avec tous les posters ridicules sur les murs ?

Connard.

— Sache juste que je suis là pour faire un break. Donc, il me faut du calme. Inutile de rameuter tes copines, je ne leur adresserai même pas la parole.

Enflure.

— Et arrête de me fixer avec cette tronche de truite enfarinée. Tu croyais quoi ? Que j'allais me prosterner devant toi ? Réveille-toi, ma grande. Tu es dans le monde réel. Bienvenue dans ma vraie vie, celle où je ne calcule personne. Surtout pas les filles à papa.

Raclure de fromage moisi.

— Ah, au fait, ici je n'existe pas. Compris ?

Moi, moi, moi, moi ! Mais quand va-t-il saisir que son égo surdimensionné ne me fait pas le moindre effet ?

Puis, il part, claquant la porte derrière lui, me laissant seule avec ma principale interrogation. Comment vais-je réussir à me débarrasser de ce sale type ?

Elias

Trois jours qu'elle est arrivée. Trois jours que je ne parviens pas à la foutre dehors. Trois jours que je remets ce choix, pourtant juste, au lendemain. Trois jours que je ne me reconnais plus.

Habituellement, les filles, j'en fais façon. Qu'il se passe quelque chose de corporel entre elles et moi — ou non —, je sais leur parler afin d'expliquer catégoriquement ma position. Lorsque j'ai décidé quelque chose, il n'y a *jamais* de demi-mesure. Jamais. J'aime ma solitude. J'en ai besoin comme de l'air que je respire. Elle m'est vitale.

Surtout, en ce moment.

Je ne peux pas l'approcher.

Je ne *dois* pas l'approcher.

Alors, pourquoi éprouvé-je quelques difficultés à mettre mes idées au clair ? J'étais d'accord pour qu'elle passe une nuit ici avant de transporter son énorme valise ultra-flashi jusqu'à sa voiture et de repartir. Voilà ce qui semblait convenu. Puis, il y a eu cette tempête de neige, rendant les routes impraticables. Je suis peut-être légèrement asocial, mais pas au point de risquer de me retrouver devant les tribunaux pour homicide involontaire. Il ne manquerait plus que ça... Hier, les conditions météorologiques se sont améliorées. Le soleil est revenu, les températures ont grimpé de quelques degrés supplémentaires, et moi, je me suis dégonflé comme un ballon de baudruche. J'aurais dû aller la voir et lui rappeler notre engagement. Malheureusement, j'ai échoué. Lamentablement. Dès que je m'approchais de la porte de sa chambre et levais la main afin d'y toquer nonchalamment, une drôle de sensation m'interdisait de réussir ce geste, pourtant anodin. Durant ces quelques jours et quelques nuits, Louise ne m'a pas perturbé un seul instant. Contrairement aux nanas que j'ai rencontrées par le passé, elle est restée dans son coin à écouter de la musique ou faire je ne sais

quoi. Aucune copine n'a débarqué, elle est restée discrète. Elle ne sortait que pour manger, une fois que j'avais terminé mon repas. Quant à la salle de bain, elle possède la sienne. En d'autres termes, nous ne nous sommes pas croisés. Et, putain, ça me turlupine. Comment fait-elle pour m'avoir quasiment reconnu, puis m'ignorer royalement par la suite ? Qui est cette fille ? N'importe quelle nana aurait cherché à me voir, me demander un tas de renseignements, quitte à me poser les questions interdites. Mais, elle, nada. C'est comme si je n'existais pas. Comme si je n'habitais même pas ici. Comme si je ne lui avais pas intimé l'ordre de partir.

Maintenant, en ce beau lundi matin, il va falloir que l'on discute. Et qu'elle déguerpisse. Cette situation doit changer. J'ai besoin de calme, de paix. Je ne peux plus continuer ainsi.

C'est trop... dangereux. Je risque gros, je le sais. Quant à elle, n'en parlons même pas. Allez, je peux y arriver. De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix.

Avancer jusqu'à sa chambre.

Frapper avec assurance.

Ne pas flancher au moment où mes yeux croiseront les siens.

Lui rappeler notre arrangement, largement dépassé.

Demander quand elle quittera les lieux, aujourd'hui.

Cinq points qui me paraissent faciles à réaliser. Une chimère. D'ici une heure ou deux, je me retrouverai seul. En paix. Toutes les personnes qui me connaissent et me comprennent savent que la solitude reste mon besoin de base. Ils ne cherchent même pas à saisir, c'est ainsi. Mais, pourquoi est-ce que je ressens cette pointe d'inquiétude dès que je m'approche de sa chambre ? Étrangement, mes mains deviennent moites. Je les frotte alors, sur mes cuisses, contre mon jeans rêche. Je baisse les yeux, puis remarque que j'ai enfilé le premier tee-shirt trouvé dans la bassine de linge propre. Forcément, il n'est pas repassé. Bizarrement, je vais à l'encontre de mes habitudes et tire dessus pour défroisser le tissu. Vis-à-vis de l'échec cuisant face à mon vêtement toujours fripé, je me mets à maugréer. Si elle n'était pas là, je pourrais me balader dans ma tenue de prédilection. Torse poil. Je ne me retrouverais pas, devant cette porte, à mendier son départ. Bordel, j'ai payé pour deux semaines de tranquillité. Il faut que j'arrête de me poser des questions ! Je suis dans mon bon droit et, elle, non ! Cette situation doit cesser et immédiatement !

Sans me départir de cette seule résolution à tenir, je frappe un coup énergique contre le bois clair. J'attends quelques secondes, mais aucun signe de vie ne semble provenir de l'autre côté. Pourtant, elle est là. Je le sais. Si elle était sortie, elle aurait été obligée de passer devant moi, dans le salon. J'hésite un instant sur la marche à suivre. Dois-je continuer de jouer à l'homme poli, bien

sous tous rapports, et retenter le geste, ou au contraire, puis-je faire confiance à mon instinct et entrer sans demander mon reste ? Quelque part, elle le mériterait bien après avoir suffisamment abusé de mon hospitalité. Elle savait, forcément, que les indicateurs météo seraient meilleurs, aujourd'hui. À l'heure qu'il est, elle devrait se trouver à une bonne centaine de kilomètres d'ici. Et moi, mon nez dans ce fichu scénario de mes deux. Pourquoi suis-je tombé si bas ?

Tu le sais très bien...

Je me connais, je vais perdre patience. Les prémices de ma colère semblent d'ailleurs déjà en route. Mon sang se réchauffe et ma main droite commence à tirer sur les pointes de mes cheveux décoiffés. Elle veut jouer à la plus maligne, elle va me trouver ! Et tout de suite ! Inutile de réfléchir davantage, il est plus que temps de mettre les choses au point. Je passe la porte, m'attendant à croiser son regard amusé. Mais, tout ce que je découvre ressemble à une chambre... plongée dans l'obscurité. Une odeur insupportable y règne. Mélange d'absence d'aération et de transpiration, je réprime un haut-le-cœur en allant ouvrir les volets. Dès que la lumière du jour transperce la pièce, je remarque la masse informe, couchée en boule dans le lit. Je m'approche, tous mes sens en alerte. Quelque chose cloche. Je le ressens au plus profond de moi.

— Louise ?

Je l'appelle doucement, mais aucune réaction ne provient du corps replié sur lui-même. C'est bien comme ça qu'elle s'appelle, non ? Du moins, il s'agit du troisième prénom mentionné sur la sonnette.

— Louise, tu m'entends ?

Arrivé à sa hauteur, je m'accroupis et pose ma main sur son épaule. Je la secoue délicatement, m'attendant à ce qu'elle se réveille d'une seconde à l'autre. Mais, rien ne se passe. Mon cœur commence à battre dangereusement contre ma poitrine. Cette situation ne me paraît... pas normale. Je ne reconnais nullement la fille endormie, face à moi. Ses cheveux, ramassés dans un tas aussi informe qu'emmêlé, recouvrent son visage. Du bout des doigts, je les soulève afin d'avoir une vue sur sa peau qui se révèle totalement pâle. Trop pâle. Beaucoup trop pâle. Sans réfléchir, je jette un coup d'œil à la table de nuit pour voir si elle a pu avaler des cachets ou autre substance qui l'aurait mise dans un état pareil. Mais, rien. Même pas un verre d'eau. Je reviens vers elle, ma paume attrapant sa joue dans le but de la secouer plus énergiquement. Tout ce que je retiens face à son absence de réaction, c'est la température de sa peau en totale contradiction avec son teint blême. Bouillante.

— Merde, Louise ! Réveille-toi !

Elle semble si chaude que je décide de la découvrir afin de la rafraîchir. Mes pupilles, d'ordinaire très réceptives à un corps magnifiquement proportionné,

simplement vêtu d'un boxer et d'un top, n'y portent pas attention. Tout ce que je vois, c'est elle. Une cicatrice dans le bas de son dos. Récente. Putain, que lui est-il arrivé ? Il faut que je réagisse. Je ne peux pas la laisser comme ça. Je tâte sa gorge, sens un pouls faible, mais régulier.

Appeler un médecin, voilà.

Les jambes flageolantes, je descends au rez-de-chaussée et saisis mon téléphone portable, abandonné lâchement sur le canapé. Je tremble excessivement. Cela fait immédiatement renaître en moi de mauvais souvenirs. Trop frais. Comme la dernière fois, la panique prend le dessus. Il faut plusieurs tentatives avant de réussir à composer le 112. Tandis que j'attends qu'un opérateur ne décroche, le temps semble s'éterniser. J'ai peur, je suffoque, je disjoncte. Une femme me demande de me calmer, de lui expliquer les raisons de mon appel. J'essaie, vraiment. Cependant, tout ce qui sort de ma bouche sont les mots « fièvre élevée », « inconsciente », « grosse cicatrice ». Je ne me souviens pas de l'adresse. Je crois qu'elle me dit que ce n'est pas grave, qu'elle peut me localiser, qu'ils envoient une ambulance le plus rapidement possible, mais que cela risque de prendre une bonne vingtaine de minutes. Elle m'ordonne d'aller lui reparler, d'essayer de la réveiller. Je garde le téléphone en main, je ne sais pas trop si elle continue de me prodiguer des conseils ou bien si elle a raccroché. Sur le moment, tout ce qu'il m'importe reste de parvenir à faire reprendre conscience à Louise. Je retourne dans sa chambre, le cœur en vrac, les idées peu claires.

Elle n'a pas bougé d'un centimètre. Le froid ne semble pas lui avoir procuré le moindre effet. Je ferme la fenêtre, craignant qu'elle n'attrape une pneumonie par-dessus la merde qui la touche déjà. Je la recouvre, puis tente de la secouer à nouveau. Un drôle de grognement s'échappe de ses lèvres. Bon signe... ou pas. J'essaie de communiquer avec elle, mais les mots se bloquent dans ma gorge. Comme la dernière fois. La peur reprend le pouvoir, plus pernicieuse que jamais. Au fur et à mesure que le temps file, mon angoisse grandit. Puis, on sonne. Une fois, deux. Je descends, tremblant de partout. Dès que j'ouvre, j'indique l'étage aux deux pompiers, accompagnés du médecin. Je les suis, ne sachant pas trop où se trouve ma place. C'est pourquoi je décide de rester sur le pas de la porte, les observant s'affairer, se parler dans des termes que je ne comprends pas. Lorsque le docteur se tourne vers moi, l'esprit grave, je sens que ce qu'il s'apprête à me dire ne va pas me plaire... du tout.

— Son don de rein remonte à quelle date, exactement ?

Je m'attendais à tout... mais pas à ça. « Don », « rein » mettent du temps à se frayer un chemin jusqu'à mon cerveau.

— Sa cicatrice s'infecte. Nous devons la transporter à l'hôpital le plus rapidement possible.

Toujours muet, je les fixe sans saisir.

— Elle a de la fièvre depuis plusieurs jours ?

Là, je me sens con. Très, très con. À partir du moment où elle est arrivée, je l'ai royalement ignorée, ne me concentrant que sur la colère relative à ma putain d'existence de merde.

— Vous êtes son compagnon ?

Je grogne une réponse incompréhensible qu'ils ne relèvent pas, trop occupés à soulever Louise et à la transporter sur un brancard.

— Si vous le désirez, vous pouvez nous suivre avec votre propre véhicule. Nous l'amenons au centre hospitalier d'Aiguilles. Ils décideront de l'héliporter ou non sur Gap.

Je les entends, sans vraiment les écouter. J'enfile rapidement ma doudoune grise, une paire de chaussures de montagne et cours à toute allure vers le parking du village, en contrebas. Dès que j'y parviens, je me maudis d'avoir recouvert mon Audi avec cette espèce de housse que je n'arrive même pas à enlever. Au loin, je perçois les sirènes qui se mettent en marche. Puis, quelques secondes plus tard, l'ambulance entame sa descente vers la vallée. Il me faut plusieurs minutes supplémentaires pour démarrer. Lorsqu'enfin, j'amorce mon parcours, je rembobine les derniers jours. Comment ai-je pu être aussi égoïste au point de ne penser qu'à moi, mon texte et mes problèmes ? Je ne suis qu'une sous-merde. Ils avaient tous raison...

Tous... et toutes.

Ces huit kilomètres paraissent parmi les plus interminables de cette fichue journée. Dire que j'imaginai la protéger en lui permettant de rester plus longtemps... Dire que je la remerciais intérieurement de ses silences. Dire que je ne me suis même pas donné la peine d'aller lui adresser la parole, une seule fois. Comme toujours, je n'ai pensé qu'à moi. Juste à moi. Quand vais-je enfin apprendre de mes erreurs passées ?

Et surtout, à quelle sauce serai-je mangé quand ils sauront ?

Je gare la voiture en vitesse sur le parking visiteur et me rue à l'intérieur, direction l'accueil. Je ne laisse pas le temps à l'hôtesse de se demander d'où elle me connaît, que je l'invective, en criant presque :

— Louise Robin, quel service ?

Elle me regarde, interdite. Elle m'a reconnu. Fait chier. Je ne rentrerai pas dans ce jeu, aujourd'hui. Je réitère ma question avec encore plus d'aplomb :

— Louise Robin, quel service ?

Elle continue de me fixer comme si elle venait de croiser un fantôme. Qu'elle alerte les médias si ça lui chante, je ne suis plus à ça près.

— Louise Robin, que...

— Euh..., me coupe-t-elle, attendez, je me renseigne.

À mon goût, elle pianote trop lentement sur son ordinateur, mais je décide de ne pas le lui faire remarquer, de peur qu'elle ne perde le fil.

— Ils l'ont directement montée en chirurgie. Il s'agit de votre... ?

Je ne prends pas le temps de répondre, me mettant à courir comme un malade vers les premiers ascenseurs que je trouve. Une fois à l'intérieur, j'appuie brutalement sur le quatrième étage. Le trajet me semble long, trop long. Dès que les portes s'ouvrent, je me rue vers le bureau des infirmières. Elles sont au nombre de deux. La première qui remarque ma présence, une grande blonde, manque de s'étouffer avec sa tasse de café. Puis la seconde, brune et plus petite, la suit rapidement. Franchement, c'est dingue qu'autant de personnes sachent. Se souviennent.

— Louise Robin, on m'a dit qu'elle était ici.

Elles se regardent... bizarrement.

— Vous êtes de la famille ? me demande celle aux cheveux couleur de blé.

Si je réponds par la négative, elles ne me lâcheront pas. Et, j'ai besoin de calme.

— Son compagnon. Comment va-t-elle ?

Elles se toisent, interdites. Je n'aurais jamais dû sortir une énormité pareille, je le regrette déjà. Merde, pourquoi n'ai-je pas tourné sept fois ma langue dans la bouche avant de déblatérer cette connerie sortie de nulle part ? Merde, merde, merde.

— Elle va passer quelques examens. Vous pouvez patienter dans le couloir.

Je ne prononce pas la moindre parole, cherchant à mettre de l'ordre dans mes idées. Ai-je bien insinué que j'étais son mec ? Bordel, quand ils l'apprendront...

— Quel type d'examens ?

— Nous ne pouvons pas vous en dire plus pour l'instant. Vous voulez une chaise ?

Je ne sais même pas laquelle des deux me cause. Je suis ailleurs, loin, très loin. Je vais là où on me dit d'aller, m'assois sur le fauteuil que l'on me prête et attends. Des minutes, des heures, peu importe. Il faudrait peut-être que je prévienne ses parents. À leur place, j'aimerais être mis au courant.

Comme les miens à l'époque.

Tout savoir.

Je n'ai pas été honnête. Mais, pour ma défense, j'avais besoin de calme pour réfléchir, faire le tri dans mes pensées. Gérer ma colère.

Préparer ma vengeance.

Par les quelques vitres qui donnent sur l'extérieur, je remarque que la

tempête de neige a repris de plus belle. Étant donné la densité de flocons qui tombent, ma voiture doit déjà en être recouverte. Mais, pour la première fois depuis longtemps, je m'en fiche.

— Elias Keane ?

Je lève les yeux, surpris. L'infirmière blonde de tout à l'heure me fixe, souriante. Je viens de griller totalement ma couverture, mais je m'en fiche. Peu importe ce qu'elles croient toutes...

— Chambre 202, vous pouvez aller la voir. Elle vous attend. Cela tombe bien, elle n'a aucun voisin. Vous serez au calme.

Tu parles, Charles... Surtout que ma présence ne s'ébruite pas... Cela risquerait de faire du tort dans la vallée... À peine debout, je regarde les numéros des portes.

— À droite, puis à gauche.

Je la remercie brièvement, puis m'élanche dans le couloir. Quelques secondes plus tard, j'arrive à destination. Contrairement à ce matin, je ressens une réelle pointe d'angoisse à l'idée de pénétrer à l'intérieur. Je l'admets, j'ai peur de sa réaction. Je tape trois coups, assez doux, avant d'entrer, le cœur battant.

Deux médecins, à l'air sérieux, encadrent le lit de Louise. Mes yeux la cherchent immédiatement. Soulagé, je remarque que ses pupilles sont ouvertes. Quant à sa peau, elle a repris quelques couleurs. Le plus petit des deux se tourne vers moi. Il me détaille, suspicieux.

— Un jour de plus et les complications auraient été bien plus dangereuses. Où étiez-vous ces derniers jours ?

Bon, ok. Je vais devoir faire amende honorable en passant pour l'enflure que je suis.

— Mon colocataire a été très occupé.

Le doc me fixe, soupçonneux. Putain. Il ne va pas s'y mettre, lui aussi ? Heureusement, Louise coupe court à ses élucubrations :

— J'avais décidé de rester dans le chalet de mes parents pour reprendre des forces. Quand la fièvre est arrivée, je croyais sincèrement que ça allait passer. Généralement, avec du repos et une bonne hydratation, elle tombe. Jamais, je n'aurais pensé à une infection due à la cicatrice. Je m'étais mis en tête que les tiraillements étaient normaux. Je vois toujours tellement pire dans mon métier que j'ai imaginé que ça irait vite mieux. Tout est de ma faute. À l'avenir, je ferai plus attention.

Vient-elle réellement, sans le savoir, de me sauver la peau ? J'ai du mal à rassembler mes idées. A-t-elle aussi parlé de son emploi ? Qu'a-t-il à voir là-dedans ? Je suis perdu.

— Après vingt-quatre heures d'antibiotiques en intraveineuse, vous pourrez

remonter à Saint-Véran. Néanmoins, je mets mon veto catégorique pour rentrer sur Strasbourg. Pas avant deux bonnes semaines, du moins.

Elle me regarde, je la regarde.

— Du repos, du repos, du repos. Je vous fixerai rendez-vous d'ici une quinzaine de jours afin de décider si le voyage est possible. Si vous n'étiez pas médecin, je crois que je vous aurais clouée au lit, ici, jusqu'à votre départ. Ne trahissez pas ma confiance.

Louise, médecin ?

— Et vous, vous m'avez compris ? Vous ne la quittez pas d'une semelle. Si jamais, pour une raison ou une autre, vous deviez vous absenter, ramenez-là à l'hôpital.

Louise, médecin ?

— Vous avez entendu ce que je viens de vous dire ?

Louise, médecin ?

— Euh... oui.

— Très bien. Nous nous reverrons d'ici deux semaines. Prenez soin de vous. C'est important. Et vous, dit-il à mon encontre, d'elle.

Louise, médecin ?

— Euh... oui.

Au moment où la porte claque derrière eux, je me laisse tomber sur son lit. Mes yeux la cherchent, la trouvent et la fixent comme s'ils s'étaient téléportés devant la plus grande énigme au monde. Bien pire que toutes les merdes intersidérales qui m'entourent.

— Bon, tu m'expliques ?

J'aurais dû d'abord m'excuser, mais je suis bien trop curieux pour faire passer la politesse en priorité. Cette fille représente un mystère à elle toute seule, j'ai besoin d'en apprendre plus. Beaucoup plus.

— Je crois que nous n'allons plus nous quitter dans les jours à venir... Toi, moi, le chalet..., finit-elle par lâcher, d'une voix encore frêle. Et merci de ne pas appeler mes parents, ils ne s'en remettraient pas. De ce que tu as fait, non plus. Donc, tu la boucles, et tout se passera bien. Pour toi comme pour moi, ok ?

Je la regarde, bouche bée. Putain, elle sait.

Elle sait...

Je soupçonne une des infirmières de lui avoir balancé l'affaire. Et puis, merde. Peu importe qui a lâché la bombe, le mal est fait.

L'air me manque lorsqu'elle ferme les yeux, prête à s'endormir, la lèvre tremblante. Et j'étouffe un grognement bestial à l'instant où je me rends compte que pour cette parfaite inconnue et moi, d'innombrables emmerdes nous tendent les bras.

Louise

Elias a tenu parole. Le lendemain de mon admission, j'ai pu sortir. Il m'a cherchée pile à l'heure, et m'a ramenée chez moi. Enfin, chez nous. Bref, dans le chalet que je me vois contrainte de partager avec lui.

S'il déguerpit, retour à la case « hôpital ».

Si je pars, je risque gros.

Et comme je crains, que lui non plus n'ait trop le choix, nous sommes coincés... ensemble. H 24.

Heureusement, je dors beaucoup. Quant à lui, je ne sais pas trop ce qu'il fabrique. Parfois, je l'entends parler au téléphone avec son mystérieux copain. L'autre matin, j'ai saisi qu'il causait de ma petite personne. Il a peur de ma présence, et quelque part, je le comprends. Pour son propre bien, je ne devrais pas être là. Pour le mien, non plus, d'ailleurs.

Dire qu'il ne m'impressionne pas serait mentir.

Je sais qui il est. Ce qu'il a fait.

Ce que je risque.

J'aurais pu appeler mes parents. Tout leur avouer. Mais, au fond de moi, je ne voulais pas leur gâcher les premières vacances qu'ils prenaient depuis des mois. Mon opération leur a causé de nombreux soucis, et de sacrées nuits blanches. Ils ont le droit de souffler. Ils le méritent. Et puis, si je leur disais la vérité, Elias risquerait de ne pas me le pardonner. Et je crains qu'il soit, à ce moment-là, capable du pire. Et puis, pour l'instant, je ne peux rien lui reprocher. Même si les rares fois où il s'adresse à moi, son ton reste cassant, voire blessant, ou carrément hautain, je n'ai jamais loupé un repas ou un médicament.

Aussi bizarre que ça puisse paraître, il veille sur moi.

Alors, en attendant de pouvoir partir d'ici, je me tiens à carreau, cherchant avant tout à ne pas le perturber.

— La bouffe est prête !

Je descends, sans prendre la peine de répondre. Après tout, à part vérifier que j'enfourne bien chaque fourchetée, il ne souhaite rien de plus de ma part. Donc, je m'assois bien docilement. Devant moi se trouve une assiette de macaronis au fromage. Rien de bien ragoûtant, mais pour l'instant, je ne peux pas me permettre de jouer à la difficile. D'ici quelques jours, quand je pourrai quitter mon lit, je retrouverai une alimentation équilibrée. En attendant, je prends mon mal en patience. Et dans tous les sens du terme.

— Tu aimes ?

Je me force à sourire.

— Délicieux !

— Si tu le dis...

S'il a compris qu'il ne savait pas cuisiner, pourquoi me pose-t-il la question ? Après m'avoir adressé un clin d'œil moqueur, il commence à manger... les coudes sur la table. Décidément, ce type ne connaît pas les bonnes manières. Il m'exaspère...

— Ah, au fait, poursuit-il la bouche pleine, une de tes potes a laissé un message sur le répondeur. Je crois bien qu'elle s'inquiète. Une certaine... Ca...

— Camélia, je finis à sa place.

— Ouais, un truc du genre. Tu devrais peut-être l'appeler. Je n'ai pas décroché, tu...

Ses mots restent suspendus dans les airs. Inutile qu'il continue, j'ai très bien compris ce qu'il voulait sous-entendre.

— Tes copines savent avec qui tu habites provisoirement ? me demande-t-il en faisant craquer sa nuque.

Puis, ses yeux me sondent. Froids, interrogateurs, calculateurs. Comme s'il pouvait lire en moi, il finit par déclarer :

— Bien sûr que non. Sinon, elles seraient déjà venues te chercher.

Il a touché juste. Doublement.

— J'ai besoin de calme, je répète pour la centième fois depuis que je suis arrivée ici.

— Moi aussi.

— Très bien. Alors, nous sommes sur la même longueur d'onde.

Vu que cela fait quatre jours que je suis rentrée de l'hôpital et qu'il ne semble pas habitué à manger de dessert, je ne m'attends pas à la moindre exception, aujourd'hui. Ravalant mon envie de sucre, je me lève de table, range mon assiette sale dans le lave-vaisselle, accompagnée de mon verre et mes couverts. J'ai beau dépendre provisoirement de lui, je refuse de me transformer

en un fardeau ambulante. Donc, j'effectue, autant que possible, ma part du boulot.

Et ce serait mentir que de dire que je n'éprouve aucune angoisse à son contact. J'ai peur, et il le sent.

— Je retourne me coucher.

Comme mes mots n'appellent aucune réponse, je quitte la pièce redevenue silencieuse.

∞∞∞∞∞∞∞∞

En me réveillant, il fait nuit noire. Je me lève, courbaturée. Combien d'heures exactement ai-je dormi ? En fixant l'écran de mon téléphone portable, je manque de m'étouffer. Douze heures ! Bordel, il est une heure du matin !!! Une heure !!! De mémoire, cela ne m'était jamais arrivé. Jamais.

Passée l'euphorie naissante de me sentir reposée, je commence à douter. Et s'il avait mis quelque chose dans mes macarons ? Un somnifère ? À en croire tout ce qui a été raconté à son sujet dans les journaux, ces dernières années, il en serait bien capable.

Dans un silence de mort, je contemple ma chambre d'adolescente. Quelles étaient les probabilités pour que je me retrouve, ici, avec ce type angoissant ? Une sur un milliard ? Et c'est tombé sur moi. Bordel.

Les gargouillis de mon estomac me rappellent que je dois manger. Reprendre des forces. Aller mieux. Sinon, je ne ficherais jamais le camp d'ici. Dieu sait combien de temps il a prévu de payer pour vivre dans le chalet. Restant consciente qu'il sera libre durant les deux mois à venir, je crains le pire. Quant à mes parents, je ne veux pas qu'ils me trouvent là, avec lui, lorsqu'ils rentreront. D'abord, je les préviendrai de la réelle identité de leur loueur. Puis, nous aviserons. Connaissant les idées de mon père au sujet de cette douloureuse affaire, s'il avait su qui Elias était vraiment, jamais il n'aurait accepté de l'héberger chez lui.

Tout en enfilant un legging et une veste de jogging par-dessus les simples sous-vêtements que je porte pour dormir, je rejoins fébrilement le rez-de-chaussée. Avec un peu de chance, il roupille déjà. En faisant le moins de bruit possible, j'entre dans la cuisine, et ouvre le frigo. Rien. Même pas un yaourt. Génial.

— C'est maintenant que tu débarques ?

Sa voix.

Même si je demeure immobile, dos à lui, mon cœur fait des bonds énormes dans ma poitrine. Je le sens s'approcher, et ma respiration s'accélère.

— Je t'ai attendue, ce soir.

Je déglutis douloureusement quand je perçois sa bouche à quelques centimètres seulement de mon oreille.

— Je me suis inquiété.

Il joue avec moi, rien de plus. Reste stoïque... Sans ça, il ne se lassera pas de ce petit jeu.

— Donc, je suis monté pour vérifier que tu étais toujours vivante.

Bord...

— Ôte-moi d'un doute, Louise... Tu dors souvent à moitié nue en plein hiver ?

Je secoue la tête, prise au piège.

— Non, ne me réponds pas. Je te l'interdis. J'en ai suffisamment vu pour aujourd'hui.

Sa voix vient de changer. Elle est redevenue... glaciale.

— Les restes de midi t'attendent dans le micro-onde. Demain, un de mes amis passera nous apporter de quoi manger pour les jours à venir. Pour l'instant, je préfère ne pas mettre le nez dehors. Je pense que tu comprends mes raisons.

Absolument, mais je ravale mon mot avant qu'il ne franchisse les barrières de mes lèvres. Depuis que je suis sortie de l'hôpital, ni lui ni moi n'avons abordé le sujet de son identité. C'est mieux ainsi. De toute façon, qu'y aurait-il à rajouter ? Depuis bientôt dix ans, tout a été décortiqué dans les moindres détails par la presse. Malheureusement, je sais ce qu'il y a à savoir.

— Et, par pitié, habille-toi quand tu roupilles, sinon mes nerfs risquent de lâcher.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour comprendre qu'il quitte la pièce dans un pas sourd. Pendant de longues minutes, je reste pétrifiée à l'idée de vivre avec ce... Aucun mot suffisamment fort ne parvient à décrire ce que je ressens. En gros, un cocktail explosif de peur... et d'attirance.

Je n'arrive pas à dormir. Ces macaronis me pèsent sur l'estomac, et ma cicatrice me tire. Je suis bien placée pour comprendre que je vais devoir encore attendre quelques jours avant que le traitement antibiotique fasse effet.

J'aurais grand besoin d'appeler Sara et Camélia, mais je ne le fais. J'ai bien trop honte pour cela. Forcément, elles s'inquiètent. Et même si elles ne sont pas au courant de mon petit passage à l'hôpital, elles ne me lâcheraient pas pour savoir comment je me sens. J'ai beau réussir à rester mystérieuse la plupart du temps, elles comprendraient rapidement que quelque chose cloche. Quelque chose d'assez important pour faire naître en moi une sourde angoisse, perceptible à ma simple respiration.

Elias Keane.

Deux mots qui suffisent à me donner la chair de poule. Dans tous les sens du terme.

Donc, non, ce n'est pas ce soir que je vais trouver un peu de réconfort auprès d'elles. Pourtant, je sais que cette situation ne va pas pouvoir s'éterniser. Elles s'inquiètent telles des mamans ourses. Lorsque l'une de nous va mal, les autres font tout pour arranger les choses, quitte à planter ses griffes dans l'ennemi.

Elias Keane.

Tic tac, tic tac... Si je ne tente pas de les rassurer, elles risquent de débarquer ici. Et là, ce serait la catastrophe.

Je vis avec Elias Keane.

Mon cœur manque un battement.

Elias Keane, bordel de merde.

Il fallait que ça tombe sur moi.

À lui seul, il dégage tellement de testostérone qu'il m'est difficile de ne pas m'écrouler quand il se trouve devant moi. Il ne le sait peut-être pas, mais lui et moi avons un lourd passif commun. Du moins, de mon point de vue.

Je me rappelle de ce jour où tout a basculé. Où les télévisions du monde entier n'ont cessé de transmettre l'information en boucle. Où l'un des mâles les plus sexy de la planète est devenu l'homme à abattre.

Elias Keane.

Comment fait-il, malgré les années, malgré ce qui lui est arrivé, à continuer de dégager cette aura si particulière ? Il a beau être grossier, condescendant, énervant, et j'en passe, il n'en reste pas moins qu'un simple de ses regards peut faire chavirer n'importe quelle fille.

Je donnerais cher pour ne pas ressentir tous ces sentiments contradictoires qui s'affrontent dès que je me retrouve à moins de cinq mètres de lui. J'aimerais tellement. Face à l'inéluctable, je laisse échapper un soupir frustré. Tant que

nous cohabiterons, je continuerai de voir en lui cet homme que j'ai adulé, puis détesté, avant de le haïr carrément. Pour quelles raisons un être humain, doué d'un cerveau et d'un cœur, peut-il être capable de disjoncter à ce point ? Je ne sais pas, si un jour, j'aurai la réponse à cette question. Mais, en attendant, je suis bien obligée de vivre à ses côtés.

Plusieurs fois, je me suis demandé ce qu'il fichait ici. À Saint-Véran. À sa place, je serais partie le plus loin possible de ce pays. J'aurais traversé les fleuves, les océans, les montagnes. Je me serais réfugiée là où personne ne pourrait être mis au courant de ce que j'ai fait. Je me serais construite une nouvelle identité, une nouvelle vie. Tout simplement, j'aurais redémarré de zéro.

Les insomnies, je déteste. Cependant, avec tout ce que j'ai dormi aujourd'hui, je ne risque pas de retrouver les bras de Morphée avant un paquet d'heures. Je tends l'oreille, cherchant à percevoir sa présence dans la nuit noire. J'imagine qu'il doit roupiller à poings fermés. Tout le monde a besoin de sommeil, même lui. J'hésite un court instant, avant de décider de me lever pour aller regarder n'importe quelle série à la télévision. D'ordinaire, j'aurais traîné avec moi mon oreiller et ma couette, mais étant donné les circonstances actuelles, je ne me risquerais pas à cela.

Je descends discrètement, espérant cette fois, être enfin seule. J'ai besoin de silence, de sérénité afin de réfléchir calmement à tout ce qui m'arrive cette semaine.

Elias Keane.

Il y a dix ans, j'aurais vécu cela comme un rêve. Aujourd'hui, il s'agit davantage d'un cauchemar dont je ne parviens pas à m'extraire. Lorsque je vois un fin rai de lumière passer sous la porte du salon, mon sang se met à bouillir. Je n'y crois pas ! Il ne dort jamais ou quoi ? Une sourde colère monte en moi, je n'en peux plus de l'avoir dans les pattes dès que je traverse le rez-de-chaussée. Fait chier ! Son ombre plane partout dans cette maison, aussi diabolique que menaçante.

Et interdite, me souffle ma conscience.

Interdite, oui.

Mais, forte de cette constatation, je ne me laisse pas abattre pour autant. Elias a décidé de regarder la télé toute la nuit ? Que grand bien lui en fasse ! En attendant, je ne vais pas rester enfermée dans ma chambre dans le simple but de lui faire plaisir. Entre ces quatre murs, nous sommes chez moi. Il ferait bien de garder cela à l'esprit. Sans me départir de mon courage retrouvé, je pousse le chambranle...

... et...

Ses yeux me foudroient. Littéralement. Durement. Terriblement.

— Tu fous quoi ici ?

— Merci pour l'accueil, Elias.

Mon regard se baisse sur ses poings qui se serrent. D'un geste rageur, il éteint la télévision. Quand il se lève, je recule d'un pas. Il respire tellement fort que je sens son souffle chaud se promener sur mon visage.

— Je. Te. Repose. La. Question... Tu. Fous. Quoi. Ici ?

Il me prend pour une débile ou quoi ? Je n'ai pas besoin qu'il articule chaque mot pour comprendre son message. Je le gêne. Je suis un poids mort dont il doit s'occuper, ce qui le fait visiblement perdre patience. Ou enrager. Peu importe, avec Elias, il doit s'agir de la même chose. Je lui en veux de me parler ainsi. Je lui en veux d'avoir loué ce fichu chalet. Je lui en veux de tout. De mes problèmes, de ma douleur, de mon insomnie, des cernes qui se creusent sous mes yeux. Pire que tout, je lui en veux d'être *libre*.

— Je te rappelle que je suis chez moi, ici. Donc si je veux mater une débilité à cinq heures du matin, j'en ai le droit. Point. Tu ferais bien de te rentrer ça dans le crâne.

À peine mes mots sont-ils sortis que je les regrette déjà. Je n'aurais pas dû. C'est bien connu, personne n'a jamais résisté à Elias Keane.

Personne.

La seule qui ait tenté de le faire l'a appris à ses dépens.

Il continue de s'approcher dangereusement de moi. Mon sang pulse à une vitesse folle dans mes veines. De brûlante, ma peau passe à bouillante.

Elias.

S'il fait un pas de plus, mon cœur risque de s'arrêter. Définitivement. Lorsque nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, il se met à... ricaner.

Ricaner !

— À ce que je vois, tu vas mieux, ma jolie...

Ma jolie ?

— Retire ce que tu as balancé. Je ne serai jamais ta « jolie » !

Non, mais il se croit où ?

— Ça, c'est toi qui le dis... Qui vivra verra...

Qui vivra verra... Il joue à quoi, là ? Il veut que je fasse un arrêt cardiaque sur place ? En tout cas, il en prend la bonne direction.

Nous sommes seuls. Les voisins dorment depuis longtemps. S'il devait tenter quelque chose, personne ne m'entendrait. Et puis, soyons réalistes. Avec mes cinquante-cinq kilos, ma faiblesse actuelle et ma cicatrice qui me tire continuellement, je ne ferai jamais le poids face à quatre-vingts kilos de muscles... et...

J'en perds mon latin.

Il est torse... nu, vêtu d'un jeans taille basse laissant deviner un boxer blanc. Torse nu avec ses tatouages. Tous ses tatouages. De la nuque au bout des doigts, descendant sur son flanc, pour remonter jusqu'à son bas-ventre. Plus sexy que ça, tu meurs...

Vivra, verra, meurs...

Il faut que j'arrête, je deviens folle.

— Tu aimes ce que tu vois, ma jolie ?

Je déglutis difficilement, cherchant à lui sortir une de mes réparties légendaires. Mais, rien ne vient. Il a suffi que je l'observe quelques secondes pour passer de déterminée à muette.

— Ouais, tu kiffes. Profite du spectacle, car tu ne toucheras jamais un centimètre carré de ma peau.

Connard.

Plus je fulmine, plus il sourit.

Enflure.

Je sens le vertige arriver, il faut que je m'assoie.

— Un conseil, ma jolie... Verrouille ta porte cette nuit, surtout si tu pionces comme cet après-midi.

Pitié, achevez-moi. Ne lui permettez pas de faire le sale boulot à votre place. Il y a bien une justice en ce bas monde, non ?

Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, il a disparu.

oooooooo

Sociopathe : Personne souffrant d'un trouble de la personnalité, trouble souvent caractérisé par une tendance générale à l'indifférence vis-à-vis des normes sociales et aux codes culturels ainsi qu'aux émotions et aux droits des autres, et par un comportement impulsif.

Vicieux : Qui a une disposition naturelle à faire le mal ; qui a de mauvais penchants, des vices. Synonymes : *immoral, pervers, taré*.

Perfide : Qui agit sournoisement, traîtreusement ; qui cherche à nuire (à quelqu'un qui lui fait confiance) ; qui manque à sa parole. Synonymes : *déloyal, fourbe, hypocrite, traître*.

À l'aide du dictionnaire familial, il m'a fallu cinq minutes à peine pour établir la personnalité d'Elias. Il possède tous les symptômes d'un sociopathe

vicieux et perfide.

Et moi, je suis coincée avec lui entre ces quatre murs. Il me reste onze jours à vivre cet enfer. Je peux tenir. Je dois tenir.

Des gars de sa trempe, j'en ai déjà croisé dans mon boulot.

Tu en es sûre ?

Merde, je n'en sais rien !

Mais, une chose est certaine. Il ne m'aura pas. Et puis, je possède un avantage sur lui. Je suis médecin. À ce titre, j'en connais un rayon sur les maladies mentales. Je peux anticiper ses réactions. De toute façon, si je ne veux pas me faire manger tout crue, je n'ai pas vraiment d'autres options en stock.

Il ne m'aura pas.

Quant à ses motivations réelles, elles restent douteuses. Après ce qu'il a vécu, je le vois mal signer pour un second round. Si cela avait été dans ses intentions, il ne se serait pas terré ici. Il doit y avoir une raison à sa présence, et je la découvrirai.

Mais, pour l'instant, je vais prendre un peu de bon temps. Elias est enfin allé se coucher, je peux souffler, respirer, me calmer. Et me gaver de Netflix.

Dès que j'allume le poste, mes yeux passent de la télécommande à l'écran, puis inversement. C'est quoi... ce bordel ? Il me faut bien une minute pour réaliser, que non, je ne rêve pas. Mon sociopathe vicieux et perfide était en train de regarder... *Destin des cœurs brisés*... Pile l'épisode où John apprend qu'Ornella l'a trompé avec Matt. Pincez-moi, je dois halluciner. Elias... visionner ça ? Je comprends pourquoi il était encore plus fermé que d'habitude au moment où j'ai fait irruption dans la pièce !

Le « grand » Elias Keane devant une série télé frisant le coma neuronal !

Quand je vais raconter ça à Cam et Sara, elles ne vont pas en croire leurs oreilles... Ou pas... Puisque je ne pourrai rien leur dire. Du moins, pas avant un moment.

J'essaye de reprendre mes esprits et de poursuivre la diffusion de cet épisode dont j'ai raté la fin. Mais, rien n'y fait. Il me suffit d'imaginer mon coloc sociopathe pour sentir le fou rire du siècle naître dans le creux de mon abdomen. Et si je ris, je souffre. Et si je souffre, cela veut dire que c'est mauvais pour ma cicatrice. Et si c'est mauvais pour ma cicatrice, je risque de devoir rester ici jusqu'au printemps.

Hors de question.

Donc, je ravale ma curiosité et monte me coucher. De toute façon, je n'ai plus envie d'attendre le sommeil, là, seule, dans la pénombre. Cette pièce me rappelle trop Elias et ses tatouages sexys. Si je m'allonge, je finirai bien par m'endormir, peu importe la présence du vicieux perfide qui partage ma maison.

Comme il me l'a conseillé, je m'enferme à double tour avant d'utiliser mes dernières forces pour pousser mon petit bahut devant l'entrée. Ainsi, même s'il le voulait, il ne pourrait pas m'approcher.

Mais, quand je m'installe dans mon lit, mon cœur fait un raté. Sur le mur d'en face, le poster de Cal O'Shea, celui que Flora m'a offert pour mes seize ans, a été arraché plutôt violemment si j'en crois les morceaux éparpillés sur le sol. Sur le papier peint, mis quasiment à nu, trône l'image d'origine. Celle qui avait été collée par mes petites mains innocentes, avant que je ne change de héros. De fantôme.

Elias Keane, torse nu, la peau vierge de tout tatouage, souriant gentiment à l'objectif.

Je manque de m'étouffer à l'instant où, juste en dessous, je remarque un mot écrit en lettres capitales, à l'aide d'un rouge à lèvres, vermillon, que j'avais laissé lors de ma dernière visite :

« **TRAITRESSE.** »

Elias

Putain, j'ai merdé. Dans toutes les largeurs. Je n'aurais pas dû m'introduire dans sa chambre, et zieuter ses posters. Tout ça pour quoi ? Car elle avait interrompu ma fichue série ? J'ai perdu des neurones ou quoi ?

Mais, pour ma défense, il a suffi que j'allume la lumière pour remarquer ce petit bout d'image qui dépassait de l'autre, plus imposante, de cette belle gueule de Cal. Donc, sans réfléchir, j'ai tout arraché. Je n'ai pas honte de dire que j'en ai voulu à Louise de m'avoir jeté si facilement aux oubliettes, alors que je vivais l'enfer. Tout le monde m'a abandonné, sauf mon frère aîné, Jamie, et mon pote de toujours, Martin. Avocat reconnu au barreau, mon frangin a tenté de me défendre pendant que mon meilleur ami cherchait le moyen de me disculper. En vain.

Quant aux autres, ils m'ont tous et toutes zappé, comme si j'étais devenu un produit indésirable. Toxique. Contagieux. Et cette colère que je garde enfouie en moi depuis tant d'années ne cesse de remonter à la surface depuis que cette fichue nana est entrée dans ma vie il y a quelques jours. Elle me rappelle trop de mauvais souvenirs. Si je me suis terré là, c'est justement pour oublier. Pas pour que sa petite bouille et son cul parfait m'évoquent à chaque instant ce que j'ai vécu.

Ce que j'ai fait.

« **Traîtresse** » reste un mot trop faible pour décrire les sentiments contradictoires que je ressens à son égard. Malgré le souci que son état crée en moi, je lui en veux d'avoir débarqué ici. Je lui en veux d'être malade. Je lui en veux de s'être incrustée dans ma vie.

Mais par-dessus tout, je lui en veux d'être une femme... à ma portée. De se tenir devant moi, la mine échevelée, en sortant du lit. Un seul de ses regards suffit à me rappeler combien l'existence peut être belle. Combien le sexe me

manque.

Dix ans.

Rien que d'y penser, j'en ai le vertige.

Une bonne branlette ne remplacera pas une petite chatte humide, bien serrée pour moi. D'aucune façon que ce soit.

Mais, au risque de me perdre, de la perdre, je me suis promis de ne plus jamais toucher la peau d'une gonzesse. Jamais.

∞∞∞∞∞∞∞

— Tu as fait quoi ?

Martin me mate comme si je venais de lui annoncer que Trump est devenu démocrate.

— Putain, Elias ! Tu sais ce que je t'avais dit, pourtant...

— Chut, dis-je tout bas. Elle peut nous entendre.

— Je ne vous entends pas seulement, je vous vois.

Je sursaute, les nerfs à fleur de peau. Sans crier gare, elle s'est pointée dans la cuisine, habillée de son jogging informe. Bon point pour elle, elle semble avoir compris la leçon. Pourtant, même fagotée ainsi, elle me fait un effet de malade. Il suffit que je l'aperçoive pour que mon sexe se mette au garde-à-vous. Heureusement que je suis ici derrière l'îlot central, sinon mon embarras naissant se verrait comme le nez au milieu de la figure. Et Martin m'en enverrait plein les dents.

— Donc, vous êtes Louise.

Je rêve ou il attend qu'elle lui réponde ? Il n'a pas mieux à faire que de se taper la discute avec ma coloc ?

— Depuis vingt ans bientôt, je suis effectivement Louise. À qui ai-je l'honneur ?

Décidément, elle ne peut pas se mettre en retrait ! Au moment où il s'apprête à lui parler une nouvelle fois, je me lance :

— Martin, celui que je paie pour nous chercher à bouffer. Ce soir, soupe en paquet. Tu peux lui dire merci.

Mes yeux la défient. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas m'empêcher de la pousser dans ses retranchements. Ses iris, d'un bleu océan, virent doucement au gris. Sa colère gagne du terrain, je m'attends au pire. Je hausse un sourcil, l'air de rien.

— Tout va bien ? T'es contente ? Tu veux un de ses posters ?

Martin assiste à notre joute verbale sans broncher. Il est conscient que s'il l'ouvre, je le décime sur place.

— Je vais y penser, puisqu'un imbécile a arraché l'image à laquelle je tenais tant. Maintenant, je crains qu'il ne m'en faille une nouvelle afin de cacher celle que je déteste.

Elle n'a pas osé ?

Je fixe Martin, blême.

Visiblement, oui.

Je ferme les yeux, inspire profondément. Elle ne m'aura pas. Je suis plus fort que ça. Plus fort que tout.

Si elle imagine qu'elle m'atteint, elle se goure sur toute la ligne. Il m'a fallu dix années pour rendre hermétique à tout sentiment, toute douleur. Ce n'est certainement pas aujourd'hui que ça va changer. Quand je les rouvre, un voile d'indifférence a pris possession de mon visage.

— Bon, Martin, on se bouge ?

Sans un mot supplémentaire, sans un regard, je la plante, là. J'espère que ces deux petites heures de solitude qui l'attendent lui permettront de remettre ses idées au clair.

∞∞∞∞∞∞∞∞

Le rendez-vous s'est plutôt bien passé. Vu les circonstances, je m'étais préparé à bien pire. Le poulet a été assez sympa. Si j'ai de nouveau affaire à lui la prochaine fois, je stresserai un peu moins. Bordel, quand je pense que ce type tient mon avenir entre ses mains, ça me donne envie de tout casser. De gerber. De hurler.

— Je suis fier de toi, Elias.

Parfois, je me demande ce que ça me ferait si lui et mon frangin arrêtaient de me considérer comme un attardé social.

— Je t'emmerde.

— Je te retourne le compliment.

Putain, il m'exaspère.

— Donc Louise vit vraiment avec toi.

— Je t'emmerde.

— Je crois que j’ai ma réponse.

Un silence de plomb s’installe. Je sais à quoi il pense. Mais, par politesse, il me laisse reprendre mes esprits avant de m’asséner le coup fatal :

— Tu tiens le choc ?

Sentant la colère remonter en moi, je passe une main nerveuse dans mes cheveux.

— À ton avis ?

— Elle te plaît.

Je ne lui ferai pas l’honneur de répondre à cette question. Sans lui accorder la moindre attention supplémentaire, mes yeux se perdent dans la contemplation du paysage. De la neige à perte de vue. Martin, fidèle à ses habitudes, conduit doucement, ce qui me permet de profiter de ce tableau hivernal. C’est dingue comme de petites choses insignifiantes peuvent devenir simplement magiques quand elles vous sont ôtées brutalement.

L’odeur du gel matinal.

Avant, je l’exécrais. Rien que l’idée de devoir gratter ma voiture me rendait malade. Maintenant, je respire cet air frais. À sa manière, sans le savoir, il me nourrit. Il participe à ma renaissance. Je suis parti en un morceau, je reviens handicapé du cœur, de l’âme. Mais, je me soigne. J’essaye.

— Elle te plaît, car il s’agit de la première meuf normale que tu vois depuis dix ans ou parce qu’elle t’aurait tapé dans l’œil, avant ?

— Dis pas n’importe quoi.

Je relève la tête, bien décidé à lui faire comprendre qu’il vient de se lancer sur un sujet sensible. Très sensible.

— Louise est têtue, exécration, elle ne se lave que très rarement. Rien de bien excitant, alors laisse tomber. Merci.

Je m’attends à ce qu’il continue à poser une multitude de questions, toutes plus désagréables les unes que les autres, mais il ne pipe pas un mot. Tant mieux. Cependant, mon soulagement reste de courte durée. Au bout de quelques instants, il se met à rire.

Oui, à rire !

— Je ne vois pas ce qu’il y a d’amusant là-dedans. N’importe qui affirmerait que ma vie est bien pourrie.

Quand il se calme enfin, il annonce solennellement :

— Tu es innocent.

Putain, il ne va pas recommencer.

— Les jurés ont dit le contraire.

— Je suis ton meilleur ami, je sais de quoi je parle. Jamais, tu n’aurais pu...

Pu, quoi ? Allez, vas-y, balance, fais-toi plaisir, mon pote !

Je préfère penser ces mots plutôt que de les prononcer à haute voix. Martin ne mérite pas ma fureur. Durant les dix dernières années, son soutien n'a jamais faibli. À la fin de mon emprisonnement, il y a trois semaines, il m'attendait sur le trottoir, un sourire plein d'espoir sur les lèvres. Personne ne l'accompagnait.

Donc, à part mon pote, je n'ai personne sur qui je peux compter. Si, Jamie, une fois par quinzaine, au téléphone, mais ça ne vaut pas grand-chose. Il se renseigne juste pour voir si je respecte bien le contrat. Une sortie anticipée se mérite. Comme il me l'a répété à de maintes reprises, à la moindre erreur, je retourne en taule. Autant dire que j'ai intérêt à me tenir à carreau. Louise ne le sait peut-être pas, mais elle possède un pouvoir immense.

Celui de me détruire.

∞∞∞∞∞∞∞

Lorsque nous quittons la voiture, je n'ai pas envie qu'il parte. Sans Martin, j'ai peur. Peur de ce que je pourrais lui faire, à *elle*.

— Tu restes manger ?

Il ne s'y attendait. Ses yeux me fixent avec incrédulité.

— Tu peux répéter ?

Je souffle, exaspéré.

— Tu viens bouffer avec moi ?

Lorsqu'un léger sifflement s'échappe de ses lèvres, je regrette ma proposition. Mais, c'est trop tard. Sans le savoir, je lui ai tendu le bâton pour me taper. Et ce genre de coups, il adore. Bordel, dans quel merdier me suis-je encore fourré ?

— À une condition.

En plus, il va falloir que je m'adapte à ses demandes ! La Terre tourne dans le mauvais sens ou quoi ?

— Admets qu'elle te plaît.

Il vient de s'adresser à moi sur un ton un peu trop sérieux à mon goût.

— Tu délirés.

— Admets-le.

La moutarde commence à me monter au nez. A-t-il oublié que j'ai passé un huitième de ma vie, mêlé à des gars bien plus costauds que lui, contre lesquels j'ai fait façon ? Des tueurs, des violeurs, des trafiquants. Je crois qu'il n'a pas

conscience du danger auquel il s'expose. J'inspire profondément. Je dois rester calme. Pour lui, mais surtout pour moi.

— Tu n'as pas à avoir honte de ressentir ça.

Honte, non. Mais peur, oui.

— Tu es innocent, et un jour, j'arriverai à le prouver.

Il ne lâchera jamais. Pourquoi continue-t-il de chercher l'ange à travers le démon ? Qu'ai-je fait pour bénéficier de tant d'empathie. Le monstre que je suis ne le mérite pas.

— Tu perds ton temps.

J'ai tellement la boule au ventre que je n'ai pas remarqué que nous nous étions mis en route vers le haut du village, chacun de nos pas laissant des empreintes dans la neige fraîchement tombée.

— Je suis un criminel, Martin. Au fond, tu le sais aussi bien que moi.

— Tu...

— Non, tais-toi. Si tu me balances encore une fois que je suis la victime d'un complot X ou Y, je ne peux pas te certifier de rester calme. J'ai payé pour ce que j'ai fait. Ma peine est en passe d'être entérinée. Dans deux ans, je pourrai prendre un nouveau départ. En attendant, je n'ai pas d'autre choix que de garder un comportement exemplaire, car s'il y a une chose dont je suis absolument certain, c'est que jamais je ne retournerai au trou. Je préfère me jeter sous un train, plutôt que de devoir survivre, une nouvelle fois, au milieu de ces dégénérés mentaux.

— C'est bien ce que je dis. Tu es innocent.

— Martin, dis-je en faisant une pause au milieu de la longue ascension. Tu es mon meilleur ami et j'espère que tu le resteras toujours. Mais, pitié, arrête de te voiler la face. J'ai tué cette fille, et je ne me le pardonnerai jamais. Si je pouvais remonter le temps, je le ferais. Sans réfléchir, sans marchander. Je donnerais ce que j'ai de plus cher pour ne pas péter les plombs.

— Soit, me coupe-t-il. Imaginons que tu aies raison, que tu sois coupable, même si je te le répéterai toujours, tu n'as jamais été le monstre que tu te plais parfois à décrire, tu as le droit de recommencer à zéro.

— Elle sait qui je suis. Ce que j'ai fait.

— Et elle est restée.

— En même temps, elle n'a pas trop le choix, affirmé-je en tirant nerveusement sur la pointe de mes cheveux. Nous sommes coincés, l'un et l'autre.

— L'un avec l'autre.

— Si tu le dis...

— Vous êtes majeurs et vaccinés. Si la chance de pouvoir aller de l'avant se

présente à toi, saisis-là. Ne la laisse pas filer.

— Louise pue.

— Louise est belle.

— Louise bouffe mes macaronis au fromage.

— Louise est empathique.

— Louise me rend dingue.

— Louise te plaît, CQFD.

— Arrête, s'il te plaît...

— Non, Elias. Je me ronge les sangs pour toi. J'en ai marre de te voir emprunter des mauvais chemins, te persuader de choses erronées. J'étais avec toi, ce soir-là, tu te souviens ?

— Comment ne pas m'en rappeler ? Tu me l'as répété au moins un million de fois.

— Quand je t'ai quitté... Non, quand je vous ai quittée, reprend-il en appuyant volontairement sur le pronom « vous », tu étais bien trop défoncé pour faire du mal à qui que ce soit. Même une mouche aurait remporté la bataille.

— Je l'ai tuée.

— Impossible.

— Mon ADN était partout sur elle.

Il soupire, exaspéré.

— Forcément, il s'agissait de ta copine !

— J'ai plaidé coupable, je te rappelle.

— On ne t'a pas laissé le choix.

J'accélère le pas, il me suit. Dix ans d'exercices physiques quotidiens n'ont pas suffi à mettre mon pote sur la touche.

— T'as bouffé du lion ?

— Elias, arrête-toi ! lâche-t-il, finalement épuisé.

Je frémis de colère, néanmoins rassuré d'avoir réussi à lui foutre quelques mètres dans la tronche.

— Donc, tu t'excusais de ramener toujours le même sujet sur la table. S'il te plaît, stoppe cela. Je suis convaincu de ma culpabilité. Maintenant, je souhaiterais avancer. Retrouver ma liberté. Recommencer une nouvelle vie. Mais, pour ça, je dois me tenir à distance de toutes les femmes que je croise. Ne pas les toucher, ne pas les désirer, et surtout, ne pas les aimer. Personne ne fera exception à règle. J'ai merdé une fois et je le paierai tout le reste de ma putain d'existence. Personne ne changera ce constat. Ni toi ni Jamie. Plus jamais, je ne veux être amené à perdre mes esprits. Approcher Louise serait nous mettre en danger, elle et moi.

— Elias...

— Non, Martin. Non. La dernière fois que j'ai touché une nana, je l'ai tuée. Je te le jure sur tout ce que j'ai de plus cher au monde, à savoir ma liberté, jamais plus mes mains ne frôleront la peau d'une femme. Jamais.

Louise

Quatre heures de paix, de liberté, de tranquillité, de bonheur absolu. Sans lui.

La première, je l'ai employée à me laver. Je ne supportais plus cette odeur d'antiseptique qui me collait à la peau. De transpiration, aussi. Mais, c'était plus fort que moi. Tant qu'il se trouvait dans la maison, je n'osais pas prendre de douche. Surtout depuis l'épisode de son intrusion dans ma chambre. Je sais ce qu'il a fait il y a dix ans. J'ai conscience de ce dont il est capable. Me rendre dans la salle de bain aurait pu représenter, à ses yeux, une opportunité de m'approcher. Je ne peux pas me le permettre. C'est trop risqué.

Me laver m'a fait un bien fou. Je retrouve mon odeur, celle que j'aime tant. Un mélange de lotus et de lilas. Mes cheveux sentent bon, ma peau a récupéré sa saveur, et pour une fois, je suis bien décidée à ne pas m'habiller avec de vieilles fripes qui traînent dans mon armoire depuis mon adolescence.

Louise, le retour.

Après avoir attaché ma longue tignasse en un chignon flou, j'enfile un jean slim et un chemisier cintré, rose pâle. Puis, pour parfaire le tout, je me maquille légèrement en appliquant un peu de fard à paupières, une couche de mascara marron et de l'anticernes. En me regardant dans la glace, je me sens plutôt fière du résultat.

Que va penser Elias ?

Stop.

Bien évidemment, j'ai fait tout ça pour mon propre bien-être. Il n'a rien à voir avec ce petit relooking parfumé. Rien.

Elias.

Dire qu'il ne m'impressionne pas serait mentir. Il me fait peur, aussi. Mais de là à avancer qu'il serait capable de s'en prendre physiquement à moi, je ne crois pas. S'il a été libéré, c'est qu'il le méritait sûrement. La justice ne laisse

pas sortir un criminel s'il présente un quelconque risque pour la société.

Tu fais quoi de tous ceux, qui à peine dehors, récidivent avec leurs bonnes vieilles habitudes ?

Pas Elias. Je le vois dans ses yeux.

Les mêmes yeux qui te foudroient et te menacent quand tu te trouves dans son champ de vision ?

Je dois lui donner sa chance. De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix.

Il a toujours dit être innocent. Enfin presque...

Seulement au début. Ensuite, il a plaidé coupable. Je m'en souviens, car à l'époque, j'avais accordé une attention particulière à toute l'affaire. Je me rappelle être passée par toutes les phases : l'étonnement, l'injustice de l'enquête, puis du procès, et la colère. Sourde, profonde, inexplicable d'avoir été subjuguée par un assassin. À ce moment-là de mon adolescence, je m'étais fait la promesse solennelle de ne plus jamais porter un regard à Elias Keane.

Si j'avais su...

Depuis quelques jours, j'y repense sans cesse. J'aimerais connaître la vérité. Savoir exactement ce qui a eu lieu dans son appartement, le soir de son vingt-deuxième anniversaire. Pouvoir fixer l'homme qu'il est réellement. Tout en me massant légèrement la nuque, je me rends compte qu'il me faut un avis extérieur, totalement objectif. De toute façon, si je ne veux pas que mes amies débarquent à l'improviste, je dois leur donner quelques nouvelles.

Sans peser le pour et le contre d'une telle décision, je retourne dans ma chambre fraîchement aérée et saisis mon téléphone que j'avais laissé sur ma table de nuit. Je déverrouille l'écran et m'aperçois que le numéro des secours est déjà tapé. Il me suffirait de le valider pour appeler à l'aide au cas où Elias tenterait de s'en prendre à moi. Je le supprime temporairement pour composer le premier me venant à l'esprit.

Camélia.

Sara, ce sera pour une prochaine fois. L'opération de Sam me semble trop récente pour lui infliger des soucis supplémentaires.

Par chance, mon amie répond à la deuxième sonnerie. Une de plus, et je me connais, j'aurais fait machine arrière.

— Louise !

— Louise ?

Si je voulais éviter la seconde, visiblement c'est peine perdue. Elles sont ensemble.

— Tu vas bien ?

— Elle va bien ?

Je ne leur ai pas encore lâché un mot qu'elles paraissent déjà se trouver dans

tous leurs états. Je les rassure rapidement en leur expliquant la situation. Je passe quelques jours à Saint-Véran, mais serai contrainte de prolonger mon voyage car ma cicatrice s'est un peu infectée. Rien de grave, je dois juste rester précautionneuse dans les jours à venir.

— Mais, tu t'en sors ? s'inquiète Sara. Je veux dire, quand je vois Sam, il aurait du mal à se débrouiller seul depuis l'opération.

Je ne suis pas isolée sans personne, mais je ne peux pas me permettre de leur dire.

— Un don et une greffe, ce n'est pas la même chose. Les suites chirurgicales ne sont pas comparables. Il a besoin de toi. Moi, je peux me démerder sans l'aide de quiconque.

Mensonge...

Cherchant à casser le malaise naissant, Camélia reprend la parole :

— Tu ne t'ennuies pas trop dans ce chalet coupé du monde ?

— Je me repose, ça me fait du bien. Et puis, je tapisse.

Mais pourquoi ai-je sorti une pareille idiotie ? Forcément, leurs deux réponses fusent rapidement :

— Tu es dingue, ta cicatrice ne va pas tenir le choc !

— Camélia, dis-lui que je viens la chercher !

— Hors de question, m'écrié-je, une octave supérieure aux siennes. Et...

Comment leur avouer l'inavouable ? Elias Keane. L'effet qu'il me procure. Ses yeux qui me sondent. Ses mains que je rêve de saisir. Cette peau qui m'appelle autant qu'elle m'effraie. Cet homme... interdit. Dangereux. Mauvais.

— Et quoi ? m'interroge Sara, manifestement outrée par mon activité.

Je mens, mais elles ne le savent pas. Pourtant, si je souhaite avoir leurs deux avis, je dois continuer à jouer sur les deux tableaux.

— J'ai décroché le poster de Cal.

— LE Cal ?

Visiblement, Camélia ne me croit pas.

— Oui, ce Cal-là. J'ai bientôt vingt-cinq ans, il est temps que je me prenne en main. Cal a sa Savannah, je dois oublier mes pauvres principes d'adolescente énamourée. Cela ne me mènera à rien. Mon vœu était complètement puénil. Débile. Je suis désolée les filles, mais je n'essaierai même pas de jouer le jeu. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Des acteurs, il y en a des dizaines et des dizaines sur Terre, surenchérit Cam, plongeant à pieds joints dans le piège que je viens de lui tendre.

Pour aborder le sujet Elias Keane, je dois absolument paraître détachée. Pas intéressée.

— Attends deux secondes que j'en discute avec Sara.

Pendant leurs messes basses, je répète mentalement une dernière fois mon discours.

— On t'autorise à en choisir un autre !

Forcément, elles ne vont pas lâcher l'affaire si rapidement. En revanche, cela me permet de saisir la perche qu'elles me tendent.

— Vous vous souvenez de l'avant-Cal ?

— L'avant-Cal ? s'étonnent-elles en chœur.

— Oui, Elias Keane.

Un long silence s'étire entre nos deux lignes. Préférant clarifier immédiatement la situation, je poursuis :

— En décrochant l'affiche de l'acteur que je n'embrasserai jamais, j'ai découvert une vieille image. Celle que j'avais collée avant toute cette histoire, avant de rabattre mon cœur sur Callahan.

Elles ne pipent pas un mot. Pas un seul. Pendant ce temps, je me demande si c'était une bonne idée de mettre ce sujet sur le tapis. À l'époque, leurs points de vue divergeaient totalement. J'aimerais juste qu'elles me disent ce qu'elles en pensent, aujourd'hui.

— Il est sorti, lâche Camélia. Du moins, j'ai lu l'info dans les journaux.

— Oui, mais cela ne veut pas dire qu'il a été réhabilité ! Camélia, je te rappelle que tous les jurés l'ont condamné à l'unanimité !

— Sara, à d'autres ! Il a toujours hurlé son innocence.

— Toujours jusqu'à ce qu'il plaide coupable ?

Et voilà, nous y sommes. Sans prendre position, j'écoute fébrilement leurs deux discours.

— Son avocat l'a forcé. Son frère a juste voulu lui sauver la peau ! Et regarde, il a bien fait ! Dix ans plus tard, il se trouve en conditionnel. S'il avait continué à hurler son innocence, que se serait-il passé ? Tout le monde aurait cherché à le détruire ! Sincèrement, je plains ce pauvre type ! Je le plains de tout mon cœur ! Si un jour j'ai la chance de le croiser, je te jure que je lui dirai tout le bien que je pense de lui. Il mérite un peu de bienveillance.

— Franchement, Camélia ! Tu t'entends ? Tu prendrais tes jambes à ton cou, oui ! Je te rappelle quand même qu'il a étranglé de sang-froid sa petite amie ! Il te faut un dessin ?

— Laisse tomber... Tu ne comprends rien à rien...

— Moi, je ne comprends rien ? Tu défends un assassin, un ASSASSIN !

Je respire un bon coup. Quand bien même, c'est moi qui ai volontairement mis le sujet sur la table, je n'en peux plus de cette dispute. J'ai besoin de calme. Je dois réfléchir posément. Elles me rappelleront déjà quand elles seront apaisées. Après les avoir rapidement saluées — elles ne m'ont même pas

entendue —, je coupe la conversation, puis m'étends sur mon lit.

Elias, coupable ?

Elias, innocent ?

Rien que de penser à ces deux éventualités, mon cœur cogne fort dans ma poitrine. Tellement fort que je peine à garder les idées claires.

Depuis mon arrivée, tous les signaux prouvent qu'il a quelque chose à se reprocher. La noirceur, présente dans le fond de ses yeux, ne vient pas de nulle part. Et ses gestes, parfois brutaux, ne représentent-ils pas le reflet d'une quelconque culpabilité ?

Ou pas.

Serait-ce uniquement le signe d'une profonde mélancolie ? D'une injustice qu'il subira jusqu'à la fin de ses jours ?

Je ne sais plus où j'en suis. Ou ma raison se situe. Après tout, il s'est quand même introduit dans ma chambre, la nuit dernière. Quant au message laissé, il m'a clairement paru menaçant.

Pourquoi ce jeu du chat et de la souris ? Pourquoi cet air cruel dans chacun de nos échanges ?

Mais surtout, quel argument le pousse-t-il à avoir accepté de s'occuper de moi ? Il aurait pu me mettre de force dans le premier train, pourtant il ne l'a pas fait.

Elias Keane, je ne te comprends pas. Qui es-tu vraiment ?

À l'instant où mon téléphone commence à vibrer, je regrette d'avoir mêlé les filles à tout ça. Mon intention n'était pas qu'elles se disputent. Je cherchais juste à éclaircir un peu mes idées. En lieu et place, je me sens plus perdue qu'avant.

Bientôt, la surprise se lit sur mon visage.

Il ne s'agit ni de Camélia, encore moins de Sara.

Gabin.

Bordel, mon petit cœur fait des cabrioles vers mon estomac, avant de sauter jusqu'à mon cerveau !

Gabin !

Quand les filles vont apprendre ça ! Depuis combien de temps n'avais-je pas eu de ses nouvelles ? Cinq ans ? Six ?

D'une main fébrile, je déverrouille l'écran et découvre le message qu'il m'a laissé, une minute plus tôt.

[Mes parents m'ont dit que t'étais là. De retour sur les sommets ? On mange un bout tous les deux, ce soir ? Gabin]

Avant de répondre, je le relis une bonne dizaine de fois. Moi et Gabin, ensemble ? Dans une même pièce. Pour le voir, il me reste juste un petit détail à régler...

[Ok, mais alors, chez toi. Louise]

Son retour arrive dans la minute qui suit :

[Cela va sans dire... 19 heures ?]

[Parfait. À tout à l'heure.]

Gabin.

Waouh.

Si je m'attendais à ça... Moi et mon premier amour en tête à tête... Ce soir...

Elias

À peine sommes-nous rentrés que la voix de Martin m'échauffe les tympans :

— Tu disais quoi ? Qu'elle ne se lavait jamais ?

Un pas, une odeur.

Une odeur, mon entrejambe qui s'active.

Mon entrejambe qui s'active, mes résolutions qui s'envolent.

Putain de bonne femme !

— Façon de parler.

Franchement, je ne vois pas quoi ajouter. J'imagine déjà Martin se foutre de moi dans les semaines à venir, et ça me gonfle d'avance. Sans le vouloir, j'émet un léger ricanement lorsque j'entre dans la cuisine.

Louise en train de faire la popote. En jeans slim. Avec un petit chemisier bien sexy. Et des putains de talons ! En plein hiver... D'abord, je crois halluciner, mais quand je vois les lèvres de Martin, grandes ouvertes, je comprends que tout ceci est bien réel. Tout comme ma bite faisant la danse de la joie dans mon pantalon.

Bordel.

— Ferme ta bouche, les mouches vont rentrer.

Je suis mon pote du regard, lui qui ne détourne pas le sien de ma coloc. Je sens la colère monter en moi. Sourde, froide, implacable. Comment ose-t-il poser les yeux sur mon fantasme sur pattes ?

Du calme...

J'aurais bien besoin d'un seau d'eau glacé pour recouvrer mes idées. Et son chignon... Mes mains me démangent, mes doigts picotent... Je rêve de les fourrer dans ses cheveux, que mon épiderme s'imprègne de chacun d'entre eux... Ensuite, quand elle sera couchée, ma peau possèdera son odeur... Je la sentirai

alors jusqu'à l'overdose. Putain de drogue humaine.

Heureusement pour lui, Martin comprend rapidement que ses yeux seront mieux vers moi. Pourtant, en me fixant, il ne peut s'empêcher d'émettre un petit ricanement moqueur.

— Quoi ? l'invectivé-je, en chuchotant.

— Rien...

Tu parles, Charles...

— Rien ?

Mes iris sont menaçants, je le sais. Mais, je m'en tape. L'heure n'est plus à celui qui pissera le plus loin pour marquer son territoire. Cette fille est à moi, pour moi. Forcément, elle choisit ce moment-là pour se retourner.

Mes poumons se bloquent. Je manque d'air. La simple vision de cette nana m'apporte un trouble inédit. Fort. Puissant. Déstabilisant. Pourquoi s'est-elle maquillée ce soir ? Quelle raison la pousse-t-elle à nous cuisiner un truc qui sent bon à des kilomètres ? Mais autant qu'elle, putain ! Je rêverais de la respirer... sans la toucher.

— Tout est prêt.

Sa voix me tire de mes pensées. Tout est prêt ? Mais alors, pourquoi n'y a-t-il que deux couverts sur la table ?

— Haricots et blancs de poulet à la crème. En dessert, j'ai fait une tarte aux pommes. Bon appétit.

Sans un mot de plus, elle quitte la pièce, et se rend dans l'entrée pour enfiler son manteau. Minute papillon!!! Elle part où comme ça ? En quelques enjambées à peine, je la rejoins.

— Tu ne manges pas avec nous ?

Plus je la regarde, plus je la sens m'échapper.

N'était-ce pas ce que tu voulais ?

Oui... Non... Je ne sais plus... Je perds la boule. Me forçant à ne pas prononcer des paroles que je regretterai plus tard, je passe une main rageuse dans mes cheveux, puis lui demande :

— Tu sors ce soir ?

Son sourire ravi parle pour elle.

Merde !

— Et je peux savoir où tu vas, habillée comme ça ?

Nouveau sourire.

Remerde !

— D'une, tu n'es pas mon père. Et de deux, sois rassuré, je ne pars pas très loin. Content ?

Je fixe ses talons, avant de remonter sur sa taille fine, dont le pantalon

délimite si joliment les courbes. Ma queue se redresse, prête à lui faire entendre raison.

Pense à n'importe quoi... N'importe quoi ! Tout sauf elle, sa peau... Ton père, voilà ! Pense à ton père ! Si elle remarque le trouble qu'elle crée en toi, elle va prendre peur. S'en aller. Te laisser seul. Prisonnier. Comme avant.

Face à l'évidence, j'ai du mal à respirer. Je suffoque presque. Depuis quand est-elle passée du statut « *Je veux te voir déguerpir.* » à celui, beaucoup plus gênant et intimidant, intitulé « *Pourvu que tu restes encore un peu.* »

— Ne m'attends pas, je rentrerai tard.

Je jette un regard vers la cuisine où Martin doit probablement trouver le temps long. Pourtant, je ne l'aperçois pas. Fidèle à ses principes, il a dû rejoindre le salon pour nous laisser un peu d'intimité.

Intimité qu'elle risque de partager avec un autre... Ça me rend dingue. Barjo. Impulsif. Imprévisible.

— Ce n'est pas vraiment indiqué dans ton état, soupiré-je, au bord de mon gouffre personnel.

Elle me toise de ses grands yeux bleus éberlués. Elle ne m'a jamais semblé aussi craquante et inaccessible qu'à cet instant.

— Porter des talons ? Ne t'inquiète pas, je ne les garderai pas longtemps.

Ses pupilles me défient. Tout en elle paraît chercher à me pousser dans mes retranchements. Je me déteste de me mettre dans de tels états, pourtant je ne parviens pas à faire face. Elle m'échappe, et je ne supporte pas ce constat.

— Minuit.

Hors de question qu'elle passe la nuit je-ne-sais-où avec je-ne-sais-qui fringuée comme ça. Sa réponse cinglante ne tarde pas à franchir la barrière de ses lèvres, délicieusement rosées :

— C'est une blague ?

Je ne perçois plus aucune peur dans son regard, juste une légère appréhension, largement dominée par la colère qui l'habite. Elle pointe un doigt rageur sur moi avant de lancer :

— Ne m'attends pas. On se revoit demain dans la matinée. Bonne nuit.

Bonne nuit ?

La garce, elle profite de m'avoir mis K.O. pour me laisser sur la touche. Au moment où la porte claque derrière elle, je sursaute. Il s'est passé quoi, là ? Il n'en faut pas plus à Théo pour me rejoindre et me lâcher, l'air de rien :

— Coupe-moi si je me trompe... Elle sent mauvais et enfile sans cesse de vieilles fringues ?

— La ferme, Martin !

Franchement, ce n'est pas le moment.

∞∞∞∞∞∞∞

Quatre heures que j'attends comme un lion en cage. Après le départ de mon ami, je me suis maté quelques épisodes de cette connerie sans nom, mais cela ne m'a pas aidé. Au contraire... Voir tous ces imbéciles ne penser qu'à copuler entre eux, ça m'a rendu dingue.

Dingue de son odeur. Dingue de ses fringues. Dingue d'elle.

Dingue de cette nana qui ne daigne pas rentrer.

Il lui reste une heure pour tenir sa parole.

Quelle parole ? Celle que tu lui as imposée ?

Peu importe. Soixante minutes, pas une de plus. Passé ce délai, je franchirai le seuil de la porte et la retrouverai. De toute façon, elle n'a pas pu partir bien loin, puisque ses clés de voiture sont toujours posées sur le meuble d'entrée. Il me suffira de crier son prénom dans les rues du village, elle finira bien par rappliquer. Louise a beau se montrer véhémement, mais sous ses grands airs, se cache une fille qui n'aime pas faire de vagues. La preuve, elle avait recouvert mon poster avec lui de l'autre tête à claques... Ce que les gens pensent, croient, imaginent ne la laisse pas de marbre... Si besoin, je mettrai rapidement la main sur cette petite effrontée.

Très rapidement...

Cinquante-huit minutes, Louise... Pas une de plus !

∞∞∞∞∞∞∞

Euh...

Où suis-je ?

Il me faut quelques secondes pour m'habituer à l'obscurité ambiante. Je me souviens m'être assoupi, mais la lampe était allumée. D'une main hagarde, je saisis mon téléphone afin de vérifier l'heure.

4 h 48 !

Louise !

Je me lève d'un bond, et me précipite dans l'entrée. Ses chaussures ne sont

pas là, son manteau non plus. Je sens que je perds les pédales. Je suis prêt à me ruer dehors, vêtu d'un simple tee-shirt, quand j'entends quelqu'un tirer la chasse d'eau à l'étage. Bordel, Louise ! Je gravis, quatre à quatre, les marches de l'escalier... pour retrouver une Louise très très souriante.

— Salut, toi !

— Euh... Salut.

Elle ne se trouve pas dans son état normal, ça crève les yeux. Immédiatement, je demande :

— Tu as bu ?

En guise de réponse, elle se marre. Mauvais signe.

— Un tout petit peu, minaude-t-elle en tentant d'appuyer le bout de son index sur son pouce. Un pou tepit teu !

Un regard vers ses pupilles déjà dilatées suffit à me faire comprendre qu'elle est ivre. Et pas que...

— Tu as fumé ?

Je m'apprête à lui soutirer d'autres informations quand elle lâche, l'air de rien :

— Un bon pétard et ça repart !

— Louise !

— Elias !!!

Faisant fi de son ton moqueur, je me rapproche et déclare d'une voix très sérieuse :

— Tu étais avec qui ?

Visiblement, elle ne compte pas me répondre. Après m'avoir adressé un vague geste de la main, elle se dirige vers sa chambre, puis se laisse tomber sur son lit. Étant bien décidé à connaître le fin fond de l'histoire, je m'assieds sur le matelas, à quelques centimètres à peine d'elle. De sa peau. De son corps. Bientôt, un énorme warning résonne dans chacune de mes terminaisons nerveuses.

— Louise, je t'ai posé une question.

— Et moi, je t'emmerde grave, Monsieur le sociopathe, vicieux et perfide.

Hein, quoi ?

— Tu m'as très bien entendue, dit-elle en se redressant. So-cio-pathe. Vicieux. Per-fide. Tu as besoin d'un dessin, mon pépère ?

Reste calme.

Il faut que je puise dans mes ressources les plus enfouies pour trouver la force nécessaire de ne pas surréagir. J'essaie. J'essaie vraiment.

— Arrête, Louise. Je ne partirai pas d'ici avant de savoir quel imbécile t'a mise dans un état pareil.

— Mon chum.

Son, quoi ?

— Mon premier chum. Tu as besoin d'autres détails ou je peux dormir ?

Je serre mes mâchoires, puis mes poings, afin de me retenir de ne pas cogner dans le mur. Elle insinue quoi par là ? Malgré l'obscurité de la pièce, je remarque que ma liberté d'expression a été bafouée. En lieu et place de ma tête d'avant toute cette merde est désormais accroché un poster d'une plage paradisiaque. C'est toujours mieux que l'autre face de rat.

Déboussolé par tous ces sentiments contradictoires qui naissent en moi, je me lève.

— Tu vas où Elias le sociopass ? Tu as vu, ça rime !

À cette évocation, mon cœur se serre. Un peu trop. Comment pourrait-il en être autrement ? Pour le restant de ma vie, les gens me verront ainsi, et ils n'auront pas tort. Qui suis-je pour tenter de les en dissuader ? Même sous l'emprise de je ne sais quelle merde, Louise vise juste.

— Pas loin. Je reviens vite.

À mon retour dans sa chambre, une couverture et un oreiller sous le bras, elle est déjà endormie. Sans faire de bruit, je me couche à même le sol. Les yeux grands ouverts vers le plafond, je me force à ne pas sombrer. Rien de mieux que de penser à tout ce qui conduit dans ce cauchemar sans nom. Bientôt, toute fatigue m'a quitté. Parfait. Il ne faut pas que je m'assoupisse. Dieu seul sait de quoi je serai alors capable. Surtout avec Louise à mes côtés.

Je n'autoriserai personne à lui faire du mal. Personne. Qui qu'il soit, ce pauvre type de ce soir vient de signer son arrêt de mort.

Je n'en connais pas les causes exactes, mais je ressens ce besoin de la protéger. Envers et contre tous.

Envers et contre moi.

Louise

Une affreuse douleur me vrille le crâne. J'ouvre un œil, et c'est encore pire. La pièce semble faiblement éclairée par les rayons du soleil. Cela m'apprendra à ne pas fermer les volets. Je me redresse doucement. Aïe. Pensant que la prochaine tentative sera plus concluante, je me recouche, enfouissant ma tête sous l'oreiller.

Depuis combien de temps n'avais-je pas trop bu ? Un mois, trois, six ? Pour l'instant, il m'ait impossible de réfléchir posément. Je souffre de partout. Même ma cicatrice, que j'ai pourtant ménagée en restant assise la plupart de la soirée, me tire légèrement. Aïe.

Gabin.

Idiot.

Téquila.

Double idiot.

Sexe ?

Triple idiot.

Je me redresse d'un bond, puis soulève délicatement ma couette. Je pousse un petit cri de surprise en remarquant que je ne suis habillée que de mes sous-vêtements. Ou presque. Un boxer, mon soutien-gorge et un vieux tee-shirt couvrent ma peau, tout à coup aux aguets.

Que s'est-il passé ?

Je regarde une nouvelle fois autour de moi afin de vérifier que je me trouve bien chez moi. Dans ma chambre. Dans mon lit.

Seule.

Pour l'instant, je réalise un sans-faute.

Mais alors, qu'est-ce que ce drôle de bruit cassant à un rythme régulier le calme de la pièce ?

Cette fois-ci, j'essaie d'ouvrir mes yeux en grand. Très grand. Pour la peine, j'allume même la petite lampe présente sur ma table de chevet. Hagarde, j'y parviens au bout de ma troisième tentative.

Puis, c'est le chaos. Immense, puissant, complètement dingue. Sur le sol trône un matelas. Sur ce dernier, un homme paraît endormi.

Elias.

À moitié nu.

Couché sur le ventre.

Vêtu d'un simple boxer.

Face à ce spectacle inattendu, je déglutis bruyamment. En vain, j'essaie de rassembler mes souvenirs de la veille. Plus je m'acharne, plus mes pensées se livrent une bataille interne.

Lorsqu'il se met à ronronner dans son sommeil, je sursaute, la peau tout à coup en feu. Elias Keane, endormi à moins d'un mètre de moi. De mon corps. Ses mains sont proches, trop proches. Qui sait ce qui pourrait se passer s'il se réveillait subitement ? Si ses rêves et la réalité se confondaient une nouvelle fois ? S'il me prenait pour *elle* ?

Il faut que je parte d'ici. Vite.

Je fixe la porte, perdue. Comment se fait-il que je me sois retrouvée là sans m'être barricadée ? Sur le côté de la pièce se tient docilement mon petit bahut faisant normalement barrière entre *lui* et *moi*.

Combien de mètres me séparent-ils de la sortie ? Cinq ? Quatre ? Un peu moins ? La distance ne représente pas réellement un problème en soi. Du moins, pas autant que le corps qui me barre le chemin.

Son corps.

À cette pensée, je frissonne. Si je ne recouvre pas mes esprits, je me connais, bientôt je serai prise de tremblements incontrôlables qui le réveilleront.

Et là, tout pourra basculer. Se retourner contre moi.

Sauf que, pour l'instant, mes yeux sont irrémédiablement attirés vers son dos musclé, probablement sculpté suite à d'intensives heures de sport. Était-il déjà ainsi *avant* ? Pour ainsi dire, je ne m'en souviens absolument pas. Mais, ces tatouages, eux, n'y étaient pas. J'en suis certaine. Un, en particulier, m'interpelle. De taille moyenne, niché dans le creux de ses omoplates, j'essaie d'en deviner les contours. Mais, il se met à bouger, m'évitant de m'y attarder. Ses mouvements, de plus en plus réguliers, me rappellent à l'ordre. Il faut que je quitte cette chambre. C'est maintenant ou jamais. Il commence à se réveiller, bientôt il sera complètement conscient. Et la première personne qu'il verra, ce sera moi. Face à lui, *offerte*.

Prenant mon courage à deux mains, je m'extrahis du lit et avance doucement

à travers la pièce. Chaque mouvement me demande de la ténacité. Chaque mouvement m’effraie. Chaque mouvement me rapproche de *lui*. Lorsque le moment est venu de l’enjamber, la panique me gagne. Ces fichus tremblements, également.

Et, subitement engloutie par la peur, c’est la catastrophe. Je m’étale de tout mon long, mon ventre s’échouant lamentablement sur ses mollets. Lors de l’impact, une douleur me vrille le bas du dos, et je pousse un cri.

— Aïe !

Rapidement, je fais le deuil de ma traversée incognito. Le choc réveille Elias en sursaut. Il se redresse d’un bond, me faisant culbuter en arrière. Cette fois-ci, l’arrière de mon corps touche l’arrête de mon lit.

— Aïe !!!

L’élancement devient plus intense, presque insupportable.

Forcément, il se relève vite. Trop vite. Au moment où ses yeux incandescents se posent sur les miens, ils me lancent des éclairs. Du moins, je suppose.

— Tu fous quoi, là ?

Euh... Je m’enfuis ? Je te fuis ?

— Je ne voulais pas te réveiller, et je suis tombée.

C’est la vérité. La stricte vérité.

— Tu as mal ?

La grimace, traversant mon visage de part et d’autre, parle pour moi.

— Relève-toi.

Je le fixe, ahurie. Mes cheveux, hirsutes, me barrent la vue. J’ai transpiré, je me sens sale.

— Si tu ne te bouges pas, je ne pourrai pas me redresser, donc t’aider.

Un demi-sourire en lune éclaire sa mine ensommeillée.

Elias, me dévisager de la sorte ?

Elias, me donner un coup de main ?

À coup sûr, Sara me crierait de m’enfuir. Que la bête apprivoise sa proie avant de lui sauter dessus. Camélia, quant à elle, me convaincrait de lui laisser sa chance.

Et moi dans tout ça ?

Comment se fait-il que l’angoisse sourde de me trouver enfermée dans ma chambre avec un assassin se confonde avec elle, incontrôlable, de ce désir, me consumant de l’intérieur ? Me broyant l’esprit ? Me forçant à me comporter comme une fille irresponsable ? Un centimètre carré de sa peau qui me touche, et je perds pied. Là, à moitié vautrée sur lui, je me noie dans un océan d’épiderme, de contacts, d’envie. De peur, aussi.

Tant bien que mal, je me redresse. Une fois debout, je le fixe, perdue. Je ne sais plus trop comment réagir. Quels mots prononcer. Tandis qu'il quitte son matelas de fortune, une boule d'angoisse se niche dans le creux de mon estomac.

Il me regarde, je le regarde. J'aimerais dire quelque chose, casser ce silence pesant, mais aucun son ne franchit la barrière de mes lèvres. Aucun. Et ce constat accentue le sentiment de perte m'accaparant de toutes parts.

— Va prendre une douche, tu empestes, me dit-il finalement avant de partir de la pièce, fermant doucement la porte derrière lui.

Il ne m'a pas touchée. N'a rien tenté. M'a juste laissé comprendre, que ce matin, le putois et moi ne formons qu'un. Il n'a pas tort. Je pue. Littéralement. Un mélange de téquila et de sueur. Je ferais fuir n'importe qui. Même un psychopathe.

Même lui.

○○○○○○○○○○

Une fois séchée et habillée d'un de mes éternels joggings, je rejoins la cuisine. Au-delà de mon estomac, réclamant un peu de nourriture, je dois éclater l'abcès. Que s'est-il exactement passé cette nuit ?

En descendant les escaliers, je tente de me souvenir de ma soirée chez Gabin. Nous avons beaucoup discuté, beaucoup ri, beaucoup bu, également. Mais les images restent nettes, limpides. Il ne s'est rien passé entre lui et moi. Du moins, pas encore. Bien qu'il soit toujours aussi séduisant dans le style jeune-avocat-dynamique-qui-pourrait-poser-pour-Dior, aucune étincelle sauvage ne me parcourt quand je me trouve dans la même pièce que lui.

Pas comme avec Elias.

Pourtant, l'idée de redevenir une femme à ses côtés ne me paraît pas si désagréable que cela. Entre Elias et moi, il ne se passera jamais rien. Cela est juste impossible. Trop de doutes, trop de non-dits, trop d'interrogations pèsent sur son passé. Je refuse de m'engager sur ce terrain. Je ne peux pas.

Pour ça, il devrait déjà en avoir envie.

Pas faux.

Et, imaginons que ça soit le cas. Imaginons qu'il tente de me séduire. Imaginons qu'il veuille de moi... dans un lit. Même si toutes ces conditions étaient réunies, je ne pourrais jamais lui faire confiance. Jamais.

À chaque moment d'intimité partagé, j'aurais peur. Pire encore. Je serais terrorisée. Il me paraît donc impossible de créer quoi que ce soit sur de pareilles bases.

Jamais.

— J'ai bien cru que tu te pointerais pour le dîner...

Toujours aussi sympathique... Préférant ne pas croiser son regard, je m'attarde sur son tee-shirt blanc moulant aux manches trois-quarts laissant apparaître quelques tatouages, et son jeans slim. Un spectacle pour les yeux. Un anti-dépresseur pour les filles en manque. Un repas consistant pour l'être faible que je suis.

— Je t'ai pressé deux oranges, lance-t-il en me tendant un verre, me ramenant instantanément à la réalité. Bois-le avec ça...

Sans que je demande quoi que ce soit, un cachet d'ibuprofène vient se nicher dans le creux de ma paume. Pendant que j'avale le médicament, il a la décence de ne rien ajouter. A-t-il remarqué les regards insistants que je lui ai portés ? Si j'étais une personne normale, je le remercierais. Mais, je ne sais pas comment lui réagirait. Donc, je me tais. J'attends. Je frémis. J'espère.

— Tu étais avec qui hier soir ?

J'ai beau avoir les idées peu claires, je me souviens de lui en avoir parlé avant mon départ. Enfin, après la nuit que je viens de lui faire passer, il mérite quelques explications. Au moins, il sera rassuré. Je n'ai aucune vue sur lui.

Ou presque.

— Avec le voisin.

— Le voisin ?

Pourquoi ai-je l'impression qu'il ne me croit pas ?

— Tu veux qu'on aille lui demander ? À cette heure-ci, il doit sûrement aussi découvrir.

Ses muscles se crispent, ses traits se tendent. Pourquoi réagit-il ainsi ? Quelle raison le pousse à se mettre dans de tels états pour une fille qu'il ne semble même pas apprécier ?

— Je m'épargnerais ce spectacle. Celui, devant moi, me suffit amplement. Alors, ce mec, c'est qui ?

Je soupire, vaincue.

— Mon ex.

À cet énoncé, son regard se voile. Ses yeux passent de gris à noirs. L'espace d'un instant, je crois percevoir le monstre en lui. Mais, il se reprend rapidement.

Trop rapidement.

— Ton ex, ex ?

En quoi cela le concerne-t-il ? Mais, j'ai peur. Et tant que femme terrorisée,

je ne réfléchis plus posément. Je donne à la bête l'information qu'il attend. Je lui tends mon orgueil, ma fierté, mes secrets...

— Mon ex, ex...

Il se renfrogne immédiatement, attrapant mon verre vide, et profitant de l'occasion pour aller le ranger dans le lave-vaisselle. Plutôt que de rester là sans rien dire, je préfère détendre l'atmosphère à ma manière :

— Tu ne croyais tout de même pas que j'étais encore vierge à vingt-cinq ans ?

Même s'il se tient de dos, je vois son dos se crispier. Ses mains agripper la paroi de l'évier. Sa nuque, se baisser, puis se relever. Sous l'effet de ces mouvements répétés, elle se met à craquer.

— Enlève ton tee-shirt.

Je...

Quoi... ?

— Enlève ton tee-shirt, j'ai dit...

Son timbre rauque, froid, se veut sans appel. Et si Sara avait raison ? Mon cœur commence à battre la chamade. Je refuse que ça se finisse ainsi. Comme ça. Ici. Je mérite mieux.

Il se retourne, les yeux toujours voilés par ce masque impénétrable de colère.

— Pose-le là, dit-il en pointant la table du bout de l'index. Elle est propre.

Il risque de me faire les pires atrocités et il pense à la netteté d'un meuble ? Un vrai psychopathe.

— Je n'ai pas couché avec lui, hier soir, dis-je dans le seul but de détendre l'atmosphère.

Plus il avance vers moi, plus ses iris deviennent menaçants.

— Je me fous à qui tu ouvres ta chatte. Je ne suis pas là pour ça.

Pourquoi ai-je le sentiment qu'il ne me confie pas toute la vérité ? Qu'il me cache quelque chose de capital ?

— Par contre, ta santé m'importe. À partir du moment où tu fiches le nez dehors pour explorer le Kamasutra et que ça se finit mal, j'ai mon mot à dire. Je te rappelle que nous sommes coincés ici tous les deux jusqu'à ce que tu ailles mieux. Et crois-moi, je n'attends qu'une chose. Que tu déguerpisses hors de ma vie. Hors de ce village. Hors de cette région. Loin de moi. Donc, enlève ce satané tee-shirt informe que je fasse mon putain de job.

Son putain de job ? À même ma peau.

— Non.

Je ne sais pas ce qu'il a en tête. Mais, peu importe. Je ne me déshabillerai pas pour lui. Ni aujourd'hui, ni jamais.

Arrivé à ma hauteur, il souffle. Je tremble.

— Ne me force pas à te l’ôter moi-même.

Son regard est sans appel. Il dit vrai. Ses pupilles m’effraient, me poussant à chercher une porte de sortie. Tout à coup, il perçoit mon angoisse. Cette bile mon montant dans la gorge. Cette peur de lui. Presque instinctivement, il recule d’un pas.

— Tu as peur ?

Ma respiration saccadée lui sert de réponse.

— Tu as peur de moi ?

Chaque mot prononcé par ses lèvres ressemble à un coup de poignard enfoncé dans ses chairs.

— Regarde le tube de crème sur la table.

Sans le quitter des yeux, ma main commence à tâter la surface lisse jusqu’à trouver l’objet dont il parle. Il ne m’a pas menti.

— Pendant que tu prenais ta douche, j’ai appelé ton médecin. Rassure-toi, je ne lui ai pas raconté pour ta cuite. J’ai juste dit que ta cicatrice n’était pas encore très belle et qu’il te fallait une nouvelle pommade.

Il me faut quelques secondes pour comprendre la situation.

— Je ne pouvais pas lui dire la vérité, poursuit-il. Pour ta chute, je veux dire. Vu qu’ils savent qui je suis, ils m’auraient soupçonné, et je désire repartir du bon pied.

J’écoute, sans vraiment entendre, car là, tout de suite, je saisis autre chose.

— Tu es allé à la pharmacie pour moi ?

Il ne répond rien, préférant se retourner et se poster devant la fenêtre, admirant sans doute la neige tomber drue sur les sommets entourant le chalet.

— Tu es sorti dehors ?

Au bout de quelques secondes, il finit par lâcher :

— Je n’avais pas vraiment le choix.

Face à cette découverte, mon palpitant s’accélère et mon cœur se serre d’une façon inédite. Indescriptible.

— Merci.

Une nouvelle minute se passe sans qu’aucun de nous deux ne prononce la moindre parole. À mon instar, utilise-t-il ce moment pour mettre des mots sur cette situation totalement surréaliste ? Éprouve-t-il ce tourbillon de sentiments contradictoires ?

— Enlève ton haut, il faut que je t’applique de la crème. Dans dix secondes, je me pointerai face à toi, donc profite de ce délai pour te désaper, et te retourner si tu ne veux pas que je voie tes nichons. Et aller te vautrer à plat ventre sur le canapé.

Sacrément poétique... Mais, je ne me laisse pas abattre.

— Il suffit que je relève mon tee-shirt.

— Si seulement...

Il a prononcé ces mots tellement bas que, l'espace d'un instant, je me demande si je ne les ai pas rêvés.

— Malheureusement pour moi, cette fichue crème tache les habits. Donc, il va falloir obéir et être patiente.

Malheureusement pour lui ?

— Plus vite tu bougeras, plus vite je te laisserai seule.

Vaincue, je me lève et m'exécute. Tenant sa parole, il ne fait aucun mouvement avant que je ne sois correctement couchée.

— C'est bon ?

— C'est bon, réponds-je en reprenant ses mots.

Je ferme les yeux, préférant attendre que ce moment se termine. Pourtant, malgré mes paupières closes, chaque pas qu'il fait en ma direction me donne l'impression de frémir de l'intérieur. De me réveiller après un long sommeil. Une hibernation de plusieurs années.

Je le sens s'agenouiller.

Tout près de moi.

Trop près.

Si près que je manque d'air.

J'ai peur de respirer son odeur. Peur de ses mains qui vont prendre possession de ma peau. De moi, tout entière. Peur de ne plus pouvoir me maîtriser. Peur de tout. Mais toujours et encore, peur de lui.

Puis, lors d'une de mes inspirations, je l'entends déboucher le tube. Je maintiens l'air dans mes poumons. La goutte de gel, s'échouant dans le creux de mes reins, me fait frémir.

— Ce n'est pas trop froid ?

Je ne réponds pas. Je ne peux pas.

— Je vais y aller doucement, d'accord ?

Pour la première fois depuis l'opération, je n'éprouve pas de honte à montrer cette cicatrice à un homme. Lui aussi connaît la douleur de la vie.

Sous l'assaut de ses doigts, je tressaille.

— Je te fais mal ?

Il semble... inquiet. Je hoche négativement la tête, enfouissant cette dernière dans l'oreiller. Ce contact, trop privé, entre lui et moi me propulse aux frontières de contrées défendues. Interdites. Bannies.

Et pourtant, ses paumes, tout à coup délicates, continuent de me masser. De m'apporter cette chaleur qui me manque temps.

De nouveau, j'ai peur. Mais, plus d'Elias. Non. J'angoisse à l'idée de ces minutes partagées, de ce moment illicite. De cette impression de vivre l'instant le plus intime de mon existence.

Elias

Mes mains sur sa peau. Je ne vois que ça. Je ne sens que ça. Je touche une femme. Une autre qu'*elle*. Et je ne lui fais aucun mal.

Je ne lui veux aucun mal.

Il se passe des choses étranges dans mon boxer. Perturbantes. Affolantes. Bandantes.

Louise m'excite... terriblement.

Mais pas que...

Quand l'on m'a arrêté, j'étais jeune. Les nanas, je ne désirais et connaissais que leurs courbes. Le reste m'importait peu. Galvanisé par le succès, la renommée, l'argent facile, m'amouracher d'un autre être humain que moi-même ne m'avait alors jamais traversé l'esprit. Jusqu'à ce qu'elle meure. De mes mains. Me réveiller auprès de son corps froid, gris, m'a fait prendre conscience de certains de mes sentiments. Je m'étais attaché à elle. Son décès m'a plongé dans un abîme, un manque, une douleur sans précédent. J'avais tué la femme que j'étais censé protéger. Que j'aimais.

— Elias...

La douceur de sa voix me rappelle à la réalité. À la vie. La mienne, la sienne. À cette enveloppe bienfaisante virevoltant au-dessus de nous.

— Elias...

Son timbre devient plaintif. Je retire aussitôt mes paumes de son épiderme. Le manque d'elle semble immédiat. Sa chaleur me galvanise, me propulse dans un univers interdit, mais tellement humain.

Je la vois relever délicatement sa tête vers moi, cambrer son dos afin de croiser mon regard.

— Elias, arrête.

Pourquoi éprouvé-je l'étrange sensation que ses iris bleus me supplient du

contraire ?

— Elias...

Si elle continue à prononcer mon prénom de la sorte, tout en me fixant comme si j'étais le prochain repas qu'elle rêvait d'avaler en une bouchée, je nous expose, tous les deux, au risque de passer de l'autre côté. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Le danger est là. Trop puissant. Prenant conscience des dangers encourus, je recule d'un pas, toisant la scène d'un regard ahuri.

— Excuse-moi, je ne voulais pas...

Je mate son dos, reluisant de pommade.

— Je pense que j'ai appliqué suffisamment de crème. Vu que la salle de bain est libre, je vais aller me doucher.

Bien froide de préférence.

Elle ne bouge pas.

Quel idiot.

Forcément, elle attend que je m'en aille pour se lever...

Nue.

... et se rhabiller.

D'une main hésitante, j'ébouriffe maladroitement mes cheveux, signe que je me sens déboussolé. Perdu.

— À tout à l'heure, alors.

À tout à l'heure ? Vraiment ? Pathétique...

∞∞∞∞∞∞∞

Bien que l'eau chaude m'apaise, cela ne remplace pas la sensation de mes paumes caressant le dos de Louise. Sa peau tiède, douce. Mon nouveau remède contre mes ténèbres. Une drogue unique. Un pacte avec l'Enfer.

Me branler ne m'apporterait rien.

Je la veux, *elle*.

Pas l'imaginer, non. La toucher, la posséder. L'entendre crier mon nom. L'écouter jurer qu'elle m'appartient. Qu'elle me fait confiance. Que le taré dégénéré sommeillant en moi ne l'effraie pas.

Mon désir le plus puissant se situe dans ces quelques mots. Nulle part d'autre ailleurs. Je rêve d'entrer en elle. De lui montrer qui je suis... vraiment. Au fond de moi, de mes tripes, de mon cœur. Sans perdre les pédales. En restant sobre face à ma folie dévastatrice. Mes mains l'effleureront sans serrer leur

étreinte. Mes yeux l'admireront sans lui faire peur. Mon corps épousera le sien sans partir dans un trip incontrôlable.

Je demeurerai maître de mes émotions, de mes pulsions. Je serai Elias, le *vrai*.

Vêtu d'un simple jogging taille basse et d'un tee-shirt noir, je descends, mes cheveux encore mouillés. Je ne sais pas à quel moment je comprends que quelque chose cloche. D'abord, le silence m'interpelle. Ensuite, deux chaises grincent. Pas une. Non, deux. Puis, deux cafés s'écoulent.

Je crains le pire.

J'avance d'un pas hésitant, refusant d'imaginer ce qui pourrait se passer si...

Si c'était lui...

oooooooo

C'est lui.

Louise

— Je refuse.

J'ai compté. Elias a prononcé quatorze fois ces deux mots. À la seconde, j'ai quitté la pièce. C'en était trop pour moi. Une telle tension entre deux êtres, je ne supporte pas. Je ne peux pas. D'après les présentations faites, il s'agit de Jamie, son frère. Son avocat. L'autre jour, j'ai cru comprendre que seuls lui et Martin étaient restés à ses côtés depuis son arrestation. Pourtant, en les observant côte à côte, je ne sais pas très bien dans quel clan se situe ce nouvel arrivant. Aucune accolade, aucune embrassade. Juste deux regards noirs se toisant, se livrant bataille.

— Je refuse.

— Malheureusement, l'heure n'est plus à la discussion. Tu n'as aucun moyen d'y échapper. Et là, je te donne un point de vue totalement objectif.

— Je refuse.

Au timbre froid d'Elias, je perçois qu'il se retient de crier, de hurler, d'écraser son poing sur le premier mur venu.

— Alors, je vais changer d'avocat.

Les sentant s'approcher vers le salon, je recule d'un pas. Je n'aimerais pas qu'ils me trouvent ici. Mon colocataire penserait que je les espionne, ce qui n'est pas le cas. *Ou presque...* Mais, j'ai besoin de savoir, de comprendre afin de pouvoir analyser calmement la situation. Pourquoi Jamie a-t-il fait la route jusqu'ici ? Quelles sont ses motivations ? Et Elias ? Visiblement, il s'est passé quelque chose de grave. Quelque chose qu'il veut bannir de sa vie actuelle.

— Tu m'emmerdes !

Le ton monte d'un coup. La discussion s'envenime...

— Si tu n'étais pas mon frère, je...

— Toi aussi, tu me crois coupable ?

J'entends l'avocat souffler, épuisé.

— Mais, tu es coupable ! Arrête de te voiler la face. D'ailleurs, tu as plaidé dans ce sens, je te rappelle !

— Parce que tu m'y as obligé !

— Oui, je t'y ai obligé ! Et tu veux savoir pourquoi ?

Elias déboule, furieux, devant moi. Il ne me voit pas. Pour peu, il me bousculerait. Je ne parviens pas à bouger. Statufiée, j'observe la scène. Jamie arrive, le visage rouge de colère. D'un geste brusque, il attrape le bras de son frère, le forçant à se retourner face à lui.

— Maintenant, tu vas m'écouter ! hurle-t-il. Sans ça, tu risquais la perpet ! C'est ce que tu voulais ? Moisir dans cette prison miteuse jusqu'à ce que tu ressembles à une épave ? Dix ans, ce n'était pas cher payé pour ce que tu...

Il s'arrête subitement, et Elias profite de ce court moment pour reprendre la parole :

— Ce que j'ai fait, c'est ça ? Putain, mais quel con ! Quel con ! crie-t-il en faisant mine de tirer sur ses cheveux.

Toujours sans me voir, il arpente la pièce, se penchant, se redressant, mimant cette valse improbable à plusieurs reprises.

— Tu sais ce qui me fait le plus de mal, là, tout de suite ?

— Je crois que je vais y aller. Je suis désolé, lance à mon intention, un Jamie désabusé.

— Non, tu ne partiras pas avant de m'avoir écouté ! Putain, j'ai dû me farcir tes conseils à deux balles, alors maintenant, tu t'assois et tu te la boucles ! Compris !

Dans les yeux de l'avocat, je perçois une lueur d'inquiétude. Aurait-il peur de son propre frère ?

— Je ne me souviens de rien ok ? De rien ! Je me suis réveillé un matin, mon plan sexe du moment refroidi à mes côtés !

— Elias, ne parle pas...

— D'elle comme ça ? Bordel, tu veux entendre quoi ? Que je l'aimais à la folie ? Que c'était ma nana ? Mon essentiel ? Arrête un peu ton char de mes deux ! Toi comme savons ce que j'attendais d'elle, et elle de moi. Du cul pour ma pomme. De la renommée pour elle. Sauf que le conte de fées made in star-system s'est rapidement transformé en cauchemar. En l'espace de quelques jours, je suis passé du gendre idéal à l'ennemi à abattre. J'ai plaidé coupable, car tu me l'as demandé, putain ! Pas parce que je le voulais ou que j'y croyais ! Au bout de dix ans, je ne sais toujours pas dans quelle langue te le dire ! Je ne me souviens de rien ! De rien, putain !

Il stoppe net son débit saccadé, se tordant une nouvelle fois les cheveux. Ne

supportant pas de le voir ainsi, je m'approche de lui, mais Jamie me fait rapidement signe de m'éloigner. Visiblement, l'idée n'est pas bonne. Je reste donc en retrait, continuant de les observer. Ok, pour ne pas me diriger vers lui. Mais hors de question que je quitte cette pièce. Ce Jamie, je ne le sens pas.

Pourtant, il se lève, et va à la rencontre de son frère. Pour la première fois depuis son arrivée, une heure plus tôt, il le prend dans ses bras. Il n'en faut pas plus à Elias pour s'écrouler. Ses plaintes inintelligibles se transforment rapidement en sanglots effrayants. À travers ses larmes, il extériorise son incapacité à communiquer normalement.

— Elias, tes empreintes étaient partout autour de son cou. Je suis sincèrement désolé de te le dire à nouveau, mais aucun doute n'est permis. Tu l'as tuée. Je suis au courant de ce que tu penses. Cela ne fait pas de toi un psychopathe pour autant. Moi, je te connais. Moi, j'ai conscience de qui tu es au fond de tes tripes, de ton âme. J'ai grandi avec ta bonté et ton empathie. Ta capacité à aimer. Cependant, tant que tu ne te souviendras pas de ce qu'il s'est passé dans cette chambre d'hôtel, tu ne pourras te défendre autrement que comme nous le faisons depuis le début. Elias, regarde-moi, tente-t-il en s'écartant de lui.

Je n'arrive pas à voir correctement la scène. De l'angle où je me situe, mon colocataire reste de dos, les épaules affaissées, les yeux fuyants. Seuls ses pieds nus semblent avoir de l'intérêt pour lui.

— Je sais que tu m'entends, Elias. Tu es quelqu'un d'intelligent. Je ne te réclame pas d'aller dans mon sens, immédiatement. Je te supplie juste d'y réfléchir à tête reposée. Rappelle-moi d'ici demain soir. Nous agissons alors en fonction de ta décision.

— Et maman ?

Jamie paraît surpris de sa demande puisqu'il lâche, d'une voix faible :

— Quoi, maman ?

Visiblement, le sujet n'était pas à mettre sur la table devant moi.

— Et papa ?

— Elias, arrête.

— Ils sont au courant ?

— Au courant de quoi ? l'interroge son frère, irrité par sa question.

— De ce que tu viens de m'annoncer.

Dans les yeux de Jamie, je lis une immense pitié. À cet instant précis, je ne sais pas lequel des deux me fait le plus de peine. L'avocat, ayant l'air d'être au bout du rouleau, ou Elias cherchant à se sentir aimé malgré ce qu'il a fait ? Car, même si je continue de douter, sa culpabilité semble réelle. Il faut que je me fasse une raison.

— Papa et maman ne veulent plus penser à tout cela.

Donc, à lui. À Elias.

Jamie a lâché cette bombe d'une traite. Sans l'once d'un remord. Quant à Elias, il se prend chaque mot de plein fouet. Cette fois, mon cœur se tord de douleur, uniquement pour le cadet. Son regard reflète une telle tristesse, un si grand désarroi que je me sens totalement impuissante face à tout cela.

— Dégage.

Quand je les observe se fixer, j'hésite à intervenir. Faire ou dire quelque chose. Tenter de renouer le dialogue. Mais, mon colocataire me devance :

— Dégage, répète-t-il.

Pour toute réponse, son frère pivote vers moi, désesparé :

— Puis-je vous demander un service ?

Ayant perdu l'usage de la parole, j'opine légèrement du chef.

— Veuillez juste à ce qu'il me joigne avant demain, dix-neuf heures. C'est vraiment important.

Au moment où je hoche à nouveau la tête, il semble satisfait. Du moins, cela paraît lui suffire, car il tourne les talons et sort dans le froid glacé de la nuit.

○○○○○○○○

— Elias ?

À part ça, je ne trouve rien d'autre à dire. Après le départ de Jamie, il y a une dizaine de minutes maintenant, il s'est effondré dans le fauteuil du salon, son visage plongé dans ses paumes, elles-mêmes posées sur ses genoux. Depuis, c'est à peine si je l'entends respirer.

Je m'approche doucement, ne sachant absolument si j'agis de la bonne manière. J'ai peur, aussi. Peur de sa réaction. Peur des paroles qui vont suivre. Peur de devenir le bouc émissaire d'une situation qui m'échappe. Pourtant, je ne lâche pas prise. Un pas, puis deux, et me voilà bientôt face à lui. Sans réfléchir davantage, je m'agenouille, persuadée qu'il a besoin d'aide. Il sent ma présence. Je le vois à ses mains paraissant se détendre. Mais, il ne libère pas son visage pour autant. Il me faut quelques secondes supplémentaires avant de me décider à agir. Tremblant légèrement, j'avance le bout de mes doigts vers le sommet de son crâne. Au moment de ce doux impact, un drôle de vertige m'envahit. Je ne saurais le qualifier, je perçois juste qu'il m'autorise à passer par une myriade d'émotions aussi déstabilisantes qu'enivrantes.

Allez, du nerf...

Louise, la guerrière, sommeille en moi. Néanmoins, ces derniers temps, elle m'a l'air d'avoir pris la poudre d'escampette. Comme si Elias me faisait perdre tous mes moyens. Comme si je redevais cette adolescente, dégoulinante de désir, pour cet homme. Comme si la réalité m'échappait.

— Elias...

Mon index, juste mon index. Je peux le faire.

Je. Le. Fais.

Je le bouge sur ses cheveux, avec une tendresse que je peine à contenir.

— Elias.

Il ne réagit toujours pas. Ou peut-être que si. À vrai dire, je ne saurais définir sa respiration semblant, tout à coup, plus saccadée. Plus erratique. Moins naturelle. Est-ce possible que je le perturbe plus que son propre frère ?

— Louise.

Il a prononcé mon prénom dans un murmure à peine audible. Mon cœur se serre. Je déteste voir les gens souffrir. J'ai choisi ma future profession dans le but de les aider, pas d'assister à leur plongée dans des abîmes douloureux.

— Je suis là, Elias.

Parfois, il suffit d'une simple présence pour se sentir mieux. Épaulé.

Je déteste le voir souffrir.

Ayant l'air d'être acceptée, je pose ma main, tout entière, sur ses cheveux. D'abord, je la bouge à peine, puis je me mets à parcourir sa tignasse, mue par une tendresse qui m'étonne. Le visage toujours perdu vers le néant, je l'entends me chuchoter :

— Merci, Louise.

À certaines occasions, les échanges les plus inattendus ne se font pas dans des discussions grandiloquentes. Non, ils se partagent dans un silence, où seules les respirations de l'un et l'autre reflètent les plus belles des paroles.

Ce soir, pour la première fois depuis ma venue, Elias et moi dialoguons à coup de caresses, de souffles, de regards qui finissent pas se chercher... pour se trouver. Et là, dans ses yeux rougis, je n'y lis qu'une chose.

Pour survivre, il a besoin de moi.

Elias

Les mots de Jamie tournent en boucle dans ma tête. Je sombre. J'aimerais paraître plus fort devant Louise, mais je ne peux pas. C'est trop dur.

Maman, papa, j'ai besoin de vous.

Cette prière restera vaine, je le sais. Depuis mon arrestation, ils se sont doucement éloignés, jusqu'à m'ignorer complètement. Même si cela me fait un mal de chien de l'admettre, le message est clair. Pour ceux, je suis mort.

Mort.

Comme elle.

J'ai donné la mort, on me reprend la vie.

Trop de gens rêvent encore d'écraser la poussière que je représente au sein de l'univers. Sans Jamie, je ne serais plus grand-chose. Il veut m'aider, j'en suis bien conscient. Pourtant, un petit rien au fond de moi me supplie de ne pas donner suite. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Qui a raison ? Qui a tort ? Des questions auxquelles je ne peux donner aucune réponse cohérente. Trop d'éléments se contredisent face à ceux qui se recourent.

Le néant m'appelle.

Certains jours, j'aimerais avoir le cran d'en finir. Lâcher prise. Permettre à ma culpabilité et ma tristesse de s'envoler pour de bon. Le paradis, l'Enfer, je n'y crois pas vraiment. De toute façon, je suis plongé dans le second depuis dix ans. Que pourrait-il m'arriver de pire ?

— Elias ?

Sa main sur mes cheveux. Un élan de tendresse inconnu. Nouveau. Perturbant. Et si, en l'acceptant, je la mettais en danger ? Et si un simple mot de sa part, un geste anodin faisait renaître le monstre tapi en moi, sommeillant dans le fin fond de mes entrailles ?

— Laisse-moi, dis-je, en ayant un mouvement de recul. J'ai besoin d'être

seul.

Sa paume, toujours présente, me fait l'effet d'une brûlure menaçante. Sans réussir à prendre sur moi, j'éprouve la nécessité de m'éloigner. De quitter cette pièce. De retrouver ma chambre. Sans personne.

— Putain, mais tu vas me lâcher ?

J'ai crié fort. Trop fort. D'abord, elle se recule. Puis, au moment où je lève la tête dans sa direction, ses yeux parlent pour elle. Elle a peur. Je lui fais peur. Et, c'est plus fort que moi. Je m'en veux de la voir subir ça. Elle ne mérite pas toute cette merde. Je ne la mérite pas.

Je ne mérite *personne*.

Je me redresse d'un bond, cherchant à partir loin d'elle. De Jamie. De cette chienne de vie. Mon cœur bat fort, trop fort. Je ne maîtrise plus rien. Je sens que le lâche prise. Tout recommence.

— Elias ?

Elle ne doit plus me parler. Elle n'a aucune conscience de ce à quoi elle s'expose.

— Mais, tu vas me lâcher, bordel ?

Cette fois-ci, je hurle. Il faut qu'elle comprenne la réalité de la vie. De la mienne, du moins. Garder ses distances reste la meilleure chose à faire.

Visiblement, elle n'a pas saisi l'enjeu de cette situation de merde. Scotché par sa détermination, je la vois avancer doucement vers moi, telle une antilope tentant de cohabiter avec un guépard.

Mes muscles se crispent, mes mains se contractent, ma colère gronde. Je ne tiendrai plus longtemps.

— BARRE-TOI !

Face à mon hurlement, elle sursaute. Alors, je réitère :

— TIRE-TOI !

Je m'attends à la voir déguerpir, mais certainement pas à ses yeux qui se remplissent de larmes. Je lui fais mal, et je déteste ça. Mais, je refuse de m'en prendre physiquement à elle. Et c'est ce qui risque d'arriver si elle ne comprend pas le message.

— Je monte dans ma chambre. Quand je redescendrai, je ne veux plus te voir ici. Va où ça te chante, mais loin de moi. Il ne s'agit pas d'une demande, mais d'un ordre.

Sans attendre de réaction de sa part, je tourne les talons, et bats en retraite dans mon antre.

Deux heures qu'elle a débarrassé le plancher. Deux heures que je culpabilise. Deux heures que je regrette. Après m'être enfermé dans ma chambre, je l'ai entendue entrer dans la sienne, rassembler — j'imagine — ses affaires, puis descendre au rez-de-chaussée. À l'instant où la porte du bas a claqué, mon cœur s'est brisé une nouvelle fois.

Où est-elle ?

Comment ai-je pu lui demander de partir dans un froid pareil alors qu'elle est censée rester couchée ?

Je ne suis pas un monstre. Je ne suis pas ce monstre.

Et s'il lui arrivait quelque chose ? Putain. Je ne suis pas net. Le deal était pourtant simple. M'occuper d'elle en échange de probables bons témoignages. Le rachat d'une condamnation passe par un comportement exemplaire. Jamie ne cesse de me le répéter. Louise représentait, en quelque sorte, ma porte de sortie. Le chemin vers une nouvelle vie. De nouveaux projets. Une visite de mon frangin, et tout a basculé. Tout s'est effondré. Louise ou pas, je suis fichu. L'étai se referme de nouveau. Je ne peux rien contre ce système. Une nouvelle fois, il s'apprête à m'avaler, tout entier.

Pourtant, sur le moment, l'angoisse qui m'étreint ne se focalise pas sur les jours à venir. Non. Elle reste centrée sur cette fille qui partage mon quotidien depuis bientôt, dix jours. Et qu'ai-je fait pour elle ? Tenter d'endiguer son infection en la mettant à la porte ?

Mais, quel imbécile.

Par ce temps, les routes sont verglacées, et je ne suis pas certain qu'elles aient été salées depuis cet après-midi. Si elle a décidé de rentrer chez elle, la nationale escarpée jusqu'à la vallée est longue de plusieurs dizaines de kilomètres.

Tu risques d'avoir bientôt une deuxième mort sur la conscience.

Mais, quel con !

Prendre la voiture et tenter de la rattraper ne servirait à rien. Trop d'heures se sont écoulées depuis son départ pour espérer la retrouver.

Si ça se trouve, elle n'est pas loin. Juste à côté.

Aller chez l'autre enculé ? Même pas en rêves !

Tu préfères peut-être la savoir encastrée dans sa bagnole, au fond d'un ravin sans personne pour la secourir ?

Au lieu de ce connard plongé dans son intimité humide ?

Je vote pour l'autre cinglé. Fait chier.

∞∞∞∞∞∞∞

Cinq heures. Toujours pas de nouvelles. J'ai essayé de la joindre à de nombreuses reprises, mais son téléphone semble éteint.

Depuis trente minutes, je suis posté derrière la fenêtre de ma chambre, à mater celles de l'imbécile. Manque de bol, les rideaux sont suffisamment épais pour ne rien laisser filtrer sur ce qu'il se passe à l'intérieur. En revanche, une chose est certaine : la lumière émanant de plusieurs pièces atteste de la présence de ses habitants.

Merde.

S'il la touche, je le bute.

De sang-froid.

Avec mes mains.

...

Non, pas avec mes mains. *Tout sauf avec mes mains.*

Une lampe s'éteint, puis deux. Bientôt, tout le chalet voisin semble plongé dans l'obscurité la plus totale.

Je déglutis.

Mon corps se crispe.

Que fout-il, merde ?

Dans le cas où Louise s'est réfugiée à côté, elle ne sera pas apte à une partie de jambes en l'air avant un bon bout de temps !

Dix jours, lui a dit le doc.

Dix jours. Aujourd'hui.

Putain de merdes en barre.

Réfléchis, mec. Réfléchis. Une fille que l'on vire de sa propre baraque, et qui, dans le meilleur des cas, s'exile chez son ex, de quoi aura-t-elle besoin en priorité ?

D'attentions.

Quelle définition l'homme avec un petit « h » donne-t-il à ce mot ?

De la baise.

Ce loser vit ses dernières heures. S'il n'allume pas une putain d'ampoule dans les cinq minutes à venir, je me pointe chez lui, les poings prêts à l'emploi. Il risque de prendre pour toute cette haine que je canalise depuis la venue de

Jamie.

Il risque de crever de... trouille.

Ou pas si ce bruit inattendu est bien celui auquel je pense. J'ai espéré l'entendre depuis son départ que je crains de l'imaginer. Je tends l'oreille, sceptique.

Un trousseau est posé sur le meuble d'entrée. Le cliquetis de l'impact ne trompe pas. J'aimerais qu'elle monte, mais elle semble élire domicile au rez-de-chaussée. Je n'ai jamais appris à faire le premier pas. Du moins, plus depuis que la célébrité m'a poussé sous les feux des projecteurs. À partir de ce jour-là, on réfléchissait pour moi, on anticipait mes désirs, mes besoins, mes envies. Mon cerveau ne m'appartenait plus. Puis, en taule, cela a été une autre paire de manches.

Je me suis déconnecté.

D'humain, je suis passé à l'état d'animal. Pour ma propre survie, j'ai dû négocier, courber le dos, choisir mes « amis » en fonction de mes ennemis.

Elias est mort.

Celui que mes parents ont adoré et éduqué est mort.

Cet enfant que j'aimais bien est mort.

Un simple casting de figurant pendant l'adolescence, à la croisée des chemins, puis la roue s'est emballée. Les contrats se sont enchaînés, et moi, j'ai perdu pied. Jusqu'à commettre l'irréparable.

Puis...

... jusqu'à elle.

Louise.

Comment un bout de nana peut-il me mettre dans des états pareils ? Me forcer à recoller ces petits bouts de cœur, épars dans ma cage thoracique ?

L'escalier grince, ma poitrine se serre.

Quelques pas sur le palier, l'envie de m'excuser me gagne.

Ma poignée de porte qui bouge doucement, je ne rêve que d'une seule chose.

Oublier le passé, arrêter de craindre le futur. Profiter juste de l'instant présent.

Louise

J'ai tenté de fuir, je n'y suis pas parvenue. Quitter ce village aurait été l'abandonner. Elias a beau se comporter comme le pire des crétins, sa souffrance reste perceptible à des kilomètres à la ronde.

Et puis...

Et puis, merde, autant que j'avoue mes faiblesses. En sa présence, je mue en une personne inconnue. Angoissante. Carrément flippante. La jeune femme indépendante, que je me suis toujours vantée d'être, devient une espèce d'aimant irrémédiablement attirée vers cet homme. Et c'est encore un euphémisme.

Je n'arrive pas à le fuir. Je me sens faible, dépossédée.

Non, possédée.

Par lui, de lui, pour lui. Mon cerveau et mon cœur se livrent une guerre sans merci, mais au fond de moi, la victoire a déjà été attribuée à cette part déraisonnable qui me guide désormais.

En entrant dans le chalet, je ne tremble pas. Je n'ai plus peur. Je ne pense plus qu'à une seule chose : le retrouver et exiger qu'il se confie à moi. Pour de bon.

Peu importe qui il est, peu importe ce qu'il a fait, peu importe ce qu'il risque aujourd'hui, je suis là. Et, à ma manière, je souhaite l'aider. Alléger un peu sa souffrance. Lui faire comprendre, que dans la vie, rien n'est gravé dans le marbre. Les choses peuvent changer et évoluer à une telle vitesse qu'il faut garder confiance en ses possibilités, mais surtout, en son propre avenir.

J'ôte rapidement mes chaussures, puis engage un tour d'horizon du rez-de-chaussée, totalement plongé dans l'obscurité. Pas d'Elias dans les parages. Une fois en bas de l'escalier, un seul regard suffit pour me faire comprendre qu'il se trouve là-haut. Même si aucune lampe ne paraît allumée, je sens sa présence au plus profond de mes tripes.

Tranquillement, je monte les marches. Même si la crainte de me faire rejetée une nouvelle fois me traverse l'esprit, je ne lâcherai rien. Je ne suis pas faible. Après avoir vécu plusieurs jours avec lui, je suis en droit de connaître la vérité.

Sa vérité.

Une fois devant la porte, je m'immobilise un instant. Et si derrière ce bout de bois se cachait un véritable assassin ? Celui que ses propres parents préfèrent fuir ? Celui que seuls son frère et son ami acceptent encore de voir ?

Et si c'était vrai ?

J'inspire avec difficulté.

Avec des « si », je pourrais refaire le monde.

J'expire douloureusement.

Je suis revenue, ce n'est certainement pas pour prendre mes jambes à mon cou, si proche du but.

Je regarde la poignée de porte, cherchant à dénicher le peu de courage qu'il me manque pour la saisir, puis la pousser. J'incline la tête, surprise de voir ma main s'en emparer et effectuer ce geste attendu.

Au moment où j'entre dans la pièce, d'incontrôlables frissons me parcourent de bas en haut, avant de trouver leur épice entre mes cuisses. Ma peau chauffe, mes joues rosissent. J'éprouve de réelles difficultés à garder une contenance, surtout lorsque je l'aperçois, recroquevillé contre l'assise de son lit.

Elias.

— Elias.

C'est sorti d'une traite. Sans réfléchir. Malgré l'obscurité, je le vois se redresser. Il ne dit rien. Seule sa respiration perturbe ce silence troublant qui s'installe entre nous.

Avancer ? Reculer ? Pour l'instant, mon libre arbitre me laisse encore le choix. Mais bientôt, la voix d'Elias décide à ma place :

— Louise.

Un mot, et tout bascule. Un mot, et je fais un pas. Puis, deux. Et enfin, tous ceux qui me séparent de son lit. Arrivée à sa hauteur, mon cœur bat si fort dans ma poitrine que je l'entends à peine me murmurer :

— Tu es revenue.

Tu ne le mérites pas.

C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher de le penser. De lui en vouloir, aussi. Pourtant, une attraction incontrôlable me ramène toujours vers lui.

— J'avais oublié quelque chose.

Mon mensonge ne passe pas inaperçu, il ricane.

Je t'avais oublié, toi.

Forcément, jamais, je n'oserais me confier de la sorte. Jamais.

— Et tu l'as trouvé ?

Il joue. À moi de savoir si je souhaite ou non poursuivre la partie.

— Peut-être.

Il ne sourit plus. Moi, depuis que j'ai posé le pied dans cette chambre, je me sens bien trop décontenancée pour émettre le moindre rictus. Dans un sens comme dans l'autre. Je respire, je tente de réfléchir, je n'ose plus prendre la parole.

— Peut-être, plutôt oui, ou peut-être, plutôt non ?

Heureusement qu'il fait sombre dans la pièce, car l'idée qu'il puisse apercevoir mon embarras réchauffe mon sang d'un degré supplémentaire. Mes joues, aussi.

— Peut-être, répété-je, persuadée de me mentir à moi-même.

Je suis certaine de l'avoir trouvé puisqu'il se tient, là, devant moi.
Recroquevillé dans sa douleur, mais bien présent.

Allez, lance-toi. Ose. Avance.

— Je peux ? l'interrogé-je, d'une petite voix, toujours sur la défensive.

— Tu peux quoi ?

Il ne m'aidera pas. C'est plus fort que lui, plus fort que son besoin de ne pas se retrouver seul. Abandonné. Dès qu'il sent qu'une personne lui tend une main, il s'enferme sous sa carapace. Mais, si je suis revenue, ce n'est certainement pas pour galoper en sens inverse au premier problème rencontré.

— Tu sais très bien.

S'il pense que je vais l'épauler, il se trompe sur toute la ligne. Pour une fois, je vais attendre qu'il prenne les devants. S'il veut que je reste, il va falloir me le prouver. Je n'avance plus, mes pieds semblent scellés sur le sol froid.

— Je sais quoi ?

Je ne peux pas m'empêcher de soupirer, il ne m'aide pas. L'espace d'une seconde, je me demande si j'ai bien fait de revenir. Comme s'il lisait dans mes pensées, il m'interroge :

— Tu étais où ?

Là où tu m'as chassée. Dans le seul endroit qui pouvait m'accueillir.

Chez lui.

— Chez lui ?

C'est officiel, je ne pourrai jamais avoir aucun secret pour Elias. Mais lui ? Comment parvient-il à être aussi mystérieux ? À ne rien dévoiler ? À me tenir à l'écart tout en exigeant que je lui confie presque tout ?

— J'étais là où j'avais envie d'être.

Menteuse.

— Donc chez lui.

Serait-il possible qu'il soit... jaloux ?

— Possible.

J'ai vraiment dit ça ? Mais, je joue à quoi ? C'est d'Elias Keane dont on parle, merde !

Dans l'obscurité, je perçois son visage se détourner vers le mur sombre, sans fenêtre. Vers les ténèbres. Les siens, le mien.

— Tu m'as demandé de partir, je te rappelle. Tu aurais préféré que je me plante en voiture en tentant de rejoindre la vallée ?

En guise de réponse, j'ai le droit à un unique soupir, suivi d'une répartie dont lui seul a le secret :

— Tu as couché avec lui ?

Sa question m'indispose tant que je recule d'un pas. Mais pour qui se prend-il ?

— Cela ne te regarde pas.

— Tu es revenue donc ça me regarde, lâche-t-il en plongeant ses yeux perçants dans les miens, me donnant tout à coup l'impression que la pièce est illuminée de mille feux.

Bordel, qu'est-il en train de se passer ?

Au loin, je perçois la voix de Sara m'ordonner de fuir, alors que celle de Camélia me pousse à rester... encore un peu.

— Je suis revenue parce que tu as besoin de moi, pas pour te raconter mes prouesses sexuelles.

Forcément, il n'entend pas le début de ma phrase, se focalisant uniquement sur les derniers mots.

— Prouesses sexuelles ?

En prononçant cela, son timbre est monté dans les aigus. Quant à sa main, elle a visiblement trouvé le chemin de l'interrupteur, puisque la lumière est partout autour de nous.

Partout sur lui, partout sur moi. Je ne peux plus fuir. Lui, non plus. Je ne sais pas si cela me donne de l'assurance, mais sans réfléchir, je déclare :

— Prouesses sexuelles, tu as très bien entendu.

Il veut jouer, je suis désormais capable de rentrer dans la partie. Quitte à tricher. Pour l'instant, je ne vois pas l'intérêt de lui confier que Gabin vient de passer deux heures à me raconter son dernier plan à trois. Avec un couple de lesbiennes.

— Barre-toi.

Il est jaloux, j'en ai maintenant la certitude. Pourtant, je ne bouge pas d'un centimètre. Toujours debout, postée face à lui, j'observe ce drôle d'animal se

frotter l'arête du nez de ses doigts tremblants.

Je n'ai pas peur.

Je n'ai pas peur.

Je n'ai pas peur.

Je n'ai pas peur.

À force de me le répéter, je devrais réussir à m'en convaincre. Ou pas... Mais, ce n'est pas le moment de flancher. L'incertitude ne doit pas avoir de place dans cette pièce.

Et puis, sa jalousie aiguise ma curiosité. Pire, elle fait naître de drôles de papillons dans le creux de mon bas-ventre. Pas de ceux que j'ai expérimentés avec mes ex. Ils me sont totalement grisants. Exaltants. Nouveaux. Inconnus, aussi. Mais, je ne lâche pas. Je ne lâche rien. Tout ça, c'est fini. Derrière moi.

— Je suis chez moi, je ne partirai pas.

— Si tu le dis...

Je n'avance rien, j'en suis juste certaine. Il ne possède aucun droit sur moi, l'inverse étant également vrai.

Je veux uniquement savoir. Connaître la vérité. Toute la vérité. Je dois avouer que la visite de Jamie m'a chamboulée bien plus que je ne suis bien disposée à l'admettre.

— Sors de ma chambre.

— Non.

Il ne m'aura pas.

— Pas avant que tu m'aies parlé.

Il se redresse, en proie à une colère grandissante. Même si je tremble de l'intérieur, je me force à ne pas ciller. À ne rien montrer. Mes faiblesses doivent rester enfouies au plus profond de moi-même.

— Va te faire foutre.

Il s'attendait sûrement à ce que je fasse demi-tour, mais au contraire, j'avance d'un pas. J'annonce directement la couleur :

— Plus tu me contraries, plus je me rapprocherai.

Il ricane nerveusement, passant une main sur sa barbe de quelques jours. Il semble hésiter quelques instants avant de dire :

— Tu es belle.

Je le fixe, hébétée. Perdue. Enfouie sous un million de sentiments contradictoires. Mais bien vite, son timbre provocateur me ramène à la réalité :

— Tu ne recules pas ?

L'a-t-il vraiment pensé ?

— Allez miss, bouge de trente centimètres vers la sortie.

Que je suis belle, je veux dire ?

— Tu es intelligente.

Et ce joli poignard dans mon cœur, le lance-t-il volontairement ?

— Un demi-mètre de plus, ma mignonne.

Je dois me ressaisir. Rester statique ne m'aidera pas. Ne nous amènera rien de bon. Surtout lorsque ses iris me pénètrent de partout, d'une saveur presque animale. Toute pudeur se fait la malle, laissant la place à une incroyable électricité, voletant au-dessus de nous dans une valse improbable. Intense. Démente.

Au lieu de reculer, j'accepte l'évidence. J'avance. Lui, il poursuit, cherchant à voir jusqu'où il peut me mener.

Jusqu'à toi.

— J'adore cette lueur féline dans tes yeux.

Quatre petits pas de plus. J'y suis presque. De là où je me trouve, je peux presque entendre son cœur battre. Percevoir sa respiration sur ma peau.

— Si...

Si... Un mot sorti de sa bouche qui fait voler en éclats toute ma confiance...

Si, quoi ?

Si je n'étais pas ce mec-là ?

Si je n'étais pas un assassin ?

Je ferais, quoi ?

Je te prendrais contre moi et t'offrirais quelques heures aussi inoubliables que démentes ?

Mais là, comme ça, c'est impossible.

Il ne veut pas me toucher. Il ne peut pas.

Une nuit, c'est tout ce que je demande. Sa détresse me donne envie de plus. De beaucoup plus. Et moi, je me perds dans toutes ces réflexions.

— Raconte-moi ce qui t'arrive.

Tout à coup, son regard scintille. La flamme émanant de ses yeux me brûle presque. Mais ce n'est en comparaison de celle qui m'assaille les entrailles quand il déclare :

— Alors, viens dans mes bras.

Elias

Putain de ma race.

Je viens bien de lui demander ce que je pense lui avoir demandé ?

Si je me fie à ses petites jambes, avançant à ma rencontre, je dirais bien que oui.

Un inconscient notoire, voilà ce que je suis !

Je ne mérite aucune de ses attentions, je ne mérite plus personne. Jamais.

Jamais !

Plus elle approche, plus mon cœur bat vite. Ma queue se réveille aussi, mais là n'est pas le problème. Cela fait dix ans que je n'ai pas effleuré la peau d'une gonzesse, et je compte bien allonger mon record. De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix.

Toucher, c'est tuer n'a de cesse de me répéter Jamie. Mon frangin a beau être le roi des emmerdeurs, il me restera toujours loyal. Agira dans mes intérêts. Ne se laissera pas entraîner par tous ses vautours, gravitant autour de moi.

La branlette est devenue ma meilleure amie. Ma seule bonne copine féminine. Enfin, si l'on peut considérer une bite... ainsi... Putain, à quoi est-ce que je pense, franchement ?

Bordel, arrête d'avancer, ma belle, ou ma braguette va exploser. Heureusement que ma housse de couette me couvre jusqu'au niveau du nombril, sinon ce serait la honte suprême...

Bander comme un collégien devant un film de cul.

Merde, Elias ! Ressaisis-toi !

Impossible. Elle semble si proche de moi que j'aperçois sa jugulaire battre le rythme. Le même que le mien.

Toucher, c'est tuer.

Allez, répète Elias !

TOUCHER.

C'EST.

TUER.

— Je peux ?

En plus, elle est polie.

Je l'insulte, elle prend sur elle.

Je la chasse, elle revient.

Je tente de l'intimider, elle fait un pas en avant.

Putain, elle sort d'où cette meuf ?

Merde, je suis en train de virer, de muter. Depuis quelques années, à l'instant où je perds les pédales, mon jugement s'évapore. Ma raison, aussi. Et mon idée fixe se transforme en besoin... vital.

La posséder.

Toucher, c'est tuer.

Merde, Jamie, fiche-moi la paix ! Juste pour une heure, donne-moi l'autorisation de respirer, de vivre, d'aimer.

D'aimer ?

D'où est-ce que je sors un mot pareil ?

Aimer. J'essaye de le chasser, en vain. Merde, il s'imprègne dans mes neurones malades. Et moi, comme un con, je m'acclimate à sa prononciation.

Toucher, c'est tuer.

Il faut que je me le vire de la tête. Le conjuguer, voilà. J'ai toujours détesté ce type d'exercice. Si je m'y contrais, mon cerveau va le zapper.

J'aime. Tu aimes. Il, elle, on aime. Nous aimons. Vous aimez. Ils aiment.

J'attends le miracle. En vain. Bordel de chiottes. En lieu et place, ce verbe se transforme.

Je désire. Tu désires...

Je te désire.

Tu me désires...

Stop !

— Tout va bien, Elias ?

Non... Mais, je me garde bien de le lui dire. Surtout quand son petit cul rebondi se pose sur mon matelas à quelques centimètres du mien.

Je lui ai avoué la trouver belle.

Tout cloche chez moi. Tout. Je n'apprends rien de mes erreurs. Si j'étais un homme, un vrai, je prendrais mon courage à deux mains et appellerais mon frerot dans la seconde. Il dénicherait une solution. Me ferait fuir, partir. Abandonner.

Plus jamais, je ne tuerai. Plus jamais. Je me le suis promis à moi, mais aussi

pour sa famille à elle. Mona ne méritait pas ça. Louise, non plus. Si je devais lui faire du mal, je ne me le pardonnerais pas. Je ne pourrais pas. Cette fois-ci, j'aimerais mieux la rejoindre plutôt que d'affronter la justice, la prison, mon propre moi totalement déjanté.

Je suis allé trop loin avec Louise. Elle se trouve là, presque contre moi. Les tremblements arrivent, je le sens. À ses yeux qui se baissent, elle le perçoit aussi.

— Tu préfères que je recule ?

Si elle me pose cette question, elle a peur. Forcément. Elle me craint. Elle n'a pas tort.

— Je ne te toucherai pas, je lâche de but en blanc, mes poings serrés.

— D'accord.

D'accord ? C'est tout ? Mais, à quoi joue-t-elle, putain ? Que cherche-t-elle ? Je représente quoi, moi, là-dedans ?

— Je veux juste t'aider.

Épauler un condamné ? Elle a vu ça où, elle ?

Niveau sexe, l'autre abruti a dû la combler...

— Détends-toi, poursuit-elle en posant sa main à la base de mon cou.

L'effet semble immédiat. À ce simple contact, ma queue durcit encore. Si je ne prends pas une douche glacée dans les minutes à venir, elle risque d'exploser. Mon pénis, ce kamikaze... Je pourrais écrire un roman dessus. Bientôt, j'aurai le temps.

— Je peux m'installer par terre.

Alors qu'elle s'apprête à reculer, je lui attrape fébrilement le poignet.

— Non, reste.

— D'accord.

Elle semble réfléchir à cette idée. Pour moi, c'est tout vu. Certes, je me refuse à la toucher, mais la sentir près de moi m'apaise d'une façon étrange. Et, ce soir, je prends ce qu'il y a à prendre. Bientôt, elle ne représentera qu'un souvenir lointain. Une odeur flottant à côté de moi. Un sourire dissimulé derrière la terreur.

Comme je refuse à poser mes paumes sur elle, je la laisse faire. Approcher. S'installer.

Nos flancs se frôlent à peine, mais cela suffit à mon épiderme de devenir ultra-sensible. C'est trop. Louise est trop, tout simplement. Trop douce, trop belle, trop attirante, trop têtue. Alors, pour garder les pieds sur Terre (et ma bite dans mon boxer), je lance directement les hostilités :

— Il y a dix ans, j'ai été condamné pour meurtre.

— Je sais.

— Une petite piqûre de rappel n'a jamais fait de mal à personne, je poursuis, bien décidé à rester maître de la discussion, en toutes circonstances.

À ses lèvres, je vois qu'elle hésite à me demander quelque chose. Mais malgré sa curiosité apparente, elle se retient. Tant mieux. Je n'ai pas envie de devoir m'exprimer sur des souvenirs qui m'échappent.

— Avec les remises de peine et ma période d'incarcération avant le procès, j'ai pu bénéficier d'une liberté conditionnelle, il y a un mois.

— Pourquoi es-tu venu ici ? Avant, tu vivais à...

— Paris, ouais. Jamie s'est d'ailleurs arrangé pour que mon appart ne soit pas vendu. Si mon frangin n'avait pas été mon avocat, les honoraires liés à un tel procès m'auraient ruiné.

À ses yeux qui pétillent, je me rends compte que je n'ai pas vraiment répondu à sa question. Bien décidé à obtenir d'elle ce que je veux, je poursuis :

— Ma liberté s'est faite sous certaines conditions.

— Tu as dû quitter ta région ?

— Ouaip, j'avoue du tac au tac. Les avocats de la famille de Mona ont négocié cette clause. Mais bon, de toute façon, j'avais besoin de changer d'air. Fresnes et mon appart ne sont éloignés que d'une vingtaine de bornes. Là-bas, je ne pouvais plus respirer. Imaginer croiser mes parents relève, pour l'instant, de l'impossible. Je ne supporterai pas de voir la honte traverser leurs regards. Je ne suis pas encore prêt à encaisser ça.

Elle m'écoute sans me couper. Ses silences valent de l'or, car ils me prouvent qu'elle ne me juge pas. Si elle savait combien cela compte à mes yeux.

— Je devais aussi trouver un job.

— Et... ? demande-t-elle en guettant partout autour d'elle, comme si elle allait découvrir la réponse à la question qu'elle se pose.

— C'est réglé. Encore une fois grâce à mon frère et Martin. Ils ont réussi à faire en sorte que je ne sois pas au chômage pour les six prochains mois, ce qui, entre nous, relève de l'exploit.

Ses paupières s'assombrissent, je déteste ça. Je vois bien ce qu'elle pense. Qui peut bien encore vouloir de moi après tout ce qu'il s'est passé ? Dans quelques minutes, je lui dirai tout. Mais avant ça, j'ai deux-trois bricoles à lui avouer.

— Je perçois tes peurs. Depuis que tu sais qui je suis, ce que j'ai fait, tu te demandes si tu crains le même sort.

Elle redresse ses yeux d'un coup, plongeant ses iris, bleu turquoise, dans les miens, rongés par la culpabilité. Il me faut trouver le courage de poursuivre. Cela me paraît relever de l'impossible. Pourtant, en passant ma main dans les cheveux, ma confiance remonte d'un cran.

— J'aimerais te dire que je suis innocent. Et si ce n'est pas le cas, je rêverais de pouvoir t'avouer la vérité sur ce qui est arrivé, cette nuit-là. Toutefois, je ne peux pas. Je ne me souviens de rien. Parfois, j'ai l'impression que ces quelques heures n'ont jamais existé, qu'elles ont été volées à la vie d'un autre individu. Cela serait tellement plus simple. Seulement, les faits sont là. Les preuves scientifiques ne trompent pas, n'est-ce pas ? Les empreintes de mes mains ont été trouvées autour de son cou. Sous ses ongles, la police scientifique a retrouvé des morceaux de ma peau, et j'étais griffé dans le dos. Alors, même si je ne me rappelle de rien, ma culpabilité ne fait aucun doute. L'espoir de recouvrer mon innocence a fondu comme neige au soleil, le jour où toutes les pièces à conviction sont apparues face à moi.

— Tu as avoué ?

Je déteste parler de cette période, pourtant il le faut. Si je veux qu'elle m'aide, je n'ai pas le choix.

— Au début, non. Puis, Jamie m'a fait comprendre que si je ne plaçais pas coupable, je risquais la réclusion criminelle à perpétuité. Entre douze ans et vingt-deux dans le meilleur des cas, la décision a été vite prise.

Elle ne dit rien. Mais, son regard ne trompe pas. Elle... saisit.

— Et pendant toutes ces années, finit-elle par oser demander, aucun souvenir n'est remonté à la surface ?

Je hoche mécaniquement la tête.

— Tu n'as jamais pensé à aller voir un hypnotiseur ?

— Pour qu'il me vrille encore plus le cerveau ? Non, merci.

Je remarque qu'elle hésite, qu'elle pèse chaque parole.

— Je connais un très bon professionnel sur Strasbourg, tu pourrais peut-être le rencontrer. Enfin, si tu le souhaites, bien évidemment.

Elle essaye d'être gentille. Prévenante. Avenante. Elle ne mérite donc pas que je lui rentre dedans. Je n'ai jamais donné ma confiance à ce genre de charlatans, et je ne suis pas près de changer d'avis.

— Peut-être, un jour. On verra.

Quelle mauviette ! Je n'y crois pas, une gonzesse te mène par le bout du nez !

Non, je refuse juste de lui causer plus de peine que je ne l'ai déjà fait.

C'est bien ce que je dis !

Hors de question que je me laisse retourner l'esprit par cette fichue conscience, incapable depuis dix ans, de se souvenir du moindre détail de cette satanée nuit.

— Mais hypnotiseur ou pas, je suis dans une sacrée merde.

Nous y voilà. Je viens de lâcher le gros morceau. Maintenant, je n'ai plus le

choix, je dois poursuivre.

— La famille de Mona fait appel à la décision. Un nouveau procès va avoir lieu. Ils veulent prouver la préméditation.

— La... *quoi ?*

Elle semble réellement surprise par mes propres aveux.

— Tu as très bien entendu. La préméditation. Si leur avocat réussit, je prendrai perpète.

Louise paraît avoir perdu l'usage de la parole. Moi, aussi. Bordel... Quand j'imagine mon avenir, je ne peux envisager de le passer sous les barreaux. À Fresnes ou ailleurs. Devoir cohabiter avec cette bande de cinglés. Autant me jeter sous un train tout de suite.

Je.

Ne.

Retournerai.

Jamais.

En.

Prison.

JAMAIS !

— Quelles sont tes chances ? m'interroge-t-elle, visiblement très soucieuse de ce qu'il pourrait m'arriver.

Ce constat me broie de l'intérieur. Quelle place suis-je prêt à lui donner dans ma vie ? Quels secrets, puis-je envisager de lui avouer ?

Mérite-t-elle ma confiance ?

Euh... Tu veux vraiment que je te réponde ?

OK. Je n'ai qu'elle. Enfin, presque. Mais, c'est tout comme. Martin va bientôt partir sur un tournage qui l'accaparera jusqu'à l'été. Quant à Jamie, soyons réalistes. Même si mon affaire reste la plus importante à ses yeux, il doit en plaider plusieurs autres dans les mois à venir.

— Nulles, si je ne fais rien. Légèrement positives, si tu...

Non, je ne peux pas.

Je ne dois pas lui faire prendre ce risque.

— Si je, quoi ?

J'inspire profondément. Je suis allé trop loin pour reculer si proche du but. M'empêchant de réfléchir plus longuement, je me penche sous le lit, et saisis l'énorme enveloppe en papier kraft, qui y séjourne depuis bientôt deux semaines.

— Si tu acceptes de m'aider, avoué-je en lui tendant l'objet de tous les possibles.

Louise

Je fixe la grande enveloppe, ne sachant que faire. D'un côté, je crains réellement ce que je risque d'y découvrir. De l'autre, je n'ai qu'une envie, l'ouvrir, guidée par ma curiosité.

Tandis que je la regarde, interdite, je sens ses yeux posés sur moi, me brûlant presque les joues. Qu'attend-il ? Que veut-il ? Qu'espère-t-il ?

Et ce dossier, que contient-il ?

Il n'y a qu'un moyen de le savoir, ma vieille.

Pas faux.

— Si tu ne souhaites pas m'aider, je comprendrais.

Sa voix, bordel. Un son sortant de sa bouche suffit à me faire flancher. Littéralement. Je repense alors à tout ce qu'il m'a confié, quelques minutes plus tôt. Et mon petit cœur s'effondre. Je ne peux pas l'abandonner de la sorte. Quand j'ai eu besoin de lui après mon hospitalisation express, il m'a soutenue, épaulée. À sa manière certes, mais il a répondu présent. Il s'est occupé de moi. Même si une partie de lui continue de me faire peur, je ne peux pas le laisser ainsi. Je ne suis pas revenue pour fuir. En franchissant la porte d'entrée, ma décision était déjà prise. Elias a besoin de moi, et je suis là pour lui.

— Non, non... C'est juste que...

Comment expliquer l'inexplicable ?

— Je comprends. Tu veux que je t'aide ?

Elias, m'aider ? S'il me fait une telle proposition, il se sent vraiment seul.

— Non, je vais...

Il ne me laisse pas terminer ma phrase, tentant de s'emparer de l'épais dossier. Mais, en l'attrapant, le bout de son index touche involontairement mon poignet. Un geste anodin, et me voici mue à des sensations incontrôlables. Sans le vouloir, je serre instinctivement mes jambes. Son regard le perçoit

immédiatement, ce qui me fait rosir. Non, rougir. J'éprouve des difficultés à mettre de l'ordre dans mes pensées. Je me sens faible, vulnérable, au bord du précipice.

Merde, ressaisis-toi.

Plus facile à dire qu'à faire.

— Écoute, ce n'était pas une bonne idée. C'est gentil d'avoir voulu me donner un coup de main, mais je vais me débrouiller seul.

— Non, dis-je avec véhémence, en arrachant l'enveloppe de ses paumes.

Nouveau contact. Nouveaux papillons. Je suis fichue. Il sourit. Je suis complètement fichue. Il hésite à dire quelque chose, puis se ravise. Ses lèvres forment une drôle d'expression... plutôt plaisante. Je suis définitivement fichue.

— Tu penses vraiment que c'est une bonne idée ? m'interroge-t-il, inquiet de mes propres réactions.

Comment veut-il que lui réponde, sachant que je me sens totalement déboussolée ? Mais, s'il y a bien une certitude que j'éprouve, il s'agit bien de celle visant à l'aider.

— Je n'en sais rien.

— Pourtant, tu restes, lâche-t-il, profitant de l'étrange jeu de regards, débutant entre nos deux visages.

Je ne bouge pas d'un millimètre. Alors, sans réfléchir plus longtemps, j'arrache avec une drôle de véhémence le papier kraft pour découvrir... un scénario. Et pas n'importe lequel...

« *Destin des cœurs brisés.* »

Destin des cœurs brisés ?!

Bordel de chiotte de crotte de bique de truc totalement surnaturel ?

— Pourquoi tu souris ?

Bonne question, Elias.

— Ah, je vois... poursuit-il. Mais, je te rassure. L'autre nuit, je ne regardais pas cette misérable série, dont les cerveaux additionnés des personnages principaux et secondaires n'excèdent pas le QI d'une huître, pour mon propre plaisir.

Mon petit air aussi surpris que... – je ne possède pas vraiment de mots en stock pour le décrire — ne se départit pas de mon visage.

— Je n'aime pas cette connerie, je te dis ! Tout se trouve dans la nuance, ma belle, je suis obligé de m'y intéresser.

Ma belle...

J'adore quand il me donne des jolis surnoms rien qu'à moi. Pourtant, à cet instant, je ne rêve pas qu'il me prenne dans ses bras. Non, cela dépasse ce type de considération. Dans mes mains, je tiens les épisodes inédits de ma série

préférée ! J'hallucine ! Il faut que je lise tout de suite le scénario ! Lorsque Sara et Camélia apprendront ça, elles vont...

... *se foutre de toi, oui !*

Pas faux.

Peu importe, de toute façon. Dans les minutes qui viennent, je vais prendre mon pied intégral !!! Ornella a-t-elle fini avec Matt ? John a-t-il compris qu'il est le frère jumeau de ce dernier ? Bordel d'or en barre !!!

Alors que je m'assois et m'apprête à ouvrir mon Graal, Elias me saisit la main et s'empare du dossier. Nouveaux picotements, nouveaux papillons. Tout en lui me tourmente, m'attire. Me laisse pantoise, perdue, emplie d'un désir qui me dépasse.

— Attends, il faut d'abord que je t'explique le contexte de l'histoire.

— Ornella, le coupé-je, est mariée à John, mais l'a trompé avec Matt, qui en fait, est son frère jumeau caché.

Une réelle surprise traverse ses traits.

— Ne me dis pas que...

— Que je suis cette série ? Absolument.

— Tu...

Je le trouve plutôt mignon quand il perd ses moyens.

— Congé maladie hautement chiant oblige à faire quelques concessions sur ses activités habituelles. Je suis tombée sur ces épisodes, et rapidement, j'ai voulu savoir la suite. Je n'en ai pas honte.

Tout à coup, une interrogation me vient à l'esprit et prend toute son importance.

— Tu vas jouer quel rôle ?

Il me fixe, amusé.

— Tu es réellement accro.

— Euh non... J'aime bien, c'est tout. Ne va pas chercher la petite bête, non plus.

— Je te le rendrai que lorsque tu m'auras avoué être accro. Pas avant.

J'évalue rapidement la situation. D'un côté, il tient l'objet convoité, détenant des réponses à mes questions les plus futiles. De l'autre, je possède ma fierté. Me rabaisser à ça pour savoir quel homme Ornella va finalement choisir ?

— Avoue.

OK, je bave tant d'impatience de connaître l'issue de ce triangle amoureux que j'agite un drapeau blanc imaginaire.

— Totalement accro.

— Tu vois, ma belle, ce n'était pas si compliqué.

Ma belle...

S'il était seulement conscient de l'effet procuré par ces deux mots. Le tourbillon d'émotions généré dans tout mon être. Comment se fait-il que mon corps réagisse ainsi à son contact ?

Il me tend les feuillets, mais avant que je puisse les saisir, il recule d'un pas.

— Quoi encore ? m'empourpré-je, sur la défensive.

— Tu ne veux pas que je t'explique le pitch de l'épisode avant de t'y coller ? Je te rappelle cependant qu'entre les diffusions actuelles et ceux-ci, il y a au moins cinq-cent-vingt séquences de tournées.

Euh... Je me perds, là...

— Tu ne penses quand même pas qu'une daube pareille se joue en direct ?

Non, mais...

— Bon, voici le contexte, me coupe-t-il, en reprenant son sérieux. J'endosse le rôle d'un type qui se fait appeler Brandon.

— Brandon ?

Cela ne lui va pas du tout.

— Je sais, c'est nul à chier, mais tu vois, avec mon pedigree, je n'ai pas grand-chose à dire. Si je me l'ouvre, je suis viré. Alors, je fais profil bas.

Je comprends.

— Donc Brandon arrive à Los Angeles, déterminé à retrouver son frère biologique, Max.

— Max a un autre frère ?

— Ouaip, ils sont de faux triplés, donc la ressemblance n'est pas frappante.

— Triplés ? je m'exclame, perdue.

— Avec John.

— J'avais saisi, mais pourquoi ?

— Parce qu'ils sont sortis du même utérus, je pense... dit-il, un léger rictus se formant sur le bout de ses lèvres.

— Ne te fous pas de moi, lancé-je, en tapotant son épaule à l'aide du manuscrit.

Immédiatement, son sourire se fige. Immédiatement, je me crispe. Immédiatement, la peur m'envahit à nouveau.

— Désolée... Je ne voulais pas. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris...

Toute magie envolée, je quitte la pièce, rejoins le salon, et m'affale sur le canapé, ma bible entre les mains.

La première page m'interpelle directement.

Épisode 1527, scène 8, intérieur, chambre à coucher.

Ornella est allongée sur son lit, vêtue de son peignoir de bain. Ses longs cheveux noirs, mouillés, sont lâchés dans son dos. Elle lit un magazine people sur les célibataires les plus influents de la planète. Un coup frappé à la porte la force à se lever. Un sourire se dessine alors sur ses lèvres.

Ornella (*faussement surprise*)

Brandon !

Ce dernier, adossé contre le chambranle, ne peut s'empêcher de rire.

Brandon (*amusé*)

Ne faites pas l'étonnée, vous m'avez envoyé un message pour me voir ce soir.

Ornella (*faussement gênée*)

Mais pas dans cette tenue ! Je suis négligée... Nous avons parlé d'un restaurant !

Brandon (*décidé à en savoir plus*)

Peut-être. Mais, je suis d'un naturel très curieux.

Quand une personne me dit posséder des éléments sur mes parents disparus, je ne suis pas du genre à laisser traîner les choses...

Tandis qu'Ornella feint la surprise, Brandon se lèche sensuellement la lèvre inférieure.

Ornella (*faussement choquée*)

John pourrait nous voir !

Brandon (*ne perdant pas sa répartie*)

Max, également... Ce serait dommage, non ?

Ornella (*paniquée*)

Vous êtes donc au courant ?

Brandon (*mystérieux*)
Au courant de quoi, ma jolie ?

Angoissée, elle cherche ses mots, ne sachant plus très bien « sur quel pied danser ».

Ornella (*sur la défensive*)
Je vais tout vous dire.

Il s'approche d'elle dans une démarche féline.

Brandon (*amusé*)
Vos histoires de fesses ne m'intéressent pas.
Je souhaite juste connaître la vérité concernant mon passé.
Et vous en savez bien plus que vous ne voulez bien l'admettre.

Une fois arrivé à sa hauteur, Ornella sursaute. Lorsqu'il attrape une mèche de ses cheveux, elle tente de reculer. Mais, il ne lui en laisse pas le temps, la saisissant par la taille.

Brandon (*sensuel*)
Ma mère m'a offert quelques paroles intéressantes par l'intermédiaire de son journal...

Ornella hoche négativement la tête, tandis que les lèvres de Brandon effleurent presque les siennes.

Brandon (*la fixant droit dans les yeux*)
Une femme comblée sera toujours en mesure de vous dire la vérité.

Les deux protagonistes échangent un baiser passionné. Tandis qu'Ornella ferme les paupières et que Brandon tire sur la ceinture de son peignoir, ce dernier garde les yeux grands ouverts.

Elias, embrasser Ornella ? Même pas en rêves !

— Tu as pu lire ?

Je lève la tête, interdite. Il se tient devant moi, adossé à la porte, mimant une

posture similaire à la scène que je viens de découvrir.

Tout à coup, je comprends. Il attend que je l'aide. Que je le fasse répéter. Que je joue le rôle d'Ornella !

Moi ?!

— Prête à sortir le grand jeu, ma belle ?

Je déglutis difficilement, en proie à la plus intense frayeur de ma vie. Si je me décide à l'épauler avec sérieux, je m'engage... à l'embrasser.

Elias

Elle vient de comprendre.

M'aider signifie m'embrasser.

Mais, nous ne sommes pas obligés d'en arriver là. Pourtant, je ne lui dis pas. Quelque part, au fond de moi, je brûle d'envie de la pousser dans ses retranchements. Voir jusqu'où elle serait prête à aller pour moi. Je me connais, je ne tenterai rien qui puisse nous mettre en danger, tous les deux. Au dernier moment, je reculerai et me détacherai.

— C'est quoi ce truc ?

Elle a enfin aperçu le bout de tissu que je porte dans ma main droite. Sans lui répondre, je le lui balance presque dans la figure, mais elle réussit à l'attraper avant l'impact. Victorieuse, elle me sourit, puis baisse les yeux, avant de les relever, interdite.

— Tu plaisantes ?

En ai-je l'air ?

— Il s'agit d'un peignoir, j'admets, sûr de moi.

Enfin, en apparences. Au fond, je ne suis que guimauve, envie et contradictions. Putain de trio déconcertant.

— Tu veux que j'enfile ça ?

Les traits de son visage s'étirent dans tous les sens. Je peux y lire de l'incompréhension, mais également une sacrée dose de colère. Tout cela mêlé à un désir certain qu'elle ne parvient pas à dissimuler.

Je pourrais profiter de la situation. Profiter d'elle. Profiter de son corps. Jusqu'à épuisement. Jusqu'à cette saloperie de chute qui m'appelle depuis les ténèbres.

— Pour la scène, ce serait mieux. Il faut que je puisse être dans les meilleures conditions possibles.

Mensonges.

Pas forcément. J'ai obtenu un rôle — merdique, soit —, mais un rôle. Il peut représenter mon ticket pour la liberté. Je ne dois rien laisser au hasard. Donc, les costumes font partie du lot.

— OK, je vais me changer dans la salle de bain. Je reviens dans deux minutes.

OK ?

Alors, c'était si facile que ça ?

Elle accepte sans rechigner ? Elle va se vêtir de ce machin, jouer la scène comme une gentille petite écolière ? Et moi, dans tout ça ? Merde, j'aurais voulu qu'elle hurle, qu'elle m'envoie ce fichu chiffon dans la tronche ! Qu'elle refuse, bordel !

J'ai à peine le temps de me jeter des claques virtuelles qu'elle réapparaît, plus belle que jamais. Plus désirable, aussi. Immédiatement, un renflement se fait sentir dans mon pantalon. La bosse durcit, devient visible. Pourvu qu'elle ne baisse pas le regard. Pourvu qu'elle ne remarque pas l'effet qu'elle me fait. Pourvu que tout ça passe inaperçu.

Heureusement, ses pupilles ne se détournent pas des miennes. Elle ne voit pas la preuve physique de mon malaise. De mon envie d'elle. À l'instant présent, je ne rêve que d'une chose. Me plonger en elle. Brutalement. Sans barrières. La posséder jusqu'à l'overdose.

— Bon, on s'y met ?

J'essaie de penser au procès à venir, aux paroles de Jamie, même à l'absence de mes parents. Mais, rien n'y fait. Je bande comme un ado en rut.

— Euh... ouais...

Je viens de perdre la face. En direct.

— Tu es certain que tout va bien ?

— Euh... ouais...

Ne baisse pas les yeux, ne baisse pas les yeux, ne baisse pas...

Perdu.

Un regard et elle se rend compte. Un regard et elle sourit de plus belle. Un regard et elle me sort, l'air de rien :

— C'est le fait de donner vie à une scène qui te rend si... sensible ?

Sensible ?

Putain, elle joue sur les mots, là !

— On va dire ça, ouais...

Ses traits se figent. Tout à coup, elle semble plus sérieuse. Plus femme, aussi.

— D'accord.

Elle ne plaisante plus. Elle a saisi mon malaise, et refuse de l'utiliser à mes dépens. Je la savais très humaine, mais certainement pas à ce point-là. Le respect dont elle fait preuve à mon égard m'émeut bien plus que je ne le laisse paraître.

— Très bien. Allons-y. On monte ?

Tout à coup, elle me fixe, surprise.

— Je te rappelle que la scène se déroule dans une chambre. Rejoins la tienne, allonge-toi sur le lit. Quand tu es prête, lâche un « OK ». Je comprendrai que je peux commencer.

Nous mentons en silence. Elle gravit les marches, devant moi, son petit cul rebondi oscillant sous le tissu. Il n'en faut pas plus à ma queue pour se remettre à jouer la salsa dans mon caleçon.

Jamie, papa, maman, taule, salopards de voisins de cellule...

Le point mort ne vient pas. À cela, s'ajoute son odeur enivrante. Entêtante. Renversante.

Déstabilisante.

Et si j'avais fait le mauvais choix en lui demandant de m'aider ?

Le problème, c'est que hormis elle, personne n'est en mesure de m'épauler, ici.

Sans un mot, elle entre dans sa chambre, et ferme la porte. Immédiatement, je pose mon front sur le bois froid. Je dois recouvrer mes idées, ma raison, ma détermination. Car, je me connais, dès que j'esquisserai un pas de l'autre côté du mur, il me faudra trouver toute la bonne volonté du monde pour garder mes pensées claires. Ne pas lui sauter dessus.

— OK...

Le mot a été prononcé faiblement, empreint d'une certaine retenue. Elle a de nouveau peur. Au moins, nous sommes deux, plongés dans cette même galère.

Ton texte, Elias...

Oui, mon texte. Même si je l'ai appris par cœur, et qu'hier soir encore, je pouvais le réciter avec autant de facilité que l'alphabet, je ne me souviens plus de rien.

— OK !

Elle vient de parler un peu plus fort.

Je t'ai entendue, ma belle. Je ne parviens juste pas à bouger. À m'avancer vers toi. À te toucher. Te sentir. Te respirer.

— J'arrive.

Ma voix tremble, merde.

Pour me donner du courage, je me racle nerveusement la gorge, mais ça ne

sert à rien. Lorsque je toque, je me sens de plus en plus anxieux. Je l'ouvre délicatement, et m'adosse au chambranle, comme c'est prévu dans le scénario, puis me force à paraître amusé. Au moment où elle relève la tête d'un magazine, je dois utiliser l'intégralité de mes forces mentale afin de ne pas flancher.

— Ne faites pas l'étonnée, vous m'avez envoyé un message pour me voir ce soir.

Si seulement...

Attends, elle est revenue pour toi ! Alors, que tu l'as jetée dans le froid comme une malpropre !

Elle n'a même pas à paraître faussement gênée pour l'être réellement. Je ne sais pas si ce constat m'effraie ou accentue ce désir fou que je ressens pour elle. Sûrement des deux. Heureusement, sa voix m'oblige à détourner mes pensées.

— Mais pas dans cette tenue ! Je suis négligée... Nous avons parlé d'un restaurant !

Négligée, non. Sacrement bandante, dix-mille fois ouais, ma belle...

Respire.

Inspire.

Expire.

Ne sois pas faible. Reste l'homme fort que tu t'es promis d'honorer jusqu'à la fin de ta putain de vie de merde.

— On doit recommencer.

N'importe quoi !

— Recommencer ?

Elle paraît aussi étonnée que ma conscience, mais je n'en ai rien à fiche. Je ne me sens tout simplement pas prêt à approcher de l'instant du baiser. Si nous devons le mimer, à cet instant, je sais que j'irai plus loin. Que je ne pourrai pas m'arrêter. Et puis, putain, sa ceinture de peignoir, qui n'appelle que mes mains. L'espace d'un court moment, je me demande si elle porte quelque chose en dessous.

Et voilà que ma bite se remet à frétiller. Depuis quelques jours, elle me fait comprendre que ces dix ans d'abstinence lui pèsent sérieusement sur les roubignoles.

— Oui, recommencer. Je n'étais pas au top.

Même si je n'aurai jamais besoin de me donner à fond pour un navet pareil, je refuse qu'elle perçoive mon malaise.

Dans le quart d'heure qui suit, je m'emploie à rester calme, et reprendre mon texte lorsque je saisis que le terrain devient glissant. Dangereux.

Mais bientôt — trop tôt à mon goût —, je me retrouve à prononcer les

quelques mots qui risquent de me faire basculer :

— Une femme comblée sera toujours en mesure de vous dire la vérité.

Je suis censée l’embrasser. La dévorer. Tirer sur la ceinture de son peignoir. Me laisser aller.

Au lieu de cela, nous nous fixons intensément, partageant la complexité de ce moment unique. Dans ses yeux, j’y lis tellement de choses que je ne sais pas par où commencer.

Bien sûr, une part d’elle espère que je me lâche, que mes lèvres s’écrasent sur les siennes avec fougue, sans retenue. Mais qui veut-elle ? Moi, Elias, repris de justice ou cet acteur en vogue, dix années plus tôt ?

Une autre, plus sombre, me demande de reculer, de lui laisser son libre arbitre. Ma raison me dit de faire quelques pas en arrière, mon cœur de foncer. Et moi, coincé au milieu de ce marasme émotionnel, je reste indécis face à la beauté de cette femme. Pure, sans maquillage... Elle. Juste elle. La profondeur de ses iris m’enivre avec une telle véhémence que je m’arrête de respirer, l’espace de quelques secondes. Je déglutis, elle laisse échapper un soupir à peine perceptible. Ses lèvres s’entrouvrent, je ne sais pas ce qu’elle cherche. Ce qu’elle souhaite. Parler ? M’embrasser ? Les deux ?

Les femmes restent un mystère entier à mes yeux. Je ne les connais plus. Ne les pratique plus. Tout ce qu’elles sont en mesure de confier, de penser, de ressentir revêt les caractéristiques de la plus ardue des langues étrangères.

Je me perds dans ses iris. Je me perds en fixant sa bouche. Je me perds en l’écoutant respirer. À son contact, je ne suis plus moi-même. Juste un survivant de toutes ces années à errer entre deux rives.

— Elias...

Elle prononce à nouveau mon prénom comme s’il s’agissait du plus grand trésor de l’Univers.

— Ce n’est pas écrit dans le scénario...

Elle sourit.

Pas un de ces trucs factices visant à rendre la situation plus confortable. Non, elle ne réfléchit pas. Ses lèvres s’étirent instinctivement. Juste parce qu’elles éprouvent le besoin, le désir et la nécessité de le faire. Et comme cette putain de réaction est totalement contagieuse, je fais de même.

Deux idiots qui se contemplent. Voilà ce que nous sommes. Bientôt, la réalité, cruelle et sans lendemain, se rappellera à nous. Toute envie, tout espoir disparaîtront. Cet instant que nous partagerons n’existera plus que dans l’ombre de nos souvenirs incertains.

Elle. Moi. Cet embryon de nous. Ce petit quelque chose qui ressemble à une étincelle de bonheur. D’envie. De désir. Cette fougue qui nous lie, nous relie,

nous consume. Nous dévore de l'intérieur.

Et puis, merde.

Dans un bruit sourd, je m'empare de ses joues, les presse vers moi comme si chacun de mes gestes était guidé par cet irréprouvable besoin que j'ai d'elle. Le temps nous est compté, je le sais. Je le pressens. D'ici quelques heures, je serai un autre homme. Je redeviendrai cette ombre humaine, errant dans les méandres de son cerveau atteint. Malade. Congédié dans les oubliettes d'une vie passée, définitivement révolue.

Je la fixe. Elle me fixe. Ses yeux se noient dans les miens, et inversement. Je m'abreuve de ce que contiennent ses iris. Elle espère tant. Trop. Je ne sais pas vraiment. Je ne sais plus. J'ai peur, mais pas seulement.

Ma bouche. Sa bouche. Laquelle des deux va se décider à percuter l'autre en premier ? La sienne ? La mienne ? Les deux en symbiose ? Le temps, empli de promesses inaccessibles, s'étire dans une symphonie silencieuse. Moment magique où tous les possibles restent réalisables. Où les gestes valent mille poèmes. Où chacune de nos respirations délivre un tendre message.

Où ses lèvres s'écrasent contre les miennes. Doucement. Sensuellement. Ballet improbable entre deux personnes écorchées. À vif. Nos peines sont différentes, cependant nos cœurs se comprennent. Je la goûte avec tendresse, profitant de chaque seconde, comme si ce moment n'était pas réel. Comme si la réalité allait nous rattraper. Nous fustiger. Je ne veux pas que tout cela s'arrête. Elle me semble si sucrée, si appétissante. J'ai trop faim.

Alors, pour combler ma boulimie, ma bouche force le passage. J'ai besoin d'elle, tout entière. À moi. Pour moi.

Juste quelques heures.

Et après, je promets de tout oublier. Elle, en premier. De redevenir ce déchet humain. Cette espèce d'attardé des sentiments.

Mais, pour l'instant, plus rien d'autre qu'elle n'existe. Sa peau. Son odeur. Ses embryons de gémissements qui s'abattent contre mes lèvres. Je veux tout lui donner. M'offrir, moi.

Maintenant.

Sans retenue.

Sans peur.

Sans reproche.

Juste, moi.

Elias, le vrai. Celui qu'aucune femme n'a jamais encore été en mesure de découvrir.

Louise, je t'en supplie, permets-moi d'être la première. La seule. L'unique.

Elias

Je ne peux pas.

C'est mal.

Trop mal.

Très mal.

Mes lèvres toujours soudées aux siennes, je cherche à trouver la volonté de m'en détacher. À l'instant où l'extrémité de mes doigts commence à me picoter, j'anticipe les ennuis. Le danger. Et si cette sensation représentait les prémices à l'envie... de l'étrangler ?

Paniqué, je recule. Perdu, j'hésite à fuir. Désespéré, je baisse les yeux. J'ai honte. Tellement honte. Si je lui expliquais ce que je ressentais, elle ne me croirait pas. Ou partirait en courant. Au fond, que mérité-je de plus ?

— Elias, regarde-moi.

J'ai à peine le temps de réagir que ses deux paumes encadrent mon visage.

— Regarde-moi.

Mes iris restent braqués sur mes pieds nus.

— Tant pis. Alors, c'est moi qui me baisse.

Attends, que...

Encore une fois, elle ne me laisse pas le loisir de percuter, que déjà, la voilà agenouillée face à moi. Je ne supporte pas l'effet procuré par cette vision. Elle, me suppliant presque de lui accorder mon attention. De mes courtes relations amoureuses, si j'ai bien appris une chose essentielle, c'est que je ne suis pas un dominateur. J'aime partager, pas soumettre les filles qui s'associent à mes nuits. Dans l'hypothèse où je me laisserais tomber par terre, à ses côtés, je crains de perdre définitivement les pédales. Alors, afin de garder la tête froide et les idées claires, je lui tends une main pacifique.

— À une condition, Elias.

Je souris nerveusement, je n'en attendais pas moins d'elle. Mon silence ne la perturbe pas le moins du monde. Au contraire, elle doit prendre mon regard rivé sur elle comme un assentiment pour continuer à me parler. Ce qu'elle fait dans la seconde :

— Tu m'écoutes sans détourner les yeux. J'ai besoin de te sentir...

Elle hésite, moi aussi. Si je l'encourage, je risque de lâcher prise. Et personne ne veut en arriver là... Moi, le premier.

— Connecté.

Connecté ? Putain, elle désire ma mort ou quoi ?

— Connecté à moi.

Bordel. Je ne vais pas tenir bien longtemps dans ces conditions. Si elle savait combien mon cœur semble déjà connecté au sien...

— J'en ai besoin, Elias.

Et sa façon de toujours s'adresser à moi en prononçant mon prénom comme si elle était en train de déguster le plus aphrodisiaque des bonbons. Merde, je me sens partir. Divaguer. Perdre la manche.

Pour toute réponse, je m'approche à nouveau d'elle. On va trop loin.

Je vais trop loin.

Mais, c'est trop tard. Je la veux. Plus que tout au monde. Au-delà du désir qu'elle me procure, la posséder devient une nécessité. Ma nécessité. Néanmoins, je parviens à stopper tout mouvement dès lors que mes lèvres se retrouvent à moins de cinq centimètres des siennes.

— Je ne te toucherai pas.

Ma supplique résonne telle une évidence. Je ne peux pas m'approcher trop près d'elle. C'est beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup trop dangereux. Ses deux grands yeux bleus, totalement perdus, tentent d'interroger les miens, qui restent de marbre.

— Je ne te toucherai pas, répété-je, comme pour me convaincre du bien-fondé de ma déclaration.

Elle me fixe, interdite. Forcément, elle ne comprend pas. Sans y croire vraiment, j'essaie de la rallier à ma cause :

— La dernière fois que j'ai partagé un moment intime avec une femme, elle...

Impossible de continuer. Je me sens dans l'incapacité la plus totale de prononcer les mots retenus dans le fond de ma gorge.

— Elle est morte, je sais. Depuis que je suis ici, je ne cesse d'entendre parler de cette histoire !

Elle est vraiment énervée ou je rêve ?

— Même tes silences trahissent tes pensées ! Dans cette maison, nous ne

sommes pas deux, mais trois ! Elle est partout ! Chaque seconde ! Chaque minute ! Chaque jour ! Regarde-toi ! Dans tes yeux, je la vois, elle ! Au bout de dix ans, il serait temps que tu la laisses partir ! S'envoler ! Sans ça, tu ne pourras jamais survivre ! Tu me fais de la peine, Elias. Beaucoup de peine. Tu mérites mieux.

Et toi, donc...

— Je te rappelle juste qu'un nouveau procès risque de bientôt avoir lieu. Donc, pour l'oublier, cela me posera quelques problèmes dans les semaines, mois et années à venir.

Ses pupilles ne cillent pas, elles restent braquées sur les miennes. Quoi que je dise, quoi que je fasse, elle ne semble pas prête à abandonner la manche. Et encore moins, la partie.

— Peut-être, mais pas maintenant, annonce-t-elle, froidement.

— Maintenant ?

Je ne comprends pas où elle veut en venir.

— Chaque seconde que tu perds à penser à elle, à sa mort, à ce que tu as potentiellement fait ou non, t'empêche de profiter de ta liberté. Vis, respire, bouge, aime, baise, Elias ! Dans quelques semaines, il sera peut-être trop tard pour éprouver des regrets, ou pire, des remords.

En avançant de quelques pas, elle réduit à néant le peu de distance qu'il restait encore entre nous. Lorsqu'elle tente d'attraper ma main, j'arrive à esquiver en cachant mes deux paumes derrière mon dos.

— Tu ne veux pas me toucher ?

Hargneux, je secoue la tête. Si je pouvais, je passerais sauvagement mes doigts dans ma tignasse.

— Je ne peux pas.

— Très bien. Tu ne peux pas.

Putain... Elle ne paraît même pas fâchée. Juste... excitée... Et bordel, ses yeux... si fiévreux. Je déglutis avec peine. Où cherche-t-elle à en venir ?

— Mais moi, je peux...

Elle peut, quoi ? Je suis perdu, là !

— Je peux te montrer ce que ça fait d'avoir envie d'être aimée.

Envie de quoi ? Mes neurones débloquent. Je ne saisis pas un tiers des mots qu'elle prononce.

— Besoin d'être désirée.

Mon cerveau me joue des tours. Une vision totalement onirique s'offre à moi. Louise en train de déboutonner son jeans. Face à mon corps tendu par cette scène inattendue.

— Éprouver la nécessité vitale d'être touchée.

Maintenant, ses mains frôlent délicatement le tissu de son vêtement, avant de le descendre sur ses cuisses, jusqu'à ce qu'il se perde sur le sol froid de ma chambre. L'air semble quitter mes poumons. Je ressens quelques difficultés à garder les yeux ouverts tant ce spectacle me trouble, me perturbe.

— Elias...

Mon prénom sorti de ses lèvres aussi douces que pulpeuses, et mêlé à ce haut qu'elle enlève d'une traite me fait voyager dans des contrées visuelles interdites.

Louise...

Bientôt, elle n'est recouverte que de deux petits bouts de tissu en dentelle blanche : son soutien-gorge et sa culotte.

Ne fixe pas sa poitrine. Baisse le regard...

Pitié, non, pas son entrejambe. Je relève les paupières, mais c'est trop tard. En me toisant toujours intensément, elle libère ses seins sous mes iris ébahis, avides, affamés.

— Tu n'as pas besoin de me toucher. Aime-moi avec tes yeux, ça suffira.

Que ? Quoi ? Comment ?

Elle ne me laisse pas le temps de réfléchir plus longuement. Sans crier gare, elle s'allonge sur mon lit. Puis, ses mains descendent jusqu'à trouver l'élastique de l'unique vêtement qui lui reste encore. Contemplant ce spectacle inattendu, j'avale le peu de salive qui ne s'est pas fait la malle.

Elle ne va quand même pas... ?

Si, elle le fait. Devant moi. Pour moi.

Ébahi, je l'observe me fixer, les joues rosies par le désir, les lèvres gonflées par l'envie que ma seule personne lui procure. Lorsqu'elles se les mordillent, laissant sortir quelques millimètres de sa langue, je peine à ne pas me jeter sur elle.

— Regarde-moi, Elias.

Regarde.

Moi.

Elias.

C'est décidé, elle veut ma mort. Lente et douloureuse. Si je reste ici, à me trouver focalisé sur ce dangereux spectacle, le supplice risque d'être très très long.

Ses doigts. Mon Dieu, ses doigts. Tout en continuant à me regarder comme si son seul plaisir en dépendait, de sa paume gauche, elle saisit son sein, puis le second, tandis que son autre main descend sérieusement vers l'épicentre de son désir.

Tout cela me semble trop...

... bandant...

D'ailleurs, ma queue, qui ne cesse de gonfler, ne paraît pas prête à m'ordonner de quitter les lieux. Elle serait plutôt du genre à me supplier de faire la même chose que Louise.

Euh... Quoi ?

Je dois rêver. Ou être au paradis. Peut-être un peu des deux, qui sait. Maintenant, elle se caresse. De partout. Devant moi. Pour moi. La langue affreusement sèche, je l'observe se pincer les tétons, tout en effectuant des cercles réguliers sur son clitoris. Bientôt, ses yeux se ferment. Sa tête part légèrement en arrière. Et sa bouche — mon Dieu, sa bouche — laisse sortir quelques gémissements incohérents.

Je n'en peux plus. Il m'en faut plus. Tout de suite.

— Louise ?

Je dois lui dire quelque chose. Il m'est impossible de l'abandonner ainsi. Seule. Pantelante. Au bord de l'orgasme.

— Pas.

...

— Besoin.

...

— De.

...

— Me.

...

— Toucher.

Je l'ai compris. Très bien saisi, d'ailleurs.

— Je ne te toucherai pas.

Ma remarque posée, réfléchi, la force à entrouvrir les yeux. Et là, je fais mouche. Interdite, elle arrête tout mouvement et m'observe, me délester, à mon tour, de l'intégralité de mes vêtements. Son petit spectacle, hautement sexy, ayant aiguisé et surdéveloppé chacun de mes sens, je ne prends pas le temps de me désaper lentement. À peine ôtés, mes habits volent dans les airs, jusqu'à tous se retrouver sur le sol, superposés à ceux de Louise...

Eux, au moins, ils peuvent se toucher.

Non, pas de mauvaise pensée. Juste du plaisir.

Elle, face à moi.

Moi, face à elle.

— Elias ?

Rien qu'en me toisant, ses iris me posent un millier de questions. Mais, pour l'instant, je n'ai pas le temps d'y répondre. Pas l'envie, non plus. Alors, histoire

de ne pas perdre de précieuses secondes, je me retrouve nu... très rapidement.

Debout, face à elle, je la fixe me mater. Elle n'a jamais été aussi belle. Aussi pure. Aussi animale. Aussi, elle...

Ses longs cheveux blonds tombent dans son dos, effleurant son épiderme.

— Ne t'arrête pas, ma jolie.

Elle déglutit, ferme ses yeux, les rouvre. Électrique, elle me considère, puis descend le regard vers mon sexe en érection.

— Caresse-toi. Comme avant. Pour moi.

— Elias...

De toute ma vie, je n'avais encore jamais rencontré une fille capable de me donner envie de jouir rien qu'en prononçant mon prénom.

— Pour moi, Louise. Juste pour moi.

Quand je vois ses doigts retrouver le chemin de sa poitrine et de sa chatte trempée, mon cœur se met à battre frénétiquement. J'ai besoin d'elle, bien plus que je ne me sens prêt à l'admettre. Alors, je me rapproche. Doucement. Dangereusement. Tel un félin avançant vers sa proie, je monte délicatement sur le lit. À l'instant où je m'aperçois que ma présence ne la fait pas reculer d'un centimètre, mon sexe se tend davantage.

— Tu es si belle.

Elle ne dit rien, mais une fois de plus, ses yeux parlent pour elle. Louise me trouve magnifique, et meurt d'envie de me toucher.

— Ne me demande pas quelque chose d'impossible. Que je ne pourrai pas réaliser.

— Alors, faisons-nous du bien. Beaucoup de bien.

Je suis tombé sur un OVNI. Mon OVNI. Totalemment happé par le spectacle qu'elle m'offre à nouveau, je me délecte de ses paumes qui partent à la rencontre de son propre plaisir. Lorsqu'elle insère deux doigts dans son sexe humide, j'agrippe le mien. Sans me départir de la scène se jouant devant moi, je commence à me branler doucement. Elle est belle, si belle. Rien que pour moi. Elle sort son index, tout en gardant son majeur dans sa moiteur. Il suffit qu'elle se masse le clitoris pour que je l'entende gémir encore une fois. Ses petits bruits, hachurés par le plaisir, me font un effet de dingue. Tandis que je m'agenouille face à elle, je me caresse avec plus de vigueur, ma paume effectuant des va-et-vient sur ma bite dressée pour elle. Plus vite. Plus fort. Je ferme les yeux, les rouvre, halète, geins. J'ai du mal à garder mon self-control. Si ça ne tenait qu'à moi, je serais déjà en train de me vider sur elle. En elle. Mais, je maintiens mon cap. Je ne désire qu'une seule chose. Que les secondes s'étirent à l'infini. Que notre bulle, dans laquelle nous nous sommes mis en protection, n'éclate jamais. Elle. Moi. Rien d'autre.

— Elias... Regarde-moi.

Je lève les yeux de son sexe humide à ses iris incandescents. Elle est au bord du gouffre. De l'explosion.

Nos pupilles se croisent, se parlent, s'embrassent, s'épousent dans une valse qui émeut chacun de mes sens. C'est le déclic. Notre déclic. Ses muscles se contractent, ses mains se figent. Le regard toujours rivé dans le mien, ses gémissements se transforment en cris, ses cris en un mot.

Mon prénom.

Cinq lettres et je bascule à mon tour dans l'infini de ce moment hors du temps. De nos vies. De nos réalités.

Je bénis ces quelques minutes qui me permettent de redevenir celui qui ne m'a jamais quitté.

Un homme. Un vrai.

Louise

Lorsque je me réveille, je ne suis pas dans ma chambre. Enveloppée dans les draps, il me faut quelques secondes pour émerger. Me souvenir. Trembler.

Je suis vraiment allée jusqu'au bout. Avec Elias. D'une façon peu conventionnelle, soit, mais jusqu'au bout. À cette idée, mes sens se mettent en alerte, mon épiderme me brûle. Mais, bien vite, cette perception est remplacée par quelque chose de différent. De douloureux.

Je suis seule.

Les volets ouverts m'indiquent que le jour s'est levé depuis peu. Quelle heure est-il ? Après quelques contorsions, je retrouve mon portable, abandonné sur le parquet. 8 h 4.

Bordel. Où se trouve-t-il ? Et s'il regrettait ? Et s'il avait préféré fuir à cause de ses vieux instincts ? Et si... ?

Stop ! Arrête ! Pause ! Si je réagis comme ça, je n'arriverai jamais à rien dans la vie. Elias et moi avons partagé un moment très intime, et même si son passé ne cesse de le hanter, ce type m'a l'air plus que correct. Il ne m'abandonnerait jamais ainsi. Je ne l'ai pas entendu se lever, ce n'est pas un drame ! Il a probablement cherché à faire le moins de bruit possible pour ne pas me réveiller. Rien de plus, rien de moins. En attendant, il ne me reste plus qu'à me sortir de ces draps envoûtants et le rejoindre à la cuisine.

Personne ne me veut du mal, lui le premier.

Cette nuit, j'ai découvert Elias d'une façon si intime que mes terminaisons nerveuses s'en souviennent encore. De ma vie, je n'avais jamais partagé un tel moment avec un homme. M'offrir de cette façon, sans la moindre pudeur, sans l'once d'un regret. Il m'a vue sous un jour inédit, totalement dément à mes yeux. Et il a fait de même. Je n'en reviens toujours pas. Je n'arrive pas à me persuader que ces instants volés peuvent représenter les prémices à quelque chose d'encore plus fort. Pour m'en convaincre, il me suffit d'aller le retrouver. Peut-être même qu'il me sourira. Juste un peu. Juste pour moi.

Fière de cette idée, je me dépêche d'enfiler mes habits de la veille, éparpillés aux quatre coins de la pièce. Puis, tout en dévalant les marches de l'escalier, je me hâte de passer une main sur ma tignasse désordonnée afin de tenter de lisser mes cheveux. Une fois au rez-de-chaussée, mon cœur s'affole. Ma respiration s'accélère. Là aussi, c'est nouveau. Je ne me souviens pas avoir jamais ressenti cela pour un homme. Cet état d'euphorie à la simple idée de le voir. De parler. D'échanger. De construire un embryon de relation.

La nuit dernière, j'ai pu l'observer d'une façon si particulière que j'en ai presque les larmes aux yeux. Il s'est offert à moi, s'est livré d'une manière brute, presque animale. Entre lui et moi, ça ne peut pas s'arrêter ainsi. Il restera encore un peu près de moi.

...

...

...

...

Ou pas.

À peine arrivée dans le salon, mon rythme cardiaque ralentit, jusqu'à stopper presque complètement.

— Elias.

Je ne comprends pas.

— Elias ?

Il ne me répond pas. Ne lève pas les yeux. Par contre, il bouge dans tous les sens, se précipitant pour remplir... sa valise.

— ELIAS !

Je hurle, mais je m'en fous. Il réagit enfin. Lorsque son regard croise le mien, je manque de m'écrouler sur le canapé. Mes iris se voilent, s'embuent, les sanglots me guettent.

— Non, Elias. S'il te plaît. Pas ça.

Il s'approche, je recule. Ses yeux sombres me prouvent qu'il est déterminé, qu'il ne lâchera pas. Dire que je me sens perdue, angoissée, terrorisée ne représente qu'un minuscule euphémisme comparé à l'état dans lequel je me trouve. Dans quelques secondes, il arrivera à ma hauteur, et tout basculera.

— Je suis désolé, Louise.

Désolé de quoi ? De m'avoir fait croire qu'il était différent ? Que ce que nous avons partagé semblait réel ?

— Désolé de ce que je vais faire. Te faire.

Tout cela ne peut pas s'arrêter de la sorte. Comme ça. Ici. Dans cette pièce encore assombrie par la brume de ce matin froid.

Lorsque ses mains se lèvent et viennent de part et d'autre de mon visage, je

ferme les yeux, et inspire profondément, une dernière fois, le même air qu'Elias.

Une.

Toute.

Dernière.

Fois.

Puis, je me laisse sombrer dans les abîmes de l'oubli. Dans quelques minutes, il m'aura zappée. Rayée de sa vie. Comme si je n'avais jamais existé. Ce qui, je le crains, va être le cas pour lui.

Elias...

J'ai mal. Si mal. Tellement mal que je me refuse à te regarder dans un ultime moment de communion visuelle. De toute façon, je suis déjà morte de l'intérieur. Il ne m'a jamais paru autant sadique, à me toucher ainsi, me caresser la peau, pour mieux m'achever ensuite. Pourquoi ne recule-t-il pas ? Quelles sombres raisons le poussent-t-il à rester dans mon espace vital ?

— Louise, il faut que je parte. Je n'ai pas le choix.

On a toujours le choix, je meurs d'envie de crier. De hurler.

Il soupire si profondément que son souffle se mêle à mes souvenirs, à celui de cette nuit. De ses muscles qui se sont tendus pour moi. Qui, malgré l'absence de contact physique, m'ont aimée à leur manière. Il ne peut pas fuir ainsi. Pas aujourd'hui. Pas comme ça.

Ses paumes se détachent, et immédiatement, l'air ambiant me paraît froid. Glacial. Mordant. Empoisonné. Il ne peut pas me quitter sans que je lui dise ce que je ressens, moi. Cette douleur qu'il m'impose. Cet abandon qui m'achève. Mue par un instinct jamais perçu jusqu'alors, j'ouvre les yeux, et le fixe, de marbre. Devant ma mine déconfite, ses paupières sursautent, ses épaules se voûtent légèrement.

— Ne me regarde pas comme ça. S'il te plaît.

Il se fout de moi, là ? C'est plus fort que moi, j'explose.

— Tu plaisantes, j'espère ! C'est à moi de faire profil bas alors que t'allais te barrer sans aucune explication ! Après la putain de nuit que nous avons partagée !

Il contracte ses phalanges, signe de mes mots l'atteignent. Il ne m'en faut pas plus pour poursuivre :

— Oui, la putain de nuit, Elias ! Ne me dis pas que tu n'as pas ressenti ce truc qui s'est passé entre nous ! J'étais là, tu étais là ! Ose m'avouer que tu as déjà vécu ça avec une nana ! Que tu lui as fait ce que tu as fait devant moi, il y a quelques heures à peine ! Et qu'elle s'est donnée à toi comme, moi, je me suis offerte ! Dis-le-moi, Elias !

Je m'attends à ce qu'il nie, m'injurie, me claque la porte au nez, mais

certainement pas, qu'en guise de réponse, il baisse simplement les yeux. Honteux. Perdu. Mal à l'aise.

Je laisse volontairement s'installer un silence pesant. Si maintenant quelqu'un doit prendre la parole, c'est lui. Pas moi.

Je patiente. Les secondes s'étirent au gré de ses doigts qui s'emmêlent, se contractent, comme s'ils possédaient la résolution au problème que nous vivons, lui et moi. Je ne dirai rien. Du moins, pas tant qu'il ne s'est pas expliqué. Qu'il me fournisse verbalement les putains de raisons, le forçant à me quitter, me fuir, avant même que l'on ait pu débiter quelque chose, tous les deux.

— Louise..., commence-t-il, les yeux toujours rivés sur ses pieds.

— Il n'y a pas de Louise qui tienne, je surenchéris, décidée à ne pas me laisser humilier. Et quand tu t'adresses à moi, tu me fixes. C'est la moindre des politesses après la nuit dernière.

Il lève le regard, blême.

— Je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix, je m'insurge, ne sachant pas du tout à quoi il fait allusion. Toujours, Elias ! Tu vois, moi, maintenant, j'ai le choix de t'en coller une, d'abîmer ta gueule d'ange. Et pourtant, mes mains restent bien calmes dans mes poches. Tout est une question de volonté et de valeurs ! Je ne frappe pas, c'est ainsi. Et je n'abandonne jamais personne. Jamais. Je suis une fille un peu folle, assez paumée, mais loyale. Déterminée, également. Et là, je le suis pour moi, mais aussi pour toi. Je ne te laisserai pas partir sans en connaître les raisons exactes. Je ne suis pas une des nanas faciles que tu pouvais t'envoyer dans ta vie d'avant. Non, je suis Louise. Et Louise te dit merde. Merde de penser que tu peux te lever sans un mot pour elle. Merde de croire que tu peux te barrer sans donner la moindre explication. Merde d'imaginer que je ne vaudrais pas mieux que les autres ! Putain, Elias, mais tu débarques de quelle planète exactement ?

— Louise, je...

— Et, en plus, tu me coupes ! Tu crois, quoi ? Que tu vas pouvoir me balancer l'info comme si de rien n'était ? C'est que tu ne me connais pas, alors ! Tu sais quoi ? Barre-toi ! Casse-toi à l'autre bout du globe si ça te chante ! Va baiser un harem jusqu'à ce que tes couilles bleuissent, je m'en contrefiche, finalement ! Tu ne vaudrais pas mieux que tous les connards que j'ai croisés dans ma misérable existence !

Survoltée par mes propres propos, je me retourne, pressée de retrouver ma chambre, et de m'y enfermer. Je le déteste. Je me déteste. Je déteste cette vie de merde. Alors que je m'apprête à franchir le pas de la porte, et de le quitter définitivement, je sursaute. Il me reste une dernière chose à lui avouer, et après, nous serons quittes. Je fais volte-face, puis découvre qu'il n'a pas bougé d'un

centimètre. Il me fixe, les yeux emplis d'un sentiment que je ne parviens pas à définir.

— Et tu sais le pire ? Ce que j'allais te confier en te rejoignant dans cette pièce ?

Haletante, je marque une courte pause afin de reprendre ma respiration.

— Je te crois, Elias. Je t'ai vu, cette nuit. Il n'y a pas plus doux, pas plus vrai que toi. Jamais, tu n'aurais pu faire de mal à quiconque. Tu ne l'as pas tuée, c'est juste impossible.

Ne regrettant absolument pas mes aveux, je déglutis pourtant péniblement.

— Au revoir, Elias.

Bien décidée à ne pas pleurer devant lui, je pivote, et m'apprête à quitter son espace lorsque, d'un ton tremblant, il me dit :

— Accompagne-moi à Paris, s'il te plaît.

Facile. Beaucoup trop facile. Maintenant, il souhaite que je boucle aussi mes valises ? Pour lui ? Avec lui ? Hé ho, on n'évolue pas dans un conte de fées, là ! Blanche-Neige s'est fait la malle depuis belle lurette !

— Au revoir, Elias, dis-je d'une voix peu assurée, mais qui se veut tout de même convaincante.

C'est sa main que je sens en premier. Dans le bas de mon dos. Elle ne me caresse pas. Non, elle cherche juste à me retenir. Pourtant, quelque chose dans ce geste m'émeut. Les tremblements qui l'accompagnent, peut-être. Ou alors, la respiration d'Elias qui s'accélère dangereusement. Je ne sais pas. Je ne sais plus.

— Il est arrivé quelque chose de grave cette nuit, et j'aimerais que tu viennes avec moi. Je t'en supplie.

Que répondre à cela ?

Elias

Elle a accepté de me suivre.

Je ne sais pas vraiment ce qui l'a convaincue, mais elle a accepté. Je devrais donc arrêter de me poser un milliard de questions.

Alors, pourquoi est-elle si silencieuse depuis que nous sommes montés dans ma voiture ?

Quelle raison la pousse-t-elle à faire semblant de dormir ?

De s'opposer à connaître le but de ma fuite ?

A-t-elle bien emmené tous ses traitements ? Elle a refusé que je vérifie, me priant de ne pas la considérer comme une « handicapée rénale ».

Et maintenant, elle ne pipe plus le moindre mot. Son souffle régulier m'indique qu'à force de tourner la tête et ne pas parler, elle roupille presque. Cela devrait me rassurer, mais bon, si je dois être honnête jusqu'au bout du bout, je dirais que j'aurais bien aimé discuter avec elle. Mettre les choses au clair. Lui avouer tout ce que je n'ai pas réussi à lui confier quand elle est descendue me rejoindre dans le salon.

Bordel... Quand j'y pense, je me suis comporté comme un vrai merdeux. Comme ceux que j'exècre. Et pourtant, je ne vaudrais pas mieux qu'eux.

Ce matin, je n'aurais jamais dû me lever sans la réveiller. Sans lui sourire. Sans lui murmurer quelques mots doux dans le creux de l'oreille. Mes parents ne m'ont pas élevé ainsi.

Mes parents. Voici justement le nœud du problème.

Si Jamie ne m'avait pas appelé aux aurores pour me mettre au parfum, je n'aurais peut-être pas tout fait foirer avec Louise. Dire que je me suis levé pour ne pas la déranger. Elle est si belle quand elle dort. Si pure. Si innocente.

Si belle.

Et puis, quand j'ai appris cette nouvelle à peine croyable, je me suis muré dans cette carapace que je me suis forgée, ces dix dernières années. Si je ne me

protège pas, un tant soit peu, je risque de commettre l'irréparable. J'en suis conscient. Sans Louise dans ce chalet, qui sait d'ailleurs ce qui aurait pu se passer. Jusqu'où je serais allé...

Assister à la destruction de sa vie est une chose. Perdre l'amour des siens, une autre. Rien que d'y penser, la nausée me gagne. Comment mes parents ont-ils pu se confiner dans de telles extrémités ? Putain, je n'y crois toujours pas !

Jamie m'a certifié que je ne devais pas prendre ça contre moi, mais j'aimerais l'y voir, lui ! En plus de représenter le gendre idéal, il porte tous les espoirs de mes géniteurs sur ses épaules. J'ai mal. Tellement mal, bordel. Mais là, tout de suite, je ne peux pas me permettre de me laisser aller face à ces sentiments dévastateurs. Je dois suivre les encouragements de mon frangin, penser à l'avenir.

Me pointer à cette audience.

Ensuite, nous aviserons.

Sans Jamie, je ne sais pas ce que je deviendrais. Sans Martin, aussi. Il m'a promis de me rejoindre chez moi, ce soir. J'ai besoin de ses conseils d'ami. Il voit toute cette histoire sous un autre angle. Son objectivité ne pourra que m'aider.

Et Louise...

Je n'ai encore aucune idée de la façon dont je vais lui présenter les choses. Pour l'instant, elle ne m'a rien demandé. Grande première, elle a laissé sa curiosité au placard. Est-ce de partager quelque chose de totalement dingue avec quelqu'un ? Lui accorde-t-on alors plus facilement sa confiance ? Quoi qu'il décide ? Quoi qu'il fasse ?

Louise m'en a clairement voulu d'avoir fait mes valises sans la prévenir. Maintenant, je le comprends. Mais, ce matin, je me trouvais dans un tel état de stress, que je n'ai pas réfléchi plus loin que le bout de mon nez. Plus loin que mes problèmes. Il a suffi que Jamie prononce LA phrase pour que je décide de partir dare-dare. Ne pas chercher à emmener la première femme à avoir partagé une nuit avec moi depuis plus d'une décennie était destiné à la protéger. À la tenir éloignée de tous ces parasites de journalistes. De cette famille endeuillée. De ce crime horrible que j'ai commis.

Elle me fait confiance. J'ai toujours du mal à imaginer que c'est bien réel. Louise et moi, dans cette voiture, en direction de Paname. Là où tout a basculé. Quand je tente de réfléchir posément, je me dis que j'ai merdé sur toute la ligne. Je n'aurais jamais dû l'emmener. Quel idiot... Une fois qu'elle sera en première ligne, elle comprendra celui que je suis vraiment. Elle s'est amourachée de son fantasme de jeunesse, perdu dans un chalet. Pas du meurtrier qui sommeille en moi.

Putain.

Si je n'étais pas attendu, dès ce soir, dans cette fichue capitale, je ferais un détour par Strasbourg, et la déposerais chez elle. Près des siens. De ses amies. Dans les prochains jours, elle risque d'avoir besoin d'elles bien plus qu'elle ne l'imagine.

Si elle ne se barre pas...

Un point pour ma conscience.

Si elle ne se barre pas, comme elle dit, je me fais la promesse solennelle d'apprendre à mieux la connaître, de demander à Sara et Camélia de nous rejoindre. De m'intéresser à elle, autant qu'elle s'intéresse à moi.

De la toucher.

Je peux y arriver.

Tu ne lui feras pas de mal...

Si seulement...

Mais nous n'en sommes pas là.

Pour l'instant, je dois rester concentré sur l'essentiel. Ma défense. Mes parents. Putain, ça me broie de partout. Malgré tout le dégoût que j'occasionne chez eux, je ne les imaginai pas capables de ça.

Et Jamie... Comment fait-il pour continuer à plaider ma cause, coûte que coûte ? Ma culpabilité ne fait aucun doute. Quelles raisons le poussent-elles à se battre pour moi ? De me soutenir contre la justice ? Les journaux ? Les détracteurs ? Les fans en colère ? Ma propre famille ? Il mériterait une médaille pour bravoure, amour inconditionnel, loyauté... Même si la situation ne pourrait être plus pourrie et que nous ne sommes pas toujours sur la même longueur d'onde, j'ai hâte de le revoir. De le serrer dans mes bras. De lui dire merci, tout simplement.

Le trajet me paraît atrocement long. Sans fin. Six heures plus tard, j'aperçois enfin l'ultime péage, sur l'A6, avant d'entrer en Île-de-France. Et Louise dort encore profondément. Elle rattrape le sommeil manqué de la nuit dernière. En tout et pour tout, elle n'a pas dû roupiller plus de trois heures.

Elle se protège aussi...

Assurément.

Pourtant, il va falloir que je lui avoue les raisons de mon retour précipité. Je le ferai avant qu'elle ne sorte de cette voiture. Elle n'aura pas d'autre choix que celui de m'écouter.

Mais, quand je me gare devant ma résidence, en plein cœur du 8ème arrondissement, je n'en mène pas large. À peine le moteur éteint, Louise

commence à bouger. Puis, à s'étirer. Bientôt, elle ouvre ses yeux ensommeillés, aperçoit la rue jonchée de magnifiques immeubles haussmanniens, et demande :

— On est où ?

— Arrivés, ma belle.

Dehors, il fait nuit noire. Le jour est tombé depuis une bonne heure. J'ai peur qu'elle s'enfuit dans cette immense ville. Seule.

Mais, je n'ai pas le choix. Je dois la prévenir.

— Louise, je...

— Elias.

Elle me regarde fixement, avec ses deux petites billes bleues. J'ai l'impression qu'elle me demande de me taire. Comme si elle cherchait à se protéger de la vérité encore quelques minutes.

— Elias.

Et cette façon qu'elle a de prononcer mon prénom avec ce timbre toujours plus doux, toujours plus sensuel. Elle me fait virer dingue.

Amoureux.

Non ! Certainement p...

Bordel.

Amoureux.

Est-ce l'adrénaline procurée par les jours à venir qui me rend tout à coup si sentimental ?

Une fois dans ta misérable vie, vois les choses en face.

Pas encore. C'est trop prématuré. Une montagne de problèmes m'attend, je ne dois pas me distraire avec de telles considérations. Et puis, merde, je ne sais même ce que ça fait que de ressentir de l'amour pour quelqu'un.

Justement. T'es en plein dedans.

Non.

Je ne peux pas.

— Elias, tu es certain que tout va bien ?

— Je...

Force-toi à la fixer quand tu lui parles !

Bordel, ses yeux me font défaillir. Au loin, je vois déjà mes bonnes résolutions s'envoler.

Non ! Reprends-toi !

— Je...

— Elias, dis-moi ce qui ne va pas, lâche Louise en encadrant mon visage de ses mains aussi douces que tendres.

Ses mains.

Son regard.

Toute la confiance que je lis dans ces deux choses.

Je me dois d'être honnête avec elle. Elle le mérite. Sinon, qui serais-je ? Un looser sur toute la ligne.

— Louise, j'annonce d'une voix plus affirmée, nous devons parler. Je dois t'expliquer pourquoi nous sommes ici. Ce qui est arrivé la nuit dernière. Si, après ça, tu souhaites rentrer chez toi, je te raccompagnerai à la gare ou à l'aéroport. Et si tu devais décider de ne plus jamais m'adresser la parole, je comprendrais.

Je prends son silence pour un assentiment, et me lance dans le discours le plus pénible de toute mon existence.

Louise

Je ne veux pas savoir. Pas encore. Pourtant, à ses yeux suppliants, je m'aperçois qu'il s'agit d'un authentique besoin pour lui.

De quoi as-tu peur ?

Bonne question. De tellement de choses, en fait. À commencer par la première. Perdre la magie de la nuit passée. Me rendre compte que la réalité se trouve à des années-lumière de mes fantasmes actuels.

Bordel, un véritable champ de bataille s'affronte dans ma tête.

Et puis, ce n'est pas tout ! Durant le trajet, avant de m'endormir, j'ai réfléchi. Et pas qu'un peu. Même si techniquement nous n'avons pas couché ensemble, Elias et moi nous sommes embrassés ! Embrassés ! Ce mot me donne le tournis, me comprime de partout. J'ai réalisé mon vœu ! Faire du bouche-à-bouche avec un acteur qui m'a fait rêver, plus jeune. Quand Camélia et Sara vont apprendre ça... Euh... Minute, papillon ! Je ne peux pas me confier à elles sur ce sujet. Malgré le fait que la première semble plus compréhensive, Elias et Cal ne jouent plus dans la même cour. Alors que celui que j'ai croisé à la fête reste adulé par des millions de fans, l'autre vient de sortir de prison, après avoir écopé dix ans pour meurtre. Quel que soit leur avis sur cette affaire, si je leur avoue ça, elles ne me lâcheront pas.

Il va donc falloir que je prenne sur moi, et me montre patiente. Face à tout cela, Elias et moi sommes seuls.

— Écoute-moi, s'il te plaît.

Tentant de faire preuve de courage, je m'apprête à lui demander de me laisser encore quelques heures de répit, quand quelqu'un nous interrompt en tapant la vitre, côté conducteur.

— Hé, les amoureux ! Il pèle dehors ! Vous attendez quoi pour monter ? Je vous signale que j'ai préparé un repas chaud ! J'ai cuisiné tout l'après-midi, donc magnez-vous avant que ça crame !

Jamie.

Toujours fidèle au poste. Pour la première fois de la journée, Elias sourit et ça me fait du bien. À lui aussi, j'espère. Nous sortons de la voiture, tout courbaturés après ce long voyage que nous venons de vivre.

Euh... Il a bien dit *amoureux* ?

Je ne veux pas qu'Elias se sente acculé par ma présence, une fois qu'il se sera remémoré toutes les paroles de son frère. Alors, je rectifie immédiatement le tir :

— Nous ne sommes pas amoureux, Jamie. Ne raconte pas n'importe quoi.

Un drôle de silence s'installe. Tandis qu'Elias fixe le bout de ses chaussures — habitude qu'il a dès que les choses ne se passent pas comme il le souhaite —, Jamie se met à rire légèrement.

— Je crois que ce que je vois, et là je vois que vous êtes plus que de simples amis.

Mais de là à tomber amoureux...

Amoureux ? Juste, impossible ! Brandon et Ornella ont échangé un baiser. Elias et Louise se sont fait du bien par caresses interposées. Il existe un monde énorme entre éprouver des sentiments et du plaisir brut, non ?

Et si ?

Heureusement, Elias ne me laisse pas le temps de réfléchir.

— On est crevés, on monte ?

Quand j'y repense, c'est complètement dingue. Moi, répéter une scène de « Cœurs insoumis » ? Jouer le rôle d'Ornella ? Embrasser le futur nouveau personnage que personne ne connaît encore ?

— Vous me suivez ? demande Jamie en me ramenant à la réalité.

Euh, ouais.

— Tout va bien ? On dirait que tu as vu un fantôme..., me dit Elias, visiblement perturbé par l'expression de mon visage.

Immédiatement, je sais à quoi il pense. Ce qu'il s'apprêtait à me confier. Comment lui avouer qu'il n'en est rien ? Que ce qui me rend aussi bizarre, c'est le souvenir d'avoir répété cette scène avec lui... Mon Dieu, comme Ornella rêve à nouveau d'embrasser Brandon ! Rien qu'une fois.

Et si c'était pour cette raison que tu l'avais suivi jusqu'ici ?

Je me reprends immédiatement. Cela n'a rien à voir ! Je ne supportais juste pas l'idée... d'être abandonnée après la nuit que nous avons partagée. Pendant des mois, j'ai eu des relations intimes avec Martin, un collègue... marié. Combien de fois me suis-je retrouvée seule dans ma chambre, l'observant se presser de me quitter, alors que mes draps sentaient encore son odeur ? Après mon opération, quand il m'a fait une visite de courtoisie pour me dire qu'il ne

serait pas très présent suite à la grossesse compliquée de sa nana, je me suis fait la promesse solennelle de ne plus jamais accepter que l'on me traite ainsi.

Je mérite mieux.

Je mérite Elias.

Quelles que soient les révélations qu'il a à te faire sur sa fuite ici ?

Je. Ne. Sais. Pas.

— On monte ?

Perdue dans mes réflexions, je ne m'étais pas rendu compte que j'attendais toujours devant la cabine d'ascenseur, ouverte, le pied de Jamie les empêchant de se refermer.

— J'arrive.

L'ascension se passe dans un silence complet. Quand les portes battantes nous libèrent sur le dernier étage, je réfrène une réaction de surprise. Et encore plus lorsque j'entre dans ledit appartement. Ce qui m'interpelle en premier, c'est la vue. Immense. Magique. Devant la baie vitrée du salon s'étend Paris à perte. La tour Eiffel, illuminée, paraît proche, presque voisine. Au loin, je repère l'ambassade russe, à l'architecture si caractéristique. À ma gauche, je remarque les Champs Élysées, avec au bout de la plus belle avenue du monde, l'Arc de Triomphe, majestueux. Je peux aussi apercevoir la place de la Concorde, avec la grande roue scintillant des couleurs de notre drapeau, et faisant front à l'Obélisque. Un rêve de gosse.

— Tu aimes ?

Je n'avais pas entendu Elias s'approcher de moi.

— C'est magnifique.

Son visage se tourne vers moi. Il m'observe bizarrement. Pour la première fois depuis que nous sommes partis du chalet, je me pose réellement la question des raisons de son retour. L'euphorie de la nuit dernière est passée, la réalité reprend ses droits. Dure, implacable, sans appel.

— Pas autant que toi, ma belle.

Je ferme les yeux, tout à coup indécise face à mes sentiments. J'ai envie de lui, c'est certain. Mais, pas que. Je rêverais qu'il soit innocent, que cet état de fait soit prouvé, qu'il retrouve confiance en lui et la vie. Que notre histoire démarre sur de solides bases, avec une foi réelle en l'avenir.

— Tu penses à quoi ?

À sa voix, je comprends qu'il craint ma réponse.

— C'est tout ?

— C'est tout. À toi, juste à toi.

Il s'approche délicatement de moi, nos flancs s'effleurant presque. Mon épiderme s'affole. Mon pouls s'accélère. Mes souvenirs de la nuit passée se

ravivent.

— En fait, cela fait des jours que je ne pense qu'à toi. Le matin, le soir, quand je suis censé dormir. Tu es devenue une sorte d'obsession. D'idée fixe... Je ne...

Instinctivement, je m'éloigne de quelques centimètres. Obsession ? Idée fixe ? Je...

— Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça.

Dans d'autres circonstances, aurais-je interprété ses paroles de la même façon ? Je crains que... non. Elias a un passé, et ce passé arrive tout de même à se faufiler entre nous.

— Je sais, je réponds, faisant mine de me perdre dans l'horizon.

— Non, tu ne sais pas.

Sa contradiction me pousse à lever les yeux dans sa direction. Je m'apprête à lui demander de préciser ses pensées, lorsqu'il poursuit, son regard rivé dans le mien :

— Non, tu ne sais pas, il répète. Tu n'as aucune idée de ce que je ressens en ta présence. Lorsque je te contemple à la dérobée. Pendant ces nombreux moments durant lesquels je me dis combien tu es belle. Quand je t'ai observée dormir, la nuit passée. Ces instants bénis qui te sont étrangers. Ces minutes, me poussant à faire des efforts. Te toucher. Te confier tous ces mots qui m'effleurent la bouche, mais ne sortent pas. Tu ne sais pas, Louise.

S'il souhaitait me faire taire, il vient de gagner la première manche. Louise :
0 — Elias : 1.

— Si je devais me débarrasser de toutes mes angoisses, tu veux que je t'avoue ce que je ferais en premier ?

Mon regard suffit à lui répondre. Il s'approche légèrement, mais fidèle à ses principes, il garde ce qu'il juge être une distance respectable.

— Je te toucherais.

Euh...

Il, QUOI ?

— Je te toucherais.

Pourquoi avance-t-il encore d'un pas ? S'il ne fait pas attention, nos deux corps vont bientôt se percuter. Et là, je ne sais pas comment je réagirai. Je risque de m'agripper à lui comme si mon avenir en dépendait. Il le regrettera, et ce sera trop tard.

— D'ailleurs, c'est ce que je vais faire. Maintenant.

Activité cérébrale en berne. Louise aux abonnées absentes. Cinq sens à leur paroxysme.

— Tu m'autorises ?

Il me demande mon aval. À moi, la fille qui se meurt de ne pas le sentir contre elle. Par quel moyen dois-je lui faire comprendre que mon besoin de lui dépasse tout entendement ?

— Elias, je...

Je prononce à peine son prénom qu'il me prend dans ses bras, et me serre contre sa poitrine, son visage enfoui dans mon épaule droite. Est-ce possible de ressentir un tel besoin envers un homme ? De se dire que sans lui la vie ne vaut pas la peine d'être appréciée ? Comment en suis-je arrivée là en si peu de temps ? Mais mes questions sans réponses sont très rapidement balayées par la multitude de sentiments, m'assaillant de toutes parts. Son odeur bien à lui, son toucher, sa peau, ses mains, puis les miennes venant à s'agripper contre son dos de peur qu'il m'échappe, me transportent loin de cette peur primale de le perdre.

Nous restons ainsi plusieurs minutes, blottis l'un contre l'autre, pressentant l'urgence de cette étreinte. Sans son passé, nous ne nous serions jamais rencontrés. Dans la vie, rien n'arrive par hasard. Nos sentiments, nos angoisses, nos espoirs, nos chagrins, nos bonheurs sont façonnés par notre propre destin. De tout mon cœur, je souhaiterais éprouver la certitude d'une fin heureuse. Mais, je ne suis pas dupe. Les dés d'Elias ont été jetés de la mauvaise manière. Son passé le rattrapera toujours.

— Hé ho, les amoureux !

Elias et moi sursautons de concert, avant de nous retourner vers Jamie, qui s'avance dans notre direction, une cuillère en bois à la main.

— Pitié, ne me sortez pas que ce que je vois n'est pas réel. Je comprends que vous ne vouliez pas en parler. D'ailleurs, il faudra que l'on discute de tout ça, il dit ses deux index vers nous. Pour l'instant, je vous demande juste de venir manger, et ensuite préparer cette audience préliminaire, poursuit-il en ne regardant plus que son frère. Comme papa et maman se portent partie civile auprès de la famille de Mona, cette fois-ci, tu risques la perpétuité. Te cacher dans les bras de ta copine en admirant la vue ne t'aidera pas à te parer pour ta défense. On bouffe et on s'y met tous les deux, OK ?

Je ne me souviens déjà plus de la majorité de son discours. Une seule phrase tambourine dans mon crâne, tout à coup douloureux.

Les parents d'Elias se portent partie civile contre lui.

Louise

Deux heures que je cogite, seule, dans la chambre d'amis d'Elias. L'appartement est grand. Trop grand. La partie nuit, étant séparée par un long couloir des pièces de vie, je ne parviens pas à entendre un traitre mot de la conversation échangée entre les deux frères. Non pas que je sois une curieuse née — ça, tous les gens qui me côtoient un minimum le savent —, mais cela va au-delà de ce simple défaut héréditairement prouvable.

Les parents d'Elias se portent partie civile contre lui.

Bordel de camembert...

Nous sommes loin de la peine qu'il vient de purger.

Perpète... Même si j'ai suivi un cursus en médecine, je m'y connais un peu en droit. Enfin, la télé m'y a aidée ces dernières semaines... Lorsqu'Ornella n'était pas à l'antenne, je me suis rabattue sur toutes les émissions d'enquêtes criminelles. J'ai rapidement compris que le terme « perpétuité » signifiait période de sûreté d'au moins vingt-deux années. En d'autres termes, le pire des coupables peut envisager de sortir au bout de deux décennies et des poussières.

Elias aura cinquante-quatre ans. Et moi, quarante-sept. Mon horloge biologique aura été déclarée quasi morte, abonnée aux soins palliatifs d'un gynécologue, un minimum compatissant.

Quant à mon vagin, par manque d'entretien, il se sera ridé et asséché avant l'heure.

S'il perd son procès...

Comment pourrait-il le gagner ? Franchement, je ne perçois aucune issue favorable. Jamie ne lui aurait pas demandé de revenir aussi vite si la situation n'était pas grave !

Il a fallu que je tombe amoureuse du mec le plus compliqué de la Terre, à l'avenir totalement incertain.

Et dangereux...

C'est une autre histoire. Ma conscience et moi ne sommes plus d'accord sur le sujet. Elias n'est pas celui qu'elle prétend. Je l'ai vu. Je l'ai admiré, contemplé, aimé. Un homme tel que lui ne peut pas...

Alors, pourquoi les mots restent-ils bloqués dans ta bouche, hein ? Toi aussi, tu doutes ! Depuis toujours ! Ose me dire le contraire !

Je ne sais pas. Je ne sais plus. Peut-être. Enfin, non. Ou si. Cruel dilemme intérieur.

Je ne vais pas persister ainsi à me torturer l'esprit jusqu'au bout de la nuit. D'après ce que j'ai compris, une journée difficile nous attend, demain. Elias doit se rendre à une audience préliminaire. Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, ni s'il souhaite ma présence. Mis à part lui prouver mon soutien par un sourire, un mot gentil, je n'ai aucune idée de quoi faire. Ni comment réagir.

Tu te fais du mal.

Imaginons qu'Elias soit vraiment... innocent. Je dois admettre que j'y pense depuis la nuit dernière. D'un côté, Elias qui ne se souvient de rien. Du second, des preuves accablantes. Je me suis renseignée sur Internet. Personne n'a cherché à savoir s'il avait pu... Personne n'a lu entre les lignes. Personne n'a tenté d'identifier si les uns et les autres ne cachaient pas d'inavouables secrets.

Pu, quoi ? Être pris au cœur d'un terrible complot visant à l'anéantir ? Tu regardes trop la télé, ma jolie ! La connerie te monte à la tête...

OK, ses empreintes ont été relevées autour du cou de Mona. Des voisins ont entendu leur dispute éclater. Puis, plus rien. Il a fallu que l'un d'eux s'inquiète plus que les autres, et appelle la police pour que le corps sans vie soit découvert, Elias endormi à ses côtés. Plus j'y pense, plus je me dis que quelque chose cloche. C'est trop simple. Digne d'un mauvais scénario.

Ou tu cherches à te cacher la vérité.

Peut-être. Mais, je ne peux pas rester les bras croisés, à attendre que l'inévitable arrive. Ses parents se portent partie civile à côté de ceux de Mona. Ses seuls soutiens se limitent à son avocat, Martin, et moi !

Et Loving Productions...

Je soupire, dépitée. Cela ne m'étonnerait même pas que le producteur appelle dans la semaine pour rompre son contrat. Les nouvelles vont vite. D'ici demain, grand maximum, les journalistes seront mis au courant du tournant de cette affaire. Ceux qui l'imaginaient désormais enterrée se feront un malin plaisir à la sortir de ses cendres.

Pauvre Elias.

Il l'a sans doute mérité.

Je ne peux pas y croire.

Tu ne veux pas y croire.

Il s'agit de la même chose, non ?

Tu cherches à t'en persuader.

Tant que je n'aurai pas la preuve formelle qu'il a tué Mona de ses propres mains, je chercherai plutôt la vérité.

Laisse-moi rire. Toi, apprenti détective ? Tu n'arrives même pas te servir d'un GPS ! Alors, te penser au-delà des preuves établies, permets-moi d'en douter...

J'aime Elias. Je suis parfaitement consciente que c'est tôt, que tout s'emballe, mais je refuse qu'on l'enferme à nouveau sans que je sache vraiment de quoi il en retourne.

Arrête de te braquer sur ton horloge biologique et le dessèchement de ton vagin. Des mecs, tu peux en avoir à la pelle... Il suffit que tu te décides à te faire belle, sortir, et chasser de ton entourage les cas désespérés. Un type marié, puis maintenant, un repris de justice... Que vont penser tes parents ?

Je m'en fiche.

Non, tu n'es pas insensible à leur avis. Tu ne l'as jamais été... Ne te mens pas à toi-même.

Je l'aime.

Et moi, je m'aime, moi, mon job étant de te ramener tout droit vers la réalité... Tu sais quoi ? Assiste à l'appel de la décision de justice, tu reprendras vite tes esprits...

Je l'aime.

Arrête, tu vas me faire chialer.

Je n'ai pas honte de ce que je ressens.

Tu devrais.

La ferme !

OK, tu l'auras voulu.

C'est ça, casse-toi.

Enfin libérée de cette part totalement incontrôlable de moi-même, je me déshabille en vitesse, enfile un shorty, un tee-shirt trop large, et vais me coucher. Une fois blottie sous les couvertures, je réfléchis à la meilleure posture à adopter, demain. S'il me demande de l'accompagner, je le ferai. Je l'ai bien suivi pour l'aider, non ?

Malgré cette bonne résolution, le sommeil ne vient pas. Je me suis trop reposée dans la voiture, aujourd'hui. Sans parler du fait que je ne suis pas chez moi. Cet environnement inconnu m'effraie, tout en me poussant à me chercher à savoir où *il* se trouve, maintenant. Parle-t-il encore avec Jamie ? Ont-ils déjà

élaboré un mode de défense ?

Cette chambre, au haut plafond, entièrement peinte en blanche, a beau être magnifique avec son mobilier en bois clair et sa petite bibliothèque, je m'y sens seule. Affreusement seule.

Je vais être parfaitement honnête. J'aurais préféré qu'il me demande de partager la sienne. Juste cette nuit. J'ai peur, seule, dans cet environnement inconnu. Je ne suis pas habituée à entendre les bruits de la ville, sous ma fenêtre. À Strasbourg, je vis dans le fond d'une impasse. Le silence accompagne mes endormissements. Ici, malgré l'heure tardive, tout n'est que klaxons, sirènes et freinages.

Et cet appartement calme, trop calme, en totale opposition avec l'extérieur m'angoisse plus qu'il ne le devrait. Pour la première fois de ma vie, moi, militante féministe, prônant le célibat choisi, déteste me retrouver seule. Perdue. En proie au doute.

Je veux qu'il vienne.

Je veux qu'il me touche.

Je veux qu'il me possède.

Je veux qu'il se donne à moi. Qu'il m'ouvre son cœur et son âme.

Je veux qu'il me fasse l'amour. Pour de vrai.

Car, bientôt, il risque de partir loin de moi...

Elias

Après la mort de Mona, je m'étais juré de ne plus jamais ramener de fille dans mon appartement. Ni de raccompagner une nana chez elle. Autant pour elles que pour moi.

Mais, ce soir, je comprends que j'ai tout fait de travers. D'abord, cohabiter avec Louise dans le chalet. N'importe quel homme censé aurait perçu le danger à des kilomètres à la ronde. Ensuite, lui demander de me suivre, ici.

Et maintenant, me voilà comme un abruti de première à compter les moutons. Je pourrais rendre responsable mon insomnie d'un tas de choses : l'audience de demain, le procès à venir, l'ultime trahison de mes parents, l'attitude étrange de Jamie...

Il a peur pour toi...

Je n'en doute pas un instant, pourtant ses mots ne cessent de me revenir en tête.

« Tu n'aurais jamais dû l'emmener ici. »

« Elle va nous apporter que des emmerdes. »

« Les journalistes ne vont pas la lâcher. Cela va nous porter préjudice. »

« Quand papa et maman vont savoir ça... »

Mes parents... C'est bien là le nœud du problème, justement. Il a suffi que mon frangin prononce ces dernières paroles pour qu'une alarme retentisse dans mon cerveau fatigué.

Pourquoi réagit-il ainsi ? Qui cherche-t-il à protéger ? Eux ou moi ? Je savais qu'engager mon propre frère comme avocat allait, tôt ou tard, nous poser, à lui comme à moi, de sérieux ennuis.

Il a insisté pour te représenter, pas l'inverse.

Exact. Cependant, bien que je lui en sois terriblement reconnaissant, il n'en reste pas moins qu'il voit régulièrement mon père et ma mère. Chaque

dimanche, pour être plus précis. Déjeuner familial. Bœuf bourguignon, blanquette de veau, ou filet mignon en croûte. Le seul trio, qui a traversé les trois dernières décennies. Tarte aux pommes ou Forêt noire en dessert. On ne change pas une équipe qui gagne. La cuisinière, non plus. Je ne sais pas ce qui me manque le plus. Eux ou l'harmonie de ces repas, tous les quatre. Ce cocon doux et chaleureux, qui m'enveloppait d'un amour sans condition. Ou presque.

J'ai trahi le seul commandant qu'ils plaçaient au-dessus de tous les autres.

Tu ne tueras point.

Je les ai trahis. Jamie, avec.

Je ne peux donc pas me permettre de ressentir la moindre colère à leur égard. Ils ont fait ce qu'ils pensaient juste et raisonnable. Se ranger du côté de la famille de Mona. Qui suis-je pour leur en porter rigueur ? Les juger.

Personne.

Je ne suis plus personne.

Jamie s'essouffle, je le sens. J'imagine combien mes parents doivent le sermonner pour sa décision de poursuivre son combat. Notre combat. Me protéger coûte que coûte. Peu importe ce que j'ai fait ou non, l'amour qu'il ressent pour moi dicte sa conduite, ses choix. Il se refuse à me laisser enfermer dans un trou à rats, avec les pires ordures de la Terre.

J'espère juste qu'il continuera à m'aimer pendant les semaines à venir. Que ses sentiments ne faibliront pas. Je risque gros. Très gros. Trop gros. Même si je peux envisager de sortir au bout de vingt-deux ans, je ne crois pas que je tiendrai le coup. Je ne veux et ne peux plus subir ça. Je préfère mourir plutôt que d'être enfermé à nouveau.

Et puis, il y a Louise.

Mon rayon de lumière.

Ma source de vie et d'espoir.

Sans elle, je ne suis plus rien.

Avec elle, mon existence reprend ses droits.

Mais, je ne suis pas naïf non plus. Combien de temps mettra-t-elle à m'oublier ? Quelques semaines ? Plusieurs mois ? Peu importe le nombre de parloirs auxquels elle assistera, le résultat sera le même. Elle finira par m'abandonner. Comme les autres.

Il y a dix ans, j'étais prêt à me battre contre vents et marées afin de prouver que tout ce que l'on racontait était faux. Mais, à force d'entendre les rapports d'autopsie, ceux des gendarmes, l'avis des avocats de la partie adverse, puis le réquisitoire, j'ai commencé par douter. Puis, par les croire, eux.

Plaider coupable pour sauver ses fesses est une chose. Se considérer soi-même comme un meurtrier, une autre.

Et puis, il y a eu Louise. Tout me ramène à elle. Mes peurs et mes espoirs. Ma douleur et mon instinct de survie.

Je dois me battre. Au moins pour elle. Je lui dois bien ça. Ensuite, quand elle m'oubliera, je n'aurai aucun regret. Toutes mes cartes auront été abattues. Les bonnes comme les mauvaises.

Louise, putain. Tu me tiens par les couilles. Tu me sembles si proche, et si lointaine à la fois. Quelques mètres à peine nous séparent, alors qu'au fond de moi, je ressens cet océan d'incompréhension entre nous. Que penses-tu ? Que crois-tu ? Comment vas-tu réagir au moment où tu feras connaissance avec mes parents ? Où ils te mettront en garde ? Où ils te raconteront leur propre version de l'histoire ? Terriblement bien rôdée, soit dit en passant... Peut-être même que le déballage de trop aura lieu le premier dimanche après mon incarcération, autour d'un bon bourguignon. Mon plat préféré.

Dans ton cœur, je prendrai alors la place du pestiféré. De celui à éviter. De cet homme dangereux qui a choisi de se faire tatouer le corps, plutôt que d'aller prier. Rencontrer l'aumônier. Faire amende honorable. Être lavé de mes péchés. Si je m'étais comporté de la sorte, m'auraient-ils écouté ? Pardonné ? Aimé ?

J'ai peur, tellement peur. Surtout quand je me retrouve sans personne, la nuit précédant une audience. En une heure à peine, ma vie risque de changer à jamais. Jamie m'a prévenu en long et en large, ce soir : chacun de mes mots comptera double. Mais, il ne s'est pas arrêté là. Non, avant de me laisser seul dans le salon, il a tenté de me mettre en garde, une toute dernière fois :

« *Cette fille ne t'apportera que des emmerdes.* »

Emmerdes : nom féminin, incompatible avec le vocabulaire sophistiqué de mon frangin.

Les emmerdes, j'y suis déjà plongé jusqu'au cou. Ce soir, j'ai besoin de parler à quelqu'un. De *lui* parler. À *elle*. Alors, sans chercher à réfléchir davantage, je me lève, et quitte ma chambre.

Une fois dans le couloir, j'avance à tâtons, de peur de me faire surprendre par le général en chef. Il ne me fait pas confiance. Il a préféré rester dormir ici. *Pour me protéger*, a-t-il dit, comme si cette analyse était parfaitement logique.

Parfaitement humiliante, oui...

Louise et moi avons cohabité pendant quasiment deux semaines. Il ne lui est rien arrivé. Rien. D'ailleurs, comment leur expliquer à tous que je ne me suis jamais senti aussi bien de toute ma vie ? Elle, moi, et rien d'autre.

Une fois devant la porte de sa chambre, je n'ai pas le loisir d'hésiter à y entrer ou non. Super Colonel ne roupille qu'à deux pas... Ses oreilles fines et aguerries doivent être sur le qui-vive.

Je décide de ne pas toquer. Un minuscule bruit pourrait réveiller notre Bonaparte familial. J'ai besoin d'elle, pas que l'on me dicte ma conduite.

— Louise ?

La pièce est plongée dans l'obscurité la plus totale. Je n'arrive pas à percevoir sa respiration, qui serait un indicateur parfait de son état d'endormissement.

— Louise ?

Toujours aucune réaction. Je choisis alors de sortir le grand jeu, le seul, l'unique qu'elle et moi ayons en commun.

— Ornella, c'est Brandon...

Quelques secondes passent, je retiens mon souffle. Et bingo, je l'entends sourire !

— Tu me fais une place ? demandé-je en m'approchant, persuadé que je prends la bonne décision.

— Pourquoi tu chuchotes ?

Même si elle ne me voit pas, je ne peux pas m'empêcher de tourner la tête vers la porte.

— Il est possible que le Commandant ait caché des micros à certains endroits stratégiques.

Au bruit des droits qui se froissent, je comprends instantanément qu'elle se redresse.

— Jamie n'est pas parti.

J'en ai marre de me raconter des mensonges depuis des années. Peut-être qu'aujourd'hui doit marquer le début du changement. Autant être honnête.

— Il doit avoir peur de te voir sortir d'ici à l'horizontale, les pieds en avant. Il cherche juste à te protéger.

Elle ne dit rien. Rien du tout. À travers le silence pesant, je perçois sa cage thoracique se soulever à un rythme irrégulier.

— Tu veux que je te laisse tranquille ? Je comprendrais, dis-je presque à regret.

Louise paraît hésiter un court instant, puis réponds :

— Non, il faut que l'on parle. Sérieusement.

Sa dernière réplique ne me permet d'imaginer aucun compromis. En quelques heures à peine, ses attentes semblent avoir changé. Ce n'est pas plus mal. Je profite de l'opportunité qui s'offre à moi, et l'interroge à nouveau :

— Tu me fais une place ?

Elle ne bouge pas d'un centimètre.

— Nos corps risquent de se toucher.

— Je m'en fiche, je lance du tac au tac.

Je regrette immédiatement mes paroles, mais c'est trop tard.

— Dans ce cas, je me pousse, mais à une condition.

— Laquelle ? je ne peux m'empêcher de demander, sur la défensive.

— J'ai des questions à te poser, et je souhaite que tu y répondes. Sans filtres. Même si ça doit me faire mal, je veux entendre la vérité sortir de ta bouche, Elias. Pas des journalistes ou des personnes que je risque de rencontrer les prochains jours. De toi, Elias.

Depuis que nous nous sommes croisés, dans le chalet, j'ai qu'avec elle, ce serait différent. Et, je ne me suis pas trompé.

Je soupire, aussi apeuré que rassuré.

Pour la première fois, en dix ans, je vais pouvoir raconter ma version de faits. Telle que je m'en souviens. Sans aucun filtre.

Je respire un bon coup, et ose enfin formuler les mots me brûlant les lèvres

:

— Vas-y, je t'écoute.

Sans chercher à se rétracter, elle me demande immédiatement :

— As-tu tué Mona ?

Si seulement c'était aussi simple que cela...

Louise

— As-tu tué Mona ?

À l'instant où je pose cette question, je le regrette. Je m'aperçois qu'il existe un gouffre immense entre vouloir connaître la vérité, et s'y confronter.

Là, je risque de me la prendre en pleine figure. Malgré la pénombre, je distingue les traits d'Elias. Tendus. Incertains. En proie à un doute sans précédent. Finalement, il se décide à lâcher quelques mots inattendus :

— C'est plus compliqué que cela.

Ni oui ni non.

Putain.

J'aurais rêvé d'un : « *Je ne l'ai pas tuée, mais personne ne me croit.* »

Au lieu de cela, je doute à nouveau. Et je déteste ce sentiment. Il m'embrouille.

— Alors, explique-toi.

Il ne sortira pas de cette chambre avant de m'avoir tout raconté. Il est temps d'abattre toutes les cartes sur la table. Je ne me satisferai plus de discussions étranges. Je suis en droit d'être informée sur l'endroit où je mets les pieds. Surtout, avant demain.

— Écoute, avant de...

— Pas d'écoute, pas d'avant. Tu craches le morceau sur toi et Mona. Une bonne fois pour toutes. Je veux savoir ce qui t'a conduit à douter des accusations. Balance l'affaire. Accouche. Vide ton sac. Je ne te le proposerai pas deux fois.

Martin, en simple fidèle qu'il était, m'a suffisamment fait souffrir. Là, avec Elias, j'ai pleinement conscience de m'attaquer à du lourd. Du très lourd. La nuance ne m'échappe pas, elle m'effraie.

— Bon...

À peine a-t-il commencé à parler, qu'il se mure dans un silence, dont lui seul a le secret.

— Bon, quoi ? Bon, tu l'as étranglée ? Bon, tu as oublié ? Bon, tu ne m'as pas tout dit ?

Je l'observe dans la pénombre. Une main tirant sur ses cheveux, il semble emprisonné entre ses propres forteresses. Personne ne peut décider à sa place de s'y extraire. Même pas moi.

— Putain, je n'en sais rien, Louise ! Arrête de me brusquer, je t'en supplie.

Sous ses airs de repris de justice désolé, il en m'aura pas. Je ne suis pas une nana faible, je préfère affronter les problèmes plutôt que de les contourner...

Tu crois vraiment ? C'est pour cette raison que tu as fui tes amies ?

Je n'ai pas fui, je les ai protégées de ma mauvaise foi !

Arrête d'enjoliver la réalité... Tu as perdu les pédales face à la soirée qu'elle avait organisée ! Depuis toujours tu te montres forte, décidée, mais au fond, ta sensibilité et tes peurs te font défaut. Comme tout un chacun... Accepte d'être humaine, tout simplement. Et accepte qu'Elias le soit aussi...

— Je ne te brusque pas... J'essaie de t'aider, c'est tout, je me reprends, espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Je le sens près, si près. Ma main rêve de se poser sur la sienne, mais je la retiens. Il ne le supporterait pas. Mais, je n'ai pas dit mon dernier mot. Au sens propre comme au figuré.

— Comme je te l'ai déjà confié, il poursuit, je ne me souviens de rien.

Facile de se toujours se cacher derrière son amnésie.

— Du moins, pas de tout.

Je me redresse, intriguée.

— Les voisins ont entendu notre dispute.

Effectivement, comme cela a été consigné dans l'enquête, la plupart d'entre eux ont témoigné.

— Mais, ils n'ont perçu que des bruits. Ils n'ont jamais su le pourquoi du comment.

Je ne peux m'empêcher de frémir.

— Mais moi, je m'en rappelle comme si c'était hier.

Il ne me regarde pas. Il semble perdu dans le vague. Vers un horizon qui n'appartient qu'à lui, et qu'il a, ce fameux jour, partagé avec Mona.

— Cet après-midi-là, elle m'avait envoyé un texto pour me demander de venir dîner avec elle. Comme c'était son anniversaire, je ne me suis pas méfié.

Méfié de quoi, Elias ?

Mais, je me refuse à le brusquer. J'ai tenté le diable il y a quelques minutes, je ne vais pas remettre le couvert, maintenant qu'il commence à s'ouvrir.

— Je ne pensais pas que...

Pensais que quoi, Elias ?

Au bout de quelques secondes, me paraissant interminables, il poursuit enfin :

— Elle ne m'avait pas convié à un repas en amoureux. Non, elle m'avait demandé de venir pour... me quitter.

Sa tête se balance d'avant en arrière, comme s'il continuait, après toutes ces années, à comprendre le pourquoi du comment ?

— Elle t'a dit quoi exactement ?

De ma existence, je ne m'étais jamais intéressée à la vie sentimentale de mes ex. Je faisais ma place, et la gardais tant que je me sentais bien. Ensuite, je reprenais ma liberté, avant de jeter mon dévolu sur un nouveau garçon.

Mais là, je n'ai pas le choix...

L'audience de demain ne me permet pas de me baser sur des rumeurs ou des analyses vieilles de dix ans, la plupart dictées par des professionnels qui ne connaissent ni Elias ni Mona.

— Qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre.

Waouh. Dans la plupart des ruptures, ce constat paraîtrait banal, pourtant ici, lorsque l'on a conscience du fin mot de l'histoire, rien ne peut sembler ordinaire. Bordel.

Une première question, en prémices à une longue série, me vient à l'esprit :

— Tu sais de qui il s'agit ?

Il me répond sans hésiter :

— Elle n'a pas voulu me le dire. Elle m'a simplement avoué, qu'elle et moi, ça ne marcherait jamais. Qu'elle désirait construire quelque chose de solide, avec une personne qui n'était pas du milieu. Qui la confronterait à la réalité.

J'éprouve de grandes difficultés à mettre de l'ordre dans mon esprit.

Le mobile se trouve là, sous mes yeux. Crime passionnel. Et pourtant, je ne m'engage pas sur ce terrain-là.

— Tu n'as jamais su de qui il s'agissait ?

— Non.

Ses traits se durcissent, son visage se ferme. Il approche du moment de rupture, celui où quoi qu'il ait fait, il a lâché prise. D'une façon ou d'une autre.

— Et tu n'as pas cherché à découvrir la vérité ?

Il se redresse, plongeant son regard troublant dans le mien. Face à lui, je sursaute légèrement. Plus de surprise que de peur. Mais, quand même...

— Cela m'aurait servi à quoi, dis-moi ?

Il est idiot ou il le fait exprès ?

— À prouver que tu n'étais pas le seul homme dans sa vie ! Et si ça se

trouve...

Il me coupe, sans me donner la possibilité de m'exprimer :

— Quoi ? Franchement, réfléchis deux secondes ! Si j'avais parlé de lui, le mobile le plus vieux de l'histoire de l'humanité leur était offert sur un plateau d'argent...

Même si je n'aime pas admettre que j'ai tort, sur ce coup-là, je ne peux que lui donner raison.

— Tu n'en as discuté avec personne ?

Comment a-t-il pu garder ça en lui pendant tant d'années ?

— À Jamie.

Et il n'a pas cherché à connaître l'identité de cet homme ? Avant que je ne puisse l'interroger, Elias me devance :

— Il a remué Ciel et Terre pour trouver de qui il s'agissait. Un jour, il a eu un début de piste. Mais, ça s'est avéré totalement bidon. Donc, il m'a conseillé de la boucler. Si j'avais confié toute cette histoire, je serais encore en taule à l'heure qu'il est.

Je le regarde, perplexe. A-t-il seulement conscience de la situation présente ?

— Mais, tu risques d'y retourner... Si tu ne parles pas de tout cela à quelqu'un de confiance, qui peut t'aider, tu peux déjà réserver ta piaule à Fresnes. Sans eau ni électricité. Tu t'en rends compte, au moins ?

— Je t'en parle à toi.

Arrêt.

Cœur en berne.

Air qui s'échappe de mes poumons.

Je t'en parle à toi.

Il me fait suffisamment confiance pour me faire partager ce pan de sa vie. En même temps, je ne lui ai pas trop laissé le choix, mais quand même...

— Écoute, je sais que les preuves sont accablantes. Que tout joue contre moi. En plus, mes parents qui se portent partie civile. Le cauchemar ne pouvait pas être pire. Si je t'en ai parlé, c'est que...

Il semble hésiter. Inspiration profonde, expiration lente.

— C'est que je veux que tu m'aides.

Je déglutis douloureusement.

— T'aider à quoi exactement ?

— Trouver la vérité. Soit, je suis innocent ; soit, je l'ai tuée. Il n'y a que deux possibilités. Ton esprit n'est pas encore pollué par l'affaire. Ton objectivité peut m'aider. Va m'aider. Si je suis le monstre qu'ils m'accusent tous d'être, je souhaite que ça soit toi qui me l'annonces. Personne d'autre. Si ça vient de toi, je

pourrai y survivre.

Mes yeux s'embuent, je me force à réprimer un sanglot.

— Mais tu n'as dit te rappeler de rien...

— Je ne t'ai pas menti. Après la dispute, c'est le black-out total.

— Tu n'as pas quelques bribes de souvenirs, cachées quelque part au fin fond de ton cerveau ?

Il me fixe avec une intensité qui me prend au dépourvu.

— Si, j'en ai.

Il a besoin de quelques secondes supplémentaires, avant de m'annoncer :

— Quelques-unes. Mais, avant ce soir, je n'en ai jamais parlé à personne.

Tu es la première. Je crois que...

Un ange passe, et mon cœur bat la chamade.

— Je t'attendais.

Je.

Tombe.

Dans.

Le.

Plus.

Puissant.

Des.

Précipices.

Mais, je me reprends. Désormais, chaque seconde compte.

Je m'attends à ce qu'il me parle de dossiers, de photos, de messages, de mails, mais certainement pas de ça...

— Tout est gravé sur ma peau.

Face à l'inévitable, mon pouls s'emballe.

— Chacun de mes tatouages représente un souvenir de cette nuit-là. Tu trouveras tout ce dont tu as besoin sur... mon corps.

Elias

Je me sens libéré. Une énorme chape de plomb, présente au-dessus de ma tête, vient de disparaître.

Je ne sais pas si Louise acceptera de m'aider. Je ne sais pas si elle me demandera de lui raconter mes tatouages. Je ne sais pas ce qu'elle découvrira au bout du chemin.

Je ne sais pas.

Mais, si je suis désormais certain d'une chose, c'est que ce gigantesque sentiment de solitude m'a quitté, d'un coup.

Je me sens presque en paix.

Presque.

Je n'en serai que totalement conscient le jour où l'on m'annoncera que je suis innocent, ou celui qui me désignera coupable. Dans un cas comme dans l'autre, je pourrai décider de la voie qui m'emportera vers la liberté. Vivre ou mourir. Peu importe le chemin que j'emprunterai, il me mènera là où je devrai être. En paix.

Je saurai.

Je n'aurai plus peur.

— Tes tatouages ?

Louise m'observe, puis baisse ses yeux vers mon torse, toujours recouvert d'un tee-shirt.

— Tu veux que je l'enlève ?

Elle hoche timidement la tête, signe de son assentiment. Cette façon de réagir m'émeut bien plus qu'elle ne le devrait. Et pourtant..., je me trouve face à elle, comme un gamin, en attente de son premier vrai baiser. D'une révélation qu'il espère du plus profond de son être, mais qui ne viendra peut-être pas.

Délicatement, je passe mon vêtement par-dessus mon visage, laissant

apparaître mon épiderme parsemé d'encre noire. Si je croyais avoir vécu un moment intime avec Louise la nuit dernière, là, j'en découvre un autre. Différent. Puissant. Impressionnant. L'intimité découlant de nos deux regards, qui se cherchent, se trouvent, se détachent, pour ensuite mieux se retrouver, me fait frissonner de partout.

Finalement, ses yeux s'arrêtent sur le haut de mon bras gauche.

— Pourquoi elle est comme ça ?

Louise fait référence la femme mexicaine.

— Il s'agit de La Catrina. Le soir où... Enfin, tu sais... Mona portait son sweat fétiche. Sur chacune des manches était dessiné cet emblème mexicain. Une femme squelette vêtue de très beaux habits. Ce n'est que plus tard, en me renseignant, que j'ai appris sa signification précise. De par ses attributs, elle permet de montrer qu'aucune différence sociale n'existe face à la mort. Nous sommes tous égaux.

Je respire un bon coup. Tous égaux... Si seulement c'était le cas face à la justice. Si seulement j'avais pu parler. Dire ce qui s'est passé. Que Mona était amoureuse d'un autre homme. Dans l'hypothèse où je serais réellement innocent, cela aurait pu m'aider. Vraiment.

— Pourquoi elle ?

— Au moment où Mona m'a annoncé me quitter, sur sa manche gauche, à la place des yeux de La Catrina, elle avait quelque chose.

— Quelque chose ?

Je soupire, déjà vaincu.

— Oui, quelque chose d'important, mais je ne m'en souviens pas. Deux objets qui m'ont fait penser à...

— À quoi ? m'interroge-t-elle, rongée par une curiosité bienvenue.

— Je ne sais pas, je finis par admettre. Je ne sais pas.

— D'accord Elias, dit-elle en posant une main sur mon avant-bras. On va prendre le temps, OK ?

Troublé, je baisse les yeux vers notre point de contact. Sa peau est douce et chaude. Accueillante. J'aimerais m'y perdre. Juste quelques heures. Faire renaître en moi l'espoir d'une vie meilleure.

— Et les roses ?

Les roses... Quand j'y repense, je...

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure, j'imaginai fêter son anniversaire, ce soir-là. Sur certains plans, malgré sa réussite, Mona était restée une fille simple. Avant de tomber dans le cinéma par hasard, elle avait suivi une formation pour devenir fleuriste. Son rêve n'était pas de gagner des millions. Un jour, elle espérait pouvoir s'acheter une roseraie. Rien qu'à elle. Faire pousser différentes

sortes de roses. Les sentir. Les chérir. Sa véritable passion se trouvait loin des plateaux de tournage. Elle ne méritait pas... ça.

— Personne ne mérite une fin pareille, Elias. Surtout si jeune...

À nouveau, la peur m'envahit de toutes parts. J'étouffe.

— Elias, regarde-moi.

— Et si c'était moi qui avais vraiment fait ça ?

Lorsqu'elle me répond, ses yeux ne quittent pas les miens. Pas une seule seconde.

— On avisera. Mais, pour l'instant, on va chercher la vérité. Comme tu me l'as demandé. Donc les roses...

— Pourquoi j'ai choisi de me les faire tatouer ?

Aucun de nous ne parle. Que dire ? C'est si simple, et pourtant, si compliqué à la fois...

— Je n'en suis pas certain, mais...

Mes mots se suspendent en plein vol, comme si j'essayais de trouver une quelconque bénédiction pour prononcer les suivants. Ceux qui me brûlent le palais.

— Elias, je ne te jugerai pas.

J'ai du mal à croire que sa voix soit toujours posée sur ma peau. J'aime ce contact, il me rassure. M'aide aussi. M'apaise surtout.

— Tu vas me prendre pour un dingue.

— Pas tant que tu me dis la vérité.

— Celle dont je me rappelle ou celle que je perçois à travers la brume de mes souvenirs probablement faussés ?

— Les deux.

Elle est vraiment prête à embarquer avec moi. Mon cœur devrait exploser de joie, mais il ne réagit pas de la façon attendue. Au contraire, il se braque, se contorsionne, de peur de la décevoir pour de bon.

— Je ne sais pas si ce que je vais te raconter est bien réel, ou si, à l'inverse, je me suis inventé cela pour me protéger de la vérité. En prison, j'ai eu le temps de lire des bouquins sur la psycho... Parfois, il arrive que l'on se crée un passé pour mieux le rendre acceptable. Et si ça se trouve, je...

— Au lieu de te poser cent mille questions, explique-moi plutôt les roses. Tu veux bien ?

Les roses...

— Je suis arrivé avec mon bouquet, vingt roses blanches, ses préférées, une par année. Elle n'avait que vingt ans, putain... Vingt ans...

Ma voix s'étrangle dans un sanglot. *Satanées roses.*

Ses mains s'agrippent sur mes joues, elle me force à relever les yeux. Vers

elle. Vers la vie.

— Regarde-moi, Elias. Je suis là pour toi. Quoi que tu aies à me livrer comme confidences, je te ferai confiance. Toujours. Parle-moi. Ne t'arrête pas.

— Je crois, mais je n'en suis pas certain qu'il y avait déjà un autre bouquet. Vingt roses, mais rouges. Dans un énorme vase. Celui que je lui avais offert. Je...

Comme à chaque fois que j'essaie de me souvenir de cette nuit-là, ma tête se met à tourner. La nausée me gagne. Les angoisses ressurgissent.

— L'indien était là.

Elle ne me pose aucune question, se contentant d'arrêter son regard sur mon avant-bras droit, tatoué d'un visage de Cheyenne.

— Tout cela ne tient pas la route, j'en ai conscience. Mais, l'indien était là.

— Dans son appartement ?

Je ferme les yeux, cherchant à me souvenir d'une bribe ensevelie de cette soirée-là. Mais ce que je lui annonce ne comporte rien de bien nouveau :

— Il portait un bracelet noir.

Immédiatement, Louise se met à fixer mon poignet droit.

— Comme celui-ci ?

— Le même. En cuir, je crois. Mais ça, non plus, je n'en suis pas certain.

Je commence à transpirer, des perles de sueur tombent le long de mes tempes. J'ai froid, j'ai chaud.

— On va arrêter là...

J'essaie de sourire, en vain.

— De toute façon, on a fait le tour de mes tatouages.

Je perçois qu'elle me regarde avec insistance, mais n'ose pas lever les yeux dans sa direction.

— Elias, promets-moi une chose.

Je n'ai jamais été aussi bien entouré depuis ce drame, et pourtant, je ne me suis jamais senti si seul face à cette peur dévorante que je ressens à l'idée de la décevoir. Je ne le supporterais pas. Elle semble tellement croire en moi. En la vérité. Et si celle qu'elle pourrait découvrir n'était pas celle qu'elle espérait ? Attendait ?

Mais, je ne suis qu'un être humain. Un homme faible, préférant se nourrir de ce que l'on daigne bien lui offrir plutôt que d'accepter l'idée qu'ils aient tous raison. Que je sois un tueur. Dur. Implacable. Terrifiant.

— Elias, tu m'écoutes ?

Sa voix mélodieuse me rappelle à elle. Et comme j'aime me dérober face à la réalité de la vie, je lui réponds :

— J'étais avec toi. À 100 %.

Si elle a remarqué que je lui mentais d'une quelconque façon, elle ne m'en fait pas part.

— Le jour où tout cela derrière toi, je souhaiterais que tu fasses quelque chose.

Ses iris bleutés brillent tellement dans l'obscurité, que je ressens une décharge électrique me parcourir le long de la colonne vertébrale.

— Tout ce que tu voudras.

Tout ce que tu voudras ? J'ai bien dit ça ? Vraiment ?

Aucun retour en arrière ne me semble possible, surtout lorsqu'elle déclare d'une voix aussi douce que tendre :

— Un tatouage. Juste pour toi. Avec une jolie signification, cette fois.

Si je pouvais l'embrasser, je le ferais. Si ma conscience me permettait de la toucher, je m'enivrerais de chaque centimètre carré de sa peau. Si j'étais un peu plus courageux, je lui avouerais tout ça. Mais, pas que... Je lui confierais qu'elle est une belle personne. Comme l'on en croise peu dans une vie. Je rêverais de rester avec elle, dans cette chambre, pour les jours à venir. Me réveiller après le procès, libre, à ses côtés.

— Je te le promets.

Je ne parviens pas à prononcer un autre mot. Tout serait superflu, inutile. Cela gâcherait cet instant à deux que je tente d'imprimer, en détails, dans ma mémoire afin de ne jamais l'oublier.

— J'ai une dernière chose à te demander, Elias.

Une telle électricité règne entre nous que je sais déjà de quoi il s'agit.

— Fais-moi l'amour. Offre-nous cette nuit.

Et, pire que tout, je suis conscient que ma faiblesse passagère ne me permettra pas de refuser.

Elias

J'aime la regarder ainsi. Sous le charme. L'admirer alors qu'elle attend un premier geste de ma part vers elle. Une caresse, un baiser, un contact. Même minuscule, elle comme moi savons que ce dernier déclenchera tous les autres. Nous ne contrôlerons plus rien. Ni notre désir ni nos sentiments. Tout ne sera plus que pulsion entre nos deux corps.

Plus je la fixe, plus j'éprouve de réelles difficultés à déglutir. J'ai chaud. Trop chaud. Dès que je baisse les yeux, je vois mes tatouages, mais ils ne me brûlent plus comme d'habitude. Mon jardin secret a été ouvert à la plus belle, la plus douce, la plus compréhensive des femmes. Louise.

Je frissonne. De bas en haut, de haut en bas. De partout, en fait. Même si j'en ai eu un avant-goût il y a moins de vingt-quatre heures, je m'extasie intérieurement à l'idée de toucher à nouveau une peau soyeuse. La sentir, la savourer, m'en délecter jusqu'à l'overdose.

Sur le moment, je me considère comme le type le plus chanceux de la Terre. Je ne pense plus au lendemain, au combat qui m'attend. Je vis l'instant présent, et ça me fait un bien fou.

— Louise ?

Pour une fois, c'est moi qui l'appelle par son prénom. Je peux changer les rôles, inverser la tendance. Me comporter en homme. Un vrai. Celui dont elle se souviendra quand notre histoire touchera à sa fin. Je ne me leurre pas. D'une façon ou d'une autre, nos chemins se sépareront un jour ou l'autre. C'est ainsi. Cela ne me rend pas forcément triste, juste nostalgique par avance. Le chagrin et la douleur font tellement partie de ma vie, que j'ai arrêté de me poser des centaines de questions sur l'impact que pourrait posséder tel ou tel moment sur notre existence. Perdu, seul sont des mots qui vont me quitter temporairement.

— Louise ? je répète, éprouvant de plus en plus de difficultés à déglutir.

Elle ne bouge pas, ne parle pas. Tout en elle me décrit son attente. Sa patience ne représente aucune vertu, uniquement la conséquence de ce que je lui impose depuis des jours maintenant.

Une nuit.

Nous n’aurons probablement rien de plus.

Malgré tout, je sens que, pour une fois, je n’aurai pas besoin de jouer la fausse comédie du bonheur. Il se tient là, juste devant moi.

Quelque part, son mutisme m’émeut. Me galvanise, aussi. À sa manière, il me donne la force de faire tomber les dernières digues que je m’étais forcé d’ériger afin de me protéger d’une possible récurrence. Mais, avec elle — et je ne saurais expliquer réellement pourquoi —, je sens que nous ne risquons rien. Nous rapprocher, de cette manière, relève de l’évidence la plus naturelle.

Le premier pas me coûte. Vraiment. Il s’agit du plus long à réaliser, mais du plus magique également. Celui qui entraînera tous les autres.

Je redeviendrai un homme. Pour de vrai.

Sous le coup de l’émotion, je sens ma gorge se serrer. J’en ai presque mal. Pourtant, je parviens à déclarer d’une voix qui ne me ressemble pas :

— Je ne t’ai jamais trouvée aussi belle.

Je le pense vraiment. Louise n’a pas besoin de se mettre sur son trente-et-un afin de briller. Je me souviens avoir été injuste avec elle au moment de la première visite de Martin. Profondément injuste, alors qu’en fait, rien ne lui va mieux que son air naturel, et ses habits parfois négligés. Sans eux, elle n’est plus elle. Elle m’échappe, et je déteste cela. Plus que tout.

Vis-à-vis de ma remarque, je crois qu’elle rougit, mais je n’en suis pas vraiment certain. Malgré son aspect protecteur face à la présence de Jamie dans la chambre voisine, l’obscurité représente, à cet instant précis, une barrière que je rêverais d’abattre. Nos heures sont comptées. J’aimerais pouvoir l’admirer de partout, photographier dans ma tête chaque partie d’elle. Chaque morceau de peau. Chaque instant de plaisir. Et ne jamais les oublier. Les emporter de toute part avec moi comme un précieux trésor, m’aidant à tenir contre l’adversité.

— Tu es trop belle pour moi.

— Ne dis pas de bêtises...

Son timbre est rauque, attentif, impatient.

— Je le pense vraiment.

Deux pas et elle est à moi. Deux pas et je suis à elle.

— Je te trouve magnifique, Elias.

Je sais très bien ce qu’elle veut dire par là. Par la force des choses, la prison m’a aidé à me sculpter un corps sec, fin et musclé. Je n’avais que ça à faire. Me dépenser dans l’unique but que mon mental survive. Mes vases communicants,

comme je les appelle.

— Ce que tu vois n'est pas moi.

J'hésite un instant, mais vu ce que nous nous apprêtons à faire, je veux qu'elle prenne conscience de mes derniers doutes.

— Le vrai Elias est caché quelque part sous mes tatouages. Il s'est perdu en cours de route. À vrai dire, je ne sais pas trop où. Mais là, grâce à toi, je crois qu'il va enfin pouvoir sortir de sa carapace.

Jamie n'a relancé le chauffage que cet après-midi, pourtant j'ai l'impression qu'il n'a jamais aussi fait chaud dans cet immeuble.

— Tu as conscience que tu es la première fille qui a passé la porte de cet appartement ?

Elle sourit. J'adore ça.

Un pas et nous y sommes.

— Je m'étais promis que le jour où j'emmènerais une nana ici, ce serait une femme. Une vraie. Et...

Quelques centimètres à peine, puis elle se retrouvera dans mes bras.

— Et tu es apparue dans ce chalet. Renfrognée, têtue comme un cochon, hargneuse à tes heures perdues.

Mon index frôle son poignet, elle sursaute légèrement.

— Tu m'as assez bien cernée, je dois avouer. Mais tu as oublié... chieuse, râleuse, boudeuse...

— J'aime quand tu te lances des fleurs. Cependant, j'ajouterais quelques adjectifs plus mignons...

— Lesquels ?

Sa voix tremble presque, ce qui m'émeut bien plus que je ne le devrais.

— Lesquels, Elias ? répète-t-elle, d'un timbre à peine audible.

— Belle...

Ma main se pose sur sa nuque, qui se couvre instantanément d'une accueillante chair de poule.

— Douce...

Mon autre paume saisit sa hanche, rapprochant ainsi son corps du mien.

— À l'écoute...

Je laisse tomber mon visage en avant, mon front percutant tendrement le sien.

— Enivrante.

Même si j'ai encore envie de lui dire un million de choses, je n'en peux plus. J'en veux plus. Je la veux, elle. Je suis incapable de poursuivre cette discussion, étant pleinement conscient qu'elle se trouve là, contre moi, prête à s'offrir. L'ivresse me gagne.

— Je vais t’embrasser.

— Je sais, grogne-t-elle... Tu n’as pas besoin de me demander l’autorisation.

— Je suis un gentleman...

J’utilise un mot destiné à la mettre en confiance, et je me sens perdre tout contrôle. Je ne maîtrise plus rien. Rien du tout. Mon corps prend les commandes sur mon esprit. Je laisse mes lèvres partir à la conquête des siennes. Je l’embrasse encore et encore, sans penser au passé ni au futur. Juste au présent. Le nôtre. Sans Jamie, sans Martin, sans la journée de demain. Je profite, tout en me rappelant que je ne souhaite qu’une seule chose. Qu’elle ressente la même chose, qu’elle se délecte de moi, de nous.

— Je n’ai jamais embrassé de lèvres aussi douces, dis-je en reprenant mon souffle. Jamais.

Ses yeux brillent comme jamais. Elle a soif de moi.

— Et je ne dis pas ça parce que...

— Elias, tais-toi. Embrasse-moi.

Inutile de me le demander deux fois. C’est si bon de retrouver ces sensations, de savoir que tout ne fait que commencer. La nuit va être longue, très longue.

Je décide de ne plus me poser la moindre question, de me laisser guider par mon instinct. Celui qui ressent justement tous ses besoins. Même les plus intimes. Les plus inavouables.

Sous son contact, je me tends de partout. Je la veux nue contre nue.

Nue et offerte.

Dans un silence lourd de sens, je commence à les déshabiller. D’abord, doucement. Mais lorsque je passe son tee-shirt par-dessus ses épaules, un nouvel empressement nous gagne. Je gémiss, elle aussi.

Nous désirons plus. Et vite.

D’un geste rapide, je tire sur l’élastique de sa culotte, avant de la lui ôter avec détermination.

Sans me laisser le temps de l’admirer dans la pénombre, elle s’accroche à moi comme si sa vie en dépendait. Ses mains, légèrement tremblantes, s’agrippent autour de ma nuque, me forçant à pencher mon visage vers le sien. Et l’embrasser. Encore et encore. Ses gémissements m’excitent, me transportent.

J’ai besoin d’elle.

Non, c’est plus fort que ça.

J’ai besoin de moi en elle.

Maintenant.

— Déshabille-moi, Louise. Déshabille-moi, je la supplie presque entre deux

baisers.

Elle recule doucement, me fixant, piquée par la curiosité. Elle ne s'imaginait pas ça. Moi non plus, à vrai dire. Pourtant, j'éprouve le besoin presque viscéral qu'elle s'occupe de moi. Que les commandes soient finalement partagées.

Je m'attends à ce qu'elle arrache mon boxer, mais elle n'en fait rien. Avec une lenteur extrême, elle pose sa bouche sur ma clavicule, et commence à parsemer ma peau d'un collier de baisers, descendant progressivement sur mon torse, jusqu'à arriver à l'élastique de mon sous-vêtement. Immédiatement, mon sexe reçoit le message, se tendant à l'extrême.

Même si l'idée reste plus que tentante, ce soir, je veux autre chose. De plus fort. De partagé. Tout en profitant de l'instant où elle ôte le seul bout de tissu se dressant entre nous, je me fais la promesse de ne pas flancher. Avec une délectation sans précédent, je la sens descendre mon vêtement jusqu'à mes pieds, avant de soulever mes chevilles et de l'enlever avec une délicatesse émouvante.

À l'instant où elle fait remonter sa longue le long de ma jambe, je comprends que tenir bon va s'avérer bien plus compliqué que je ne le pensais. Et pourtant... quand ses lèvres frôlent mon membre tendu pour elle, je pose tendrement mes mains sur son visage, lui intimant silencieusement de se redresser. De revenir à moi. Vers moi.

Une fois contre moi, elle me semble si fragile, si pure. Si mienne. Comment ai-je fait la nuit dernière pour me passer de tout cela ? Ne pas la toucher ?

— J'en aurais rêvé, mais pas comme ça. Je te veux, toi, d'abord. Ensemble...

La connaissant, je m'attends à ce qu'elle réplique, argumente, mais elle ne réagit pas. Elle me fixe, de ses yeux toujours brillants, prête à me divulguer les secrets de son corps.

— Aime-moi, alors. Tout entière.

Aimer.

Un mot si fort. Tellement fort qu'il a tendance à m'effrayer. Me faire fuir. Me forcer à quitter ceux que j'aime. Mais là, avec elle, près d'elle, il m'accompagne dans cet élan de tendresse que je ressens à son égard.

Sans rien ajouter, je la soulève, avant de la coucher sur le matelas. Nue, offerte, une jambe légèrement relevée, elle m'observe l'admirer comme s'il s'agissait de la plus belle œuvre d'art qu'il m'ait été donné de voir.

C'est sûrement le cas, mais je ne lui dirai pas. Je ne veux pas l'effrayer. Pas maintenant. Nous avons tellement mieux à faire. À vivre.

Quand mes genoux se posent sur le drap, mon cœur cesse de battre, puis

redémarre avec une force méconnue. Mes paumes agrippent le tissu, puis s'avancent vers elle, jusqu'à encadrer son magnifique visage.

— J'ai envie de toi. Terriblement.

J'ai lâché ça d'une traite.

Sa main empoigne ma fesse.

— Alors, viens en moi.

Je m'en veux d'avoir été aussi direct. Je ne peux m'empêcher de jeter un regard vers sa cicatrice que je ne parviens pas à discerner dans l'obscurité.

— Ne t'inquiète pas. Tout se passera bien.

Je me hisse vers elle, sur elle, prêt à la faire mienne. Pour de bon. Aujourd'hui, je ne me sens pas patient. Je la veux. Tout de suite.

Mais, je ne suis pas un sauvage. Je la respecte terriblement. Je dois y aller avec délicatesse. Me forçant à garder mon self-control, je dépose quelques baisers le long de son cou, puis remontent vers ses lèvres. Elles sont douces, presque plus douces que sa peau. Je ne sais plus où l'embrasser, tellement je meurs d'envie de la goûter partout.

Je suis tellement absorbé par elle, par ma Louise, que j'en oublie l'essentiel. Je suis sexuellement inactif depuis plus de dix ans. Ce genre de pensée traverse les cerveaux, s'imprime directement dans celui de votre partenaire... Louise me connaît désormais, elle analyse mes silences, mes absences de réactions. Et ça ne loupe pas.

— Tu as des préservatifs ?

Mon mutisme parle pour moi. Hors de question de me rabaisser à demander un truc pareil à Jamie. Ou appeler Martin en pleine nuit. Pire. Me rendre au distributeur du quartier, ma pièce en main, les couilles en train de geler.

Bordel.

Il ne manquait plus que ça.

— Ne t'inquiète pas, je prends la pilule.

Forcément.

Justement si, je m'inquiète !

Qui, à part moi, a profité pleinement de ses pilules magiques ? Quel est l'homme chanceux — bientôt, homme mort, soit dit en passant — qui a pu lui faire l'amour sans barrière aucune ?

Merde.

Je m'égare.

J'angoisse.

Ma bite va ramollir.

Et, je...

— Elias, calme-toi. Tout va bien.

Dix doigts doux s'enroulent autour de mon cou. Ses iris bleus me fixent. Sa bouche m'attend. Son corps semble prêt à m'accueillir.

Ce constat me revigore.

— Tout va bien, elle répète. Tout va bien. Je suis là. Avec toi. Dans cette pièce, nous ne sommes rien que tous les deux. Personne d'autre.

Épuisé de me battre contre un passé destructeur, je permets à ce présent chaleureux de m'entraîner. Avec elle.

En elle.

Lorsque je la découvre de l'intérieur, je frémis. De partout. Son antre mouillé m'accueille comme s'il m'attendait depuis toujours. C'en serait presque... magique s'il n'y avait pas toute cette agitation judiciaire autour de moi.

Pourtant, malgré les fantômes qui nous lorgnent à travers de douloureux souvenirs, je me laisse aller. Guider. Transporter.

Nos sueurs se mêlent au rythme de nos baisers effrénés.

Mes coups de reins, d'abord doux et respectueux, deviennent plus rapides. Elle ne me freine pas. Ne me juge pas. Je n'ose pas lui dire combien faire l'amour m'avait manqué. Baiser, aussi. Avec Louise, je goûte à la succulente saveur de ce savant mélange.

Baiser. Aimer.

Aimer. Baiser.

C'est bon. Tellement bon. Trop bon.

Chaque poussée me revigore, me ramène à la vie. Fait renaître l'homme en moi.

À la seconde où elle se met à crier mon nom dans le creux de mon oreille, je me vide en elle. Jusqu'à la dernière goutte.

Épuisés, nous nous laissons aller l'un contre l'autre. Je la prends dans mes bras, sa tête posée contre mon torse, à l'endroit même où mon cœur ne bat rien que pour elle. Aucun mot n'est nécessaire. Nos silences, se murant mutuellement, ne pourraient être plus éloquents.

Plus révélateurs.

Louise, comment vais-je réussir à me passer de toi ?

Louise

En quelques heures à peine, je suis passée de Fée Clochette à Fée Carabosse. La nuit a défilé bien trop vite à mon goût. Je ne pensais pas que me faire aimer par Elias aurait été si naturel.

Je sais que cela peut paraître complètement dingue, tout juste sorti d'un conte de fées. Mais, j'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Comme si nos routes étaient destinées à se rencontrer.

Pourtant, ce matin, devant le tribunal, tout ce bien-être semble s'être évaporé. Avant d'entrer dans le bureau du juge, Elias me fixe une dernière fois, me suppliant de chercher à y voir plus clair. Je ne sais pas par où commencer. Qui aller voir. D'instinct, je dirais Jamie. Pour les heures à venir, cela me paraît impossible. Il va être enfermé avec cette pièce avec l'homme que j'essaie de sauver de lui-même. Et puis, je ne préfère pas jouer avec le feu. Ce matin, au petit déjeuner, l'ambiance m'a semblé électrique. Il a compris pour nous. À partir de maintenant, je crains que ses instincts protecteurs ne se réveillent à un tel point qu'il cherche à m'évincer de la vie de son frère.

Donc, je vais devoir biaiser.

Attendre ses parents ? Cela est une option à envisager sérieusement. D'après ce que j'ai pu saisir dans le taxi qui nous a menés jusqu'ici, son père et sa mère sont convoqués dans une petite heure, à la suite de leur fils. Jamie est censé assister à l'entretien. Ils risquent d'arriver avec la famille de Mona, ce qui, de toute façon, compromet mes plans.

Appeler un avocat totalement désintéressé ? Je n'y crois pas trop. Il fera rapidement le lien, et après, ce sera l'escalade. Jamie ne me pardonnera pas ce coup bas, et il aura bien raison. Si je souhaite établir une relation de confiance avec lui, je dois agir avec respect et intelligence.

Chercher à savoir quelles étaient ses conquêtes de l'époque ? Ses amis ? Ses anciens flirts ? Il s'agit d'une possibilité que je dois sérieusement prendre en considération. Mais par où commencer ? Les réseaux sociaux ? Les magazines

du temps du drame ? Les archives départementales ? Panique à bord, dans quoi me suis-je engagée ? En dix ans, personne n'a concrètement pu permettre à Elias de retrouver ses souvenirs. Comment vais-je y parvenir du haut de mon ignorance ?

Les tatouages, Louise... Personne n'en a eu connaissance jusqu'à présent. Personne à part toi.

Pas faux.

Néanmoins, représentent-ils des indices tangibles ? Ou résultent-ils d'impressions faussées, créées de toutes pièces suite au traumatisme causé par l'assassinat de Mona ?

Derrière moi, j'entends la porte du bureau du juge claquer lourdement. Je me sens affreusement seule. Et perdue. D'un commun accord, nous avons décidé que je ne l'accompagnerais pas devant. D'une, il refuse que notre relation soit dévoilée publiquement. De deux, me mettre en avant me vaudrait un appel à la barre lors du procès. J'ai donc tenu bon. Aucun regard ni le moindre des sourires dans sa direction.

— Louise ?

Je lève les yeux, interloquée.

— Martin ?

Le visage rouge et transpirant, il semble avoir couru quelques kilomètres.

— Merde, je suis en retard, dit-il en fixant le couloir, désespérément vide.

— Le juge a fermé la porte il y a quelques secondes à peine. Je ne savais pas que tu devais venir. Elias ne m'avait rien dit.

Il rigole nerveusement.

— Alors, comme ça, Elias te parle maintenant ?

Instantanément, je me souviens de la dernière fois où nous nous sommes vus. La seule, d'ailleurs. L'ambiance était électrique au chalet. Lorsqu'il est parti, il a dû avoir peur que nous finissions par nous entretuer. Visiblement, son ami ne lui a rien confié pour notre... rapprochement. En même temps, ça ne fait que deux jours. Pas de quoi fouetter un chat... Et pourtant, je ressens l'étrange certitude que la vie sans Elias ne vaudrait plus grand-chose.

Et si Martin tombait justement à pic ? Hormis Jamie, il s'agit de la seule personne qui ait gardé des liens avec lui pendant son incarcération. D'après ce que j'ai compris, avant le drame, ils étaient déjà très proches. De tout son entourage, il représente mon unique allié.

— Martin, ça te dirait de les attendre en allant boire un café ?

Dès que le serveur nous amène deux expressos, je décide de ne pas perdre de temps, et de lui poser la question qui me trotte dans la tête depuis bientôt trente minutes.

— Cela fait combien d'années que vous vous connaissez, Elias et toi ?

— La première fois que nous nous sommes parlé, c'était au collège. En cinquième. Je venais de déménager, il a eu pitié du petit nouveau.

Je ne m'attendais pas à ça. Moi qui croyais que leurs chemins s'étaient croisés lors d'un tournage, je me suis plantée sur toute la ligne.

— Et depuis, vous êtes amis ?

— Ouais.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai comme l'impression qu'il... regrette. Surtout lorsqu'il plonge ses yeux dans son café, le regard perdu dans le vague.

— Martin, tout va bien ?

— Euh... non, pas vraiment.

Au moment où il relève ses lunettes et se connecte aux miennes, je comprends que je me trouve complètement à côté de la plaque.

— Comment pourrais-je aller bien alors que mon meilleur pote croule de nouveau sous des ennuis gigantesques ? Tu n'as pas d'autre question en stock ?

Je me suis loupée dans les grandes largeurs. S'improviser détective ne va pas être chose aisée. Et encore moins face à l'entourage d'Elias.

Dis quelque chose... Dis quelque chose...

— Désolée, je...

Je, quoi ?

Ton copain m'a dévoilé ses secrets les plus intimes, ceux qui sont gravés à vie sur sa peau... Les mêmes dont il a caché le sens à tous ses proches. Dont toi.

— D'ailleurs quelle raison a-t-il bien pu trouver pour te ramener ici ?

Qu'insinue-t-il ?

— Pourquoi aurait-il besoin d'une raison ? Je te rappelle que je suis adulte et vaccinée, donc libre de mes choix.

Je regrette la tournure prise par cette discussion. Je déteste me sentir en conflit avec les autres quand il s'agit de sujets importants.

Vitaux.

— Waouh...

— Waouh, quoi ?

— Tu couches avec lui.

Arrêt sur image.

Que dois-je répondre à cela ?

— Putain, si j'avais su... Jamie est au courant, au moins ?

— Officiellement ou officieusement ?

Je ne me démonte pas. Je refuse qu'il prenne l'ascendant sur moi. Il ne sait pas tout. Il ignore tellement de choses que j'ai promises à Elias de ne confier à personne. Je me sens prisonnière de nos secrets.

— Waouh. Et il en pense quoi, le boss ?

— Le boss ?

Cela me semble étrange d'appeler Jamie ainsi. Ce n'est pas parce qu'il tente de protéger au mieux son frère qu'il peut être considéré comme le patron. N'importe quoi... Les mâles et leurs territoires, je n'y comprendrai décidément jamais rien.

— Laisse tomber. Un truc de mecs. Entre mecs.

— J'avais saisi.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Il vous a remonté les bretelles ?

Au fur et à mesure des secondes qui défilent, je me sens de plus en plus mal à l'aise en présence de Martin. Au chalet, il ne m'avait pas paru être un connard irrécupérable. Là, si. Je ne comprends pas son changement d'humeur, de ton. Il me semble si différent.

— Ce qui se passe ou non entre Elias et moi ne regarde personne. Ni Jamie ni toi.

— Donc, si je te demande de rester sur tes gardes, tu vas m'envoyer bouler ?

Je respire profondément avant de répondre. Lorsque mes mots franchissent le seuil de ma bouche, je n'aspire qu'à une seule chose, essentielle. Avoir l'air calme et détendue.

— Pourquoi le considérez-vous tous comme un monstre ?

Si j'avais voulu lui rabattre son caquet dès le début de notre entrevue, j'aurais dû commencer par cette interrogation. Visiblement, elle fait mouche.

— Un monstre ?

Il cherche à gagner du temps. Il ne m'aura pas.

— Inutile de répondre à une question par une autre question. Similaire, en plus.

— Je ne le considère pas comme un monstre. Personne ne le considère comme un monstre ! lâche-t-il en passant une main nerveuse dans ses cheveux. Comment peux-tu seulement penser une chose pareille ?

— Disons que...

— Que quoi, Louise ?

J'hésite un court instant. Mais, je ne peux pas me permettre de me taire.

Elias ne le mérite pas. Elias mérite mieux. Beaucoup mieux.

— Disons que, je répète en inspirant profondément. Disons que ton comportement me laisse perplexe. D'ailleurs, celui de Jamie aussi. Que cherchez-vous à faire en tentant de m'éloigner de lui ?

Ses prunelles marron se plongent dans les miennes avec une telle intensité que si je pouvais reculer, je le ferais de suite.

— Pour te protéger, jolie idiote.

Je fulmine. Je ne sais pas ce qui m'agace le plus entre « protéger » et « jolie idiote » ! Il se croit plus futé que la moyenne ? Malgré ma colère sous-jacente, je prends sur moi et reste impassible. Il me cherche, mais ne me trouvera pas.

— Je ne relèverais pas tes sarcasmes. Je vaudrais mieux que cela, et toi aussi. Je vais donc oublier ce que tu viens de dire.

— Tu ne devrais pas.

Ses yeux ne lâchent pas les miens. Il commence presque à me faire peur.

— Tu te trompes sur son compte.

Une bonne résolution de plus à la poubelle ! Ne pas relever ses sarcasmes, à d'autres, oui !

OK, j'admets. Mais c'est plus fort que moi. Je ne peux pas le laisser proférer de pareilles idioties !

— Rappelle-moi juste une chose essentielle, Louise.

Son ton a changé. Il tient à capter mon attention. Toute mon attention. Pas seulement celle où se cachent les sentiments que j'éprouve pour Elias. Non, l'autre. Ma raison.

— Depuis combien de temps tu connais mon pote ? Deux jours ? Une semaine ?

— Deux semaines, je le coupe, énervée. Deux semaines !

Immédiatement, il ricane, ce qui ne présage rien de bon pour la suite.

— Ben voilà, c'est exactement ce que je disais ! Tu crois que quelques jours ou un demi-mois ça fait le poids face à vingt ans d'amitié ?

Merde, je ne l'avais pas vue arriver, celle-là... Je baisse les yeux, vaincue. Je sais très bien où il souhaite en venir. Et, au fond de moi, je ne peux pas lui en vouloir. Ce serait injuste.

— Elias, je le connais mieux que certains membres de ma propre famille. En t'exposant mon ressenti, je ne cherche pas à te nuire ou à te blesser. Je désire juste que tu comprennes une chose essentielle.

Je n'ai pas le courage de me rabaisser à lui demander laquelle. De toute façon, il me répond dans la seconde :

— Il a été déclaré coupable sur des preuves irréfutables. Tu crois quoi ? m'interroge-t-il en soupirant, l'air épuisé. Moi aussi, j'aurais rêvé de le voir

innocenté. De savoir que mon pote était clean. Chaque jour, quand je pense à ce qu'il a fait, je continue de me questionner sur ma présence à ses côtés. La mérite-t-il réellement ? Tu as seulement idée de la raison pour laquelle je suis resté près de lui ?

J'opine négativement.

— Car, je connais le vrai Elias. Il a eu un moment de folie, personne ne pourra plus rien y changer. Ni toi ni moi. C'est ainsi. Par contre, nous pouvons l'aider à reprendre sa vie. À se réinsérer.

— Sans moi, c'est ça ?

Les larmes me montent aux yeux, mais je les retiens. Pourquoi personne ne croit-il à son innocence ? J'en ai mal pour lui. Tellement mal. Elias n'est pas comme ils le pensent tous. Ils se trompent.

Ma mine triste et déconfite alerte Martin, qui pose une main chaleureuse sur la mienne. Je la retire immédiatement.

— Ne prends pas les choses trop à cœur, d'accord ? Jamie et moi cherchons juste à te protéger. Si je te rejoins sur un point, c'est bien celui de l'amnésie d'Elias. Il ne se souvient de rien concernant cette nuit-là. Et qui dit ne pas se souvenir, dit aussi ne pas être conscient de ses mauvaises pulsions. Je ne suis ni ton frère ni ton père. Mais si j'avais un conseil à te donner, ce serait celui de te tenir éloignée le plus loin possible de lui. Être avec lui ne t'apportera rien de bon. Bien au contraire. Tu verras, un jour, tu me remercieras.

— Certainement pas, hurlé-je en me relevant.

Déboussolée, je pointe un doigt accusateur dans sa direction.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Martin ! Je vais te dire une chose que je considère comme essentielle. Peut-être que je ne le connais pas depuis très longtemps. Peut-être que tu me prends pour une fille facile. Peut-être que tu ne crois que ce que tu vois. Peut-être que tu es resté aux côtés d'Elias pendant toutes ces années. Peut-être que tu me juges inconsciente ou totalement folle. Mais, tu te goures sur toute la ligne ! Elias est innocent, et je vais le prouver !

Sans attendre de réaction de sa part, je saisis ma veste, et quitte le café en courant. Encore un peu et il m'aurait demandé d'aller consulter un psy...

Un psy.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé plutôt ? Depuis ce matin, la réponse était sous mon nez et je n'avais rien vu !

Je ne réfléchis pas longtemps aux conséquences que pourrait avoir mon acte. Pour les remords, on verra plus tard. Après avoir attrapé mon portable au fond de mon sac, je tape le message destiné à changer le cours des événements :

[C'est moi. Je dois te parler en toute urgence. Rappelle-moi. Même cette

nuit.]

Louise

[Pas de SMS. Je ne veux pas de trace sur notre échange. Je t'appelle dans 10 min, j'ai une pause dans mes RDV. OK pour toi ?]

Décidément, Léo ne changera jamais. Malgré toutes ses aventures extra-conjugales, il continue de respecter ses trois principes auxquels il ne déroge jamais :

1. Aucun message écrit.
2. Gérer ses alibis.
3. Traiter sa femme comme une princesse.

Et dire que je suis tombée dans le panneau. Quand j'y repense, je me demande ce que j'ai pu lui trouver.

Aucune volonté de s'engager, carrière similaire, sexe sans attaches.

Il y a quelques mois, je détenais également mon trio gagnant, celui sur lequel je me basais coûte que coûte. Homme libre, même milieu professionnel, juste pour le plaisir.

Et me voilà, à chercher à innocenter mon amoureux de meurtre !

Léo...

Elias...

Deux opposés.

Pourtant, même si nos chemins se sont éloignés, je ne peux pas m'empêcher de taquiner mon ancien amant :

[OK. Promis, ta femme n'en saura rien.]

Sa réponse ne se fait pas attendre :

[La ferme. Merci.]

Je l’imagine en train d’effacer mon message à la va-vite, de crainte qu’un de ses patients en comprenne la teneur. Pour la première fois depuis ce matin, je souris.

[Je parie que tu es rouge tomate.]

[Je te déteste.]

[Et moi, donc.]

[Louise, STOP, STP.]

[Tu m’as appelée par mon prénom. Tu viens de transgresser ton code.]

[Je ne vais pas te rappeler.]

[Tant pis. Je tenterai ce soir, après ta garde, quand tu seras rentré.]

[Tu fais chier.]

[Tu me dois bien ça, sale traître.]

[STOP. VRAIMENT.]

[Je parie que tu es en train d’effacer les premiers.]

En guise de réponse, le téléphone se met à vibrer. Bingo, Léo. De peur qu’il ne change d’avis, je décroche à la première sonnerie.

— Ce n’est pas trop tôt, mon vieux !

Il réagit instantanément :

— Tu te fous de moi ? J’étais avec Monsieur Patrieski, j’ai dû quitter notre séance !

— Patrieski, le mégalo polygame incontinent ?

— Tu as bonne mémoire !

— Je te rappelle que je ne suis pas fichue. Juste en congé maladie. Tu peux même me remercier.

— Te remercier ?

À son ton, j’ai l’impression d’avoir sorti l’énormité du siècle.

— De t’avoir tiré des bras du plus terrible patient de l’univers !

— Franchement, je ne sais pas ce que je préfère, là, tout de suite, entre me farcir encore dix minutes avec lui ou devoir te demander ce que tu attends de moi. Je crains le pire.

— Tu peux.

Je n’ai jamais été aussi sérieuse en présence de Léo. Je l’entends respirer bruyamment.

— On avait dit pas d’attaches.

— C’est effectivement ce qui avait été décidé.

Il soupire, en proie à d'atroces réflexions.

— Mais maintenant, des attaches, j'en veux.

— Louise...

Au brouhaha de la porte qui se ferme, je l'imagine en train de se planquer dans son placard fétiche. Celui où il fait défiler des infirmières et des étudiantes.

— On avait dit...

— Pas d'attaches, je sais. Je ne parle pas de toi, imbécile.

Je viens de lui couper la chique. Si l'heure n'était pas aussi grave, je poursuivrais mes taquineries. Elias est ma priorité, Léo représente juste un moyen d'arriver du point A au point B.

— Donc, toi et moi...

— Tu penses vraiment qu'après m'avoir abandonnée sur un lit d'hôpital, un rein en moins, je vais continuer à vouloir jouer au docteur avec toi ? Tu regardes trop Grey's Anatomy...

— Arrête ça.

— Arrêter quoi ? Écoute, je ne suis pas là pour parler du bon vieux temps. J'ai besoin de toi pour un cas pro. Le genre de ceux qui ne te montrera pas sa carte vitale. Un rendez-vous en off.

Il sent immédiatement le plan foireux. Et il a raison. Mais, par téléphone, je ne lui confierai rien. Maintenant, il faut que j'arrive à le convaincre de se déplacer jusqu'à Paris.

— Je veux le nom du patient.

— Hors de question. Je te promets que tu l'auras bientôt.

— Putain, Louise. Dans quoi tu t'es encore fourrée ?

J'hésite un court instant avant de lui répondre. Après tout, pourquoi ne pas jouer la carte de la franchise et lui dire la vérité ? Elias ne mérite pas que je le cache aux yeux du monde.

— Il s'agit de mon attache, et quoi tu penses, quoi que tu veuilles, je ne te donne pas d'autre choix que celui de m'aider. Ce n'est même pas à prendre ou à laisser.

— Je ne peux pas, Louise. Et même si je le souhaitais, je ne pourrais pas. Anne-Béatrice va accoucher d'un jour à l'autre. J'ai posé mes congés à partir de ce soir.

J'avais oublié la naissance imminente de son bébé. Léo, papa. On aura tout vu.

— Et si je viens ? Tu peux me rejoindre chez moi ? À mon appart ?

Cette possibilité me semble totalement hors de propos. Elias ne peut pas quitter Paris. Ce serait de la folie. Je ne sais même pas s'il en a le droit ! Si ça se trouve, il va être assigné à résidence...

— Ôte-moi d'un doute ? Tu es où en ce moment ?

— Peu importe, ce n'est pas la question. Je te recontacte dans deux jours, avec un lieu de rendez-vous.

Tu persistes et tu signes !

Se rencontrer dans le salon ou la chambre d'Elias, impossible ! Son frère garde les murs, désireux de me voir quitter l'appartement. Martin ? Il me rira au nez. Si je réfléchis bien, je n'ai pas trente-six-mille solutions qui s'offrent à moi.

Avant que je ne raccroche, il tente une dernière fois de récolter quelques informations sur son futur patient anonyme :

— Donne-moi juste les signes cliniques.

— Tu n'en as pas besoin.

— Si tu désires réellement que je t'aide, j'ai besoin de savoir un minimum où je mets les pieds.

Je soupire, vaincue.

— Amnésie partielle suite à un événement traumatique.

— Et tu ne peux pas aller consulter quelqu'un d'autre ? Il y a des milliers de psys sur cette planète !

— Je crois que tu n'as pas très bien compris, Léo. Je ne cours pas après tes confrères, je te veux, toi. Tu es le meilleur. Tu es unique en ton genre.

— Le meilleur ?

J'imagine qu'il commence à pâlir. C'est bien, il saisit. Après, il sera trop tard pour lui de reculer.

— Il a besoin de toi pour parvenir à mettre des images et des mots sur ce qui lui est arrivé. Tu dois sortir tes expériences du placard et les tester sur lui. C'est sa seule chance.

— Mes expériences ?

— Arrête de répéter tout ce que je dis, juste pour gagner du temps. Tu as très bien saisi ce que j'attends de toi. Je serai là, à tes côtés. Au moindre problème, on stoppera. Mais, aide-le, je t'en supplie.

Un petit bruit, propre à Léo, m'indique qu'il se racle la gorge. Il panique un court instant, puis se ressaisit :

— Ce gars, c'est la bonne attache ?

— Je l'espère de tout mon cœur. Mais je ne pourrais en être certaine qu'une fois qu'il t'aura vu. S'il te plaît, ne me lâche pas. Si ce n'était pas important, je ne t'aurais pas contacté au boulot. Ni chez toi. Ni nulle part.

— OK. Après-demain, à treize heures, chez toi. C'est à prendre ou à laisser.

— Je prends.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à trouver une solution miracle pour kidnapper Elias, et le faire sortir de la ville sans mettre la puce à l'oreille de

Jamie et Martin.

Mission... presque impossible.

Elias

Je me sens vidé, lessivé, éreinté. En proie à une immense frustration. Depuis que j'ai quitté le bureau du juge, voilà une heure, je ne sais absolument pas quelles vont être les décisions prises à mon encontre. À cet instant, Jamie s'y trouve toujours, entouré de mes parents, de la famille de Mona, et de l'avocat de la partie civile. Le procureur général est présent toute la matinée. Il m'a bien signifié que je risquais de subir une assignation à résidence jusqu'à l'ouverture d'un second procès, dans deux mois environ. Pour l'instant, aucune date ne semble avoir été arrêtée, ce qui me laisse le temps de voir venir. D'espérer, aussi. Seul bémol : la série. J'avais enfin signé pour un rôle qui allait pouvoir accompagner et soutenir ma réinsertion. Là, c'est fichu.

— Tu penses à quoi ?

Assise tout contre moi, dans le fond de la méridienne de mon canapé, Louise me fixe, inquiète. Je souris tristement.

— Tu ne vas pas être contente.

Elle tente de se redresser, mais je la retiens. Pour l'instant, en gros égoïste que je suis, je veux la sentir, la toucher. Respirer Louise représente tout mon oxygène. Le seul qu'il me reste, à présent. Je crois que je ne m'en lasserai jamais. Même quand je me retrouverai dans ma cellule miteuse, je fermerai les yeux et repenserai à tous ces moments bénits. Par tous les moyens, je tenterai de capter son odeur dans mes souvenirs.

— Tu ne m'as pas tout dit.

Sur le chemin du retour, je lui ai transmis, avec autant de précision possible, tout ce qui s'était passé dans le bureau du juge. Les arguments de Jamie, la mise en place de sa défense. Efficace, comme toujours. Le discours des hommes de loi. Le Procureur va faire en sorte que je prenne la peine maximale, mais ça ne m'étonne pas, c'est son job. Même si par miracle, il me croyait innocent, il est

payé pour faire son boulot. Et ce dernier ne sera jamais de protéger mes propres intérêts. L'avocat de la partie civile a directement annoncé la couleur, il veut prouver la préméditation. À ce souvenir, mon cœur se serre. Le juge est demeuré impassible, écoutant tour à tour, les arguments de chacun, me posant quelques questions auxquelles j'espère avoir répondu le plus calmement possible. En sortant, Jamie m'a rapidement accompagné jusqu'à Louise, qui m'attendait dans le couloir. Il ne cautionne toujours pas notre rapprochement, mais ça m'est complètement égal. Le peu de temps qu'il me reste, j'ai décidé de pleinement en profiter. Comme je l'entends. Peu importe ce qu'ils disent tous, ce qu'ils pensent, la façon dont ils me jugent, je ne me suis jamais senti aussi vivant qu'en ce moment.

— Pour le procès, si. Par contre, tu vas être déçue.

Je capture son visage, et embrasse son front.

— Très déçue.

— Arrête, Elias ! Sois sérieux, cinq secondes.

Je vais perdre mon premier job en dix ans, et je souris. Comme un gamin rassuré de ne pas avoir croisé ses détracteurs à la sortie de cette pré-audience. Depuis quelques années, j'éprouve vraiment de réelles difficultés à faire confiance au système judiciaire de notre pays, pourtant, ce matin, j'ai profondément respecté leur façon de procéder. Ils ne m'ont pas gardé une minute de plus, ce qui m'a permis de m'éclipser avant l'arrivée de l'autre partie. Ma famille, celle de Mona. Je ne les ai pas croisés.

Heureusement.

Sinon, je n'aurais pas pu sortir en un morceau de cet affront.

Voir la déception sur le visage de mes parents reste ma blessure la plus douloureuse. Une entaille dans mon cœur, dont je ne me relèverai pas de mon vivant. Jamie m'a conseillé d'apprendre à vivre avec, je ne sais pas si j'y parviendrai.

Je ne sais pas.

Donc, à côté, mon rôle me paraît représenter un détail infime. Minimaliste.

— Arrête, Elias ! rit-elle pendant que je continue à la câliner, tout en commençant à la chatouiller. Sois sérieux deux secondes ! Tu voulais me dire quoi ? Pour quelle raison vais-je être déçue ?

Je calme mes assauts, la blottissant contre moi.

— Je crains que tu doives attendre des mois avant de découvrir la vérité sur Brandon.

Louise est loin d'être bête, aucune explication ne me semble nécessaire pour qu'elle comprenne où je désire en venir.

— Les salauds !

Je l’embrasse tendrement sur le front.

— Ma petite guerrière, ne les juge pas trop vite. Pour l’instant, ils ne m’ont rien dit. Mais, j’imagine que quand Jamie les mettra au courant — car il va bien être obligé de le faire —, ils m’enverront une rupture de contrat. Je ne leur en voudrai pas, ils n’auront pas le choix. Business is business.

D’où je me trouve, surplombant le visage de Louise, je peux apercevoir ses yeux se voiler de déception. Pour moi.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Ce sont des choses qui arrivent. De toute façon, à quoi bon me lancer dans une aventure dont je ne verrai pas la fin ?

— Je…

— Ne dis rien, la coupé-je en posant mon index sur sa bouche. Ne perdons pas de temps. À partir d’aujourd’hui, de maintenant, je veux que nous profitons de chaque seconde passée ensemble.

∞∞∞∞∞∞∞∞

Louise

Je m’apprête à lui confier ce que j’ai sur le cœur, mais il me fait taire d’un baiser. Lent, profond, totalement aliénant. Cet homme me possède d’une façon si inédite que je ne me reconnais plus.

Un contact en entraînant un autre, nous nous isolons dans notre bulle. J’aime qu’il me touche, qu’il me découvre à nouveau, qu’il cherche à tout connaître de moi. Et cette façon si propre à lui de caresser, puis d’embrasser ma cicatrice. Il m’accepte telle que je suis. Fait de mes défauts mes plus belles qualités.

Je le désire comme je n’ai jamais désiré personne.

Je veux qu’il soit mien.

Aujourd’hui.

Demain.

Toujours.

Tu ne t’emballes pas un peu, ma jolie ?

Fichue conscience. Elle ne peut pas s’empêcher de sonner aux portes quand

elle n'est pas attendue.

Je suis en train de tomber amoureuse, et je ne souhaite même pas lutter. Ce sentiment m'apparaît si réel, que je l'accepte tel qu'il est. Enveloppant, angoissant, mais si précieux.

Je l'embrasse, il me dévore. Au contact l'un de l'autre, nos corps s'embrasent. Je ne contrôle plus rien. Ni mes mains partant à l'assaut de sa peau ni ma bouche proférant des paroles si intimes que ça me détruirait si une personne étrangère à notre couple les entendait.

Et justement, nous nous rendons tant prisonniers de nos propres instincts que nous ne percevons pas Jamie se glisser dans l'appartement. Ni appeler Elias. Et encore moins avancer, d'un pas rapide, jusqu'à l'entrée de notre chambre.

Un poing fort, s'abattant sur la porte, nous fait sursauter de concert.

— Elias, je sais que tu es là ! Ouvre !

Je ne connais pas bien son frère, mais le ton qu'il emploie ne présage rien de bon.

— Enfile ça ! se précipite de me dire mon amoureux en me lançant un de ses vieux tee-shirts.

Perdue dans le feu de l'action, je ne m'étais pas rendu compte de ma quasi-nudité. Hormis, ma culotte en dentelle blanche, je ne porte plus rien.

— Deux secondes, j'arrive !

Elias tente de gagner du temps, passe son jeans, ouvre rapidement son armoire, et en sort un sweat à capuche qu'il enfile sur son magnifique torse... nu.

— Elias, je vais péter cette porte si tu ne rappiques pas immédiatement. Nous devons parler, et vite ! Je t'attends au salon. Je te laisse une minute pour me rejoindre. Tu la dépasses, j'entre, et je me fiche de savoir ce que je vais y trouver. Compris ?

À peine a-t-il prononcé sa dernière parole que l'on perçoit sa démarche pleine de confiance se diriger vers l'opposé de l'appartement. Une fois qu'il paraît s'être suffisamment éloigné pour ne pas nous entendre, Elias lâche, épuisé d'avance :

— Je crains le pire.

Même si mon avis rejoint le sien, que je n'en mène pas large, j'essaie de le rassurer :

— Il est peut-être fatigué de sa journée.

— Jamie n'est jamais fatigué. Une bête de boulot. Putain, comment je vais faire si...

Il semble bien trop paniqué pour terminer sa phrase. Alors, je m'approche et me blottis tout contre lui. Je ne demande pas grand-chose, j'espère juste que ma

chaleur parviendra à l'apaiser un tant soit peu.

— Attends de savoir.

— Je sais déjà.

Ses yeux se sont voilés de cette tristesse ombrageuse qui me fait mal. Je ne supporte pas de le voir ainsi, si démuni. Puis, ils deviennent presque suppliants quand il ajoute :

— Accompagne-moi, s'il te plaît.

Je déteste lui faire de la peine, pourtant je suis persuadée que de rester à ses côtés durant son entrevue avec Jamie n'est de loin pas la méthode la plus intelligente.

— Je ne pense pas que ça soit une bonne idée.

Chaque mot m'a fait mal, néanmoins je ne changerai pas d'avis. Si j'aime Elias, je me dois de garder mes distances face à Jamie. Depuis dix ans, il se bat pour son frère, et même si je ne suis pas toujours d'accord avec sa façon de le traiter et de voir les choses, il mérite d'être respecté pour ne l'avoir jamais lâché.

— Ce ne sera pas à Jamie d'imposer sa loi. Il est ici, chez moi.

Il tente de trouver des arguments, de se convaincre, mais lui comme moi savons que j'ai raison.

— Je ne sortirai pas de cette chambre sans toi.

Son regard intense en dit long sur ses convictions, il ne laissera pas tomber.

— Je t'ai dit que...

— Que c'était une mauvaise idée, j'ai entendu. Et moi je te dis que tu vas venir. Il ne s'agit pas d'une discussion, mais d'un besoin.

Tout en respirant profondément, il saisit mes mains, puis les capture dans le creux des siennes.

— J'ai besoin de toi dans ces moments difficiles. Je sais ce que mon frère et Martin pensent. Je m'en fiche. Ils ne sont pas à ma place, et Dieu merci, ne le seront jamais. Ils ne devraient pas juger sur ce qu'ils ne connaissent pas. Personne ne leur a jamais pris leur liberté, leur droit d'aimer. Ils ne perçoivent pas les choses du bon œil. Moi, si. Dans les minutes qui viennent, rien n'est plus important à mes yeux que t'avoir à mes côtés. Je t'en supplie, Louise. Accompagne-moi.

Je suis humaine.

Donc, les yeux humides, j'accepte. Les siens, secs mais émus, me remercient du regard.

J'ai bien conscience de réagir de la pire façon qui soit, pourtant, ma main calée dans la sienne, je le soutiens, jusqu'à croiser les iris meurtriers de Jamie.

— Ce n'est pas une bonne idée, Elias. Nous en avons déjà parlé, tous les deux, ce matin.

Je rêve où il fait mention de moi sans même daigner m'accorder le moindre petit regard ?

— Là, tout de suite, je me fiche de ce que tu penses, annonce Elias, serrant ma main encore plus fort contre la sienne. Je suis adulte, majeur et vacciné. Je n'ai aucun compte à te rendre sur la fille que je fréquente. Elle s'appelle Louise, et je t'interdis de parler d'elle ainsi. Elle mérite le respect, merde !

Il s'énerve, ce n'est pas bon signe. Voilà pourquoi il aurait fallu que je reste dans ma chambre. Au lieu de ça, j'ai cédé et je me retrouve désormais dans une situation qui m'échappe. Je déteste cela.

— Putain, Elias. Quand vas-tu comprendre que ce n'est pas ton frangin qui s'adresse à toi, mais ton avocat ?

— Avocat, frère, tu sais quoi ? Cela ne veut plus dire grand-chose. Bientôt, on m'enfermera comme un animal de foire. Je ne serai plus rien ni personne. Juste un nom associé à la douleur, au malheur. Donc ce que tu penses de ma relation avec Louise, je m'en tape ! Elle est là, à mes côtés, et va y rester. Il vaudrait mieux que tu t'y habitues, car dans les prochaines semaines, tu risques de la croiser à de nombreuses reprises. Et tu peux la regarder quand tu causes à son sujet, elle a des oreilles, tu sais !

Même si Jamie soutient le regard d'Elias, ses traits ne mentent pas. Lui aussi est épuisé. Une dispute fraternelle ne les aiderait en rien. J'hésite à m'éclipser discrètement, mais la paume de mon compagnon s'agrippe si fermement à la mienne que je ne pourrais pas effectuer le moindre pas en direction du couloir. Et quand son frère pose des yeux désolés sur moi, je crains de lâcher prise à un moment ou à un autre. Tout cela me semble si compliqué, si dur, si terrible. Je souffre pour eux, mais pas que.

Que vais-je devenir dans tout cela ?

— Je n'ai rien contre toi, Louise. Je pense juste...

— Ne pense pas. Contente-toi de rester maître de la situation face au juge. Il a dit quoi ?

Jamie soupire, avant de s'approcher de nous, et d'attraper les épaules d'Elias.

— Il va falloir être fort.

— Assignation à résidence ?

Il hoche la tête en signe d'assentiment. Un lourd silence s'abat dans la pièce. Nous cherchons tous une solution... impossible à trouver. Le sort d'Elias semble scellé.

— Je refuse.

— Tu ne peux pas. Tu ne dois pas. Ce sera l'incarcération, et aucun retour en arrière ne te sera proposé. Agis avec intelligence.

— Je les déteste tous, putain !

— Ne dis pas ça...

— Mais regarde ce qu'ils me font ! Papa, maman, les parents de Mona ! J'ai payé, putain ! J'ai payé !

Les larmes qu'il gardait tapies en lui, déferlent sur ses joues. Bientôt, elles se transforment en sanglots déchirants. Mon cœur saigne pour lui, et je ne peux rien faire. Ne rien dire. Nous sommes piégés par une histoire vieille de plus de dix ans.

— Ils estiment que non, frérot.

— Tu leur as dit que...

— Que quoi, Elias ? Tu ne te souviens de rien. Ils ne te font pas confiance.

— Je les emmerde, répond-il en passant le dos de sa main sur ses joues, afin d'essuyer ses pleurs. Je les emmerde.

Cette remarque arrache un petit sourire jaune à Jamie.

— Ne dis surtout pas ça devant le juge.

— Je l'emmerde aussi. Et son pote Procureur, encore plus. Tous des vendus.

— Elias.

— Et je t'emmerde aussi toi, putain !

J'essaie de l'apaiser en caressant l'intérieur de sa paume du bout de mes doigts. Ce contact tendre n'échappe pas à Jamie, dont les yeux restent braqués quelques secondes sur ce dernier, avant de se relever vers moi, à la recherche d'une parole à prononcer. Il semble perdu, ailleurs. Et moi, je m'en veux d'avoir été l'élément déclencheur à cette dispute.

— C'est quoi la suite ? je demande d'une voix douce, histoire d'apaiser leurs tourments fraternels.

— Assignation à résidence, jusqu'à l'ouverture du procès. Donc dans moins de six mois, sinon une nouvelle assignation devra être mise en place, et ils ne désirent surtout pas en arriver là.

— Le port du bracelet ? je l'interroge, tout à coup inquiète.

— Article 142-5 al 2 et suivants : « Cette mesure oblige la personne à demeurer à son domicile ou dans une résidence fixée par le juge d'instruction ou le juge des libertés et de la détention et de ne s'en absenter qu'aux conditions et

pour les motifs déterminés par ce magistrat. »

— Un bracelet électronique ? je poursuis, déboussolée.

— C'est mieux que de retourner en prison. Cela nous laissera au moins la liberté de bien préparer ta défense, Elias.

Il m'oublie de nouveau, faisant fi de ma présence. Mais Elias comprend immédiatement mes craintes, et demande :

— Je serais pucé par le véto des taulards à partir de quand ?

— Dans deux jours, lance Jamie. Ils t'offrent ce laps de temps pour régler tes affaires personnelles, gérer ta démission professionnelle. Je suis sincèrement désolé, je sais combien tu tenais à ce rôle.

Elias me lâche, et s'approche de Jamie, l'air menaçant. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Brut, énervé, presque animal.

— Si comme tu le dis si bien, tu savais à quel point j'y tenais, tu te serais battu pour moi, ce matin. Je ne me retrouverais pas dans cette situation de merde à cause de toi, putain !

Je n'arrive pas à comprendre quelle raison le pousse à en vouloir autant à son frangin, tout d'un coup. Surtout quand il se met à l'imiter d'une voix nasillarde :

— Elias, plaide coupable. Elias, crois-moi, c'est la bonne solution ! Elias, tu pourras sortir au bout de dix ans ! Elias, tu pourras tout recommencer à zéro, tu n'auras même pas trente-cinq ans. Je te le promets, mon frère... Mon frère !!! Du vent, ouais ! Regarde dans quelle merde je me retrouve aujourd'hui à cause de toi, bordel !!!

Jamie reste muet, comme paralysé face aux accusations d'Elias. Il a mal, je le vois, je le sens. Je ne sais pas comment agir, comment réagir. Je souhaite les aider, tous les deux.

— Tu es injuste, finit par dire Jamie, d'une voix sortante d'outre-tombe. Mais, je te pardonne, car tu n'es pas dans ton état normal. Je refuse de rentrer dans ton jeu malsain. Tu as envie de me considérer comme responsable de ta misère, déteste-moi. Tu veux un coupable, si ça te fait plaisir de me prendre comme un bouc émissaire, lâche-toi. Mais, dans deux jours, quand je reviendrai te chercher pour aller mettre ce fichu bracelet, tu viendras avec moi. Tu seras calme, conciliant. Sinon, ils t'enverront directement en prison. Et là, pour préparer le procès, on va galérer. Le Juge et le Procureur nous ont donné cette chance, nous ne devons pas la laisser passer.

Comme Elias refuse de lui répondre, je le fais à sa place :

— Il sera prêt et disposé à te suivre.

M'ignorant toujours, il ne regarde que son frère, cherchant quelque chose dans ses yeux. Visiblement, il ne trouve rien puisqu'il déclare :

— Je suis déçu et triste. Je m’attendais à autre chose de ta part.

— De la reconnaissance ? Tu peux te la foutre où je pense !

— Non, pas de la reconnaissance, soupire Jamie, désappointé. Du respect. Juste du respect. Cela fait des années que je te soutiens contre le monde entier, en général...

— Et contre nos vieux, en particulier.

— Oui, nos parents ! Tu crois que c’est facile pour moi ? Tu t’imagines que ça me fait quoi d’aller chez eux sachant que l’unique sujet de discussion que nous aurons sera toi ? Juste toi ? Toujours toi ! Je suis fatigué, Elias. Fatigué de me battre contre la Terre entière afin que tu conserves un semblant d’intégrité. Épuisé de devoir reconnaître que tu ne m’aides en rien. Je vais vous laisser seuls. Visiblement, je suis de trop. Et, poursuit-il en faisant un geste de la main, je comprends. Je ne vous en veux pas. Et puis, je vais aller dormir. J’en ai grandement besoin. Trop de nuits blanches à penser à ta défense risquent de ne pas me faire avancer dans le bon sens. Donc, reposez-vous, je vais en faire autant. On se voit dans deux jours.

Il part, sans se retourner. Au moment où il disparaît de notre champ de vision, je crois qu’Elias n’a jamais serré ma paume aussi fermement.

Quarante-huit heures.

La justice française ne nous en accordera pas une de plus. Le sablier commence à s’écouler. Léo va devoir agir plus rapidement que prévu.

Elias

Louise ne dit rien.

C'est bien simple, depuis que Jamie a levé les voiles, elle reste muette. Et je n'ai aucune idée de comment interpréter ses silences.

Soit, mon frère l'a gonflée avec sa façon de se comporter ; soit, elle ne sait plus où elle en est. Dans les deux cas, je me retrouve dans une merde noire. Sans elle, je ne me sens pas la force de continuer. De les affronter. Ma famille, celle de Mona, les journalistes. Je n'en peux plus.

Déboussolé, je quitte le salon, et monte vers ma chambre. Elle me suit sans un mot. En arrivant sur le palier, je m'attends à ce qu'elle entre dans la sienne, mais elle n'en fait rien. Elle me suit toujours.

J'ouvre la porte, elle se glisse à l'intérieur. Et, je panique. Jamais encore, je n'avais emmené une fille dans mon antre, le plus privé de tous. Jamais. Jusqu'à présent, je m'étais systématiquement rendu dans la sienne. Et la voilà qu'elle s'invite, sans demander son reste. Je prends sur moi, attaquant mentalement mes instincts les plus bas. Ceux consistant à lui ordonner de ficher le camp, de me laisser en paix. Parfois, je ne me comprends pas. Quel est le problème de sa présence, au juste ?

À cause de toute cette histoire, je ne suis plus le même.

Je ne serai plus jamais le même.

Plus j'avance, plus je me rends compte que ma pire crainte est en train de se réaliser. Je deviens le fou que je suis au fond de moi.

Totalement timbré.

Mes poings me titillent, avec une farouche envie de cogner quelque part. Quelqu'un.

Ma gorge se noue douloureusement, prête à hurler. À cracher son fiel.

Ma colère me consume, je suis paré à éclater en un millier de morceaux de

haine.

Seul le visage de Louise me permet de tenir le coup. Mais pour combien de temps ? Des heures ? Des jours ? Des semaines.

J'en veux à Jamie.

Et je m'en veux de lui en vouloir.

Depuis le début de toute cette merde sans queue ni tête, il ne m'a jamais abandonné, m'a soutenu contre vents et marées. Contre notre propre famille. Sans ciller. Il n'a manqué aucun parloir, aucun coup de fil. Il a été là à ma sortie, m'a trouvé ce chalet, m'y a conduit.

Jamie est un frère d'armes. Un vrai.

Et je me suis comporté avec lui comme le plus sombre des crétins. Je ne devrais pas lui en vouloir de chercher à me protéger. Il a peur.

Il te croit coupable.

Assurément.

Mais, je ne dois pas lui en vouloir. Les preuves sont contre moi. Et, il est avocat. Il connaît son job mieux que personne. Un jour, il deviendra le meilleur. Il le mérite.

Comme tu mérites de retourner en taule.

Je ne supporte plus cette petite voix intérieure. Cette vermine me pourrit le cerveau. M'aliène. Pour la faire déguerpir, j'agrippe mes cheveux, et les tire aussi fort que je le peux, agitant ma tête d'avant en arrière.

— Elias...

Je sens Louise s'approcher, mais je ne veux pas d'elle maintenant. Je ne suis plus... *moi*. Il faut qu'elle parte, mais j'ignore comment le lui dire. Je panique. La rage monte en moi. Je panique. Je perds le contrôle. Je panique. La folie me gagne. Je panique.

— Pars.

Je la sais proche, trop proche.

— Tire-toi.

Sa main caresse mon épaule. Ne sent-elle pas le danger arriver ? Je me retourne, en proie à une envie de tout casser. De tout détruire.

— Tu ne comprends pas ce que je raconte ? Je t'ai dit de te barrer, putain de bordel de merde !

Ses yeux se voilent, mais elle ne bouge pas d'un centimètre. Elle assiste à mon échec, à ma descente en enfer, et je ne peux rien faire pour l'empêcher de m'engloutir. Je suis le principal acteur de ma propre chute. Ici. En live. Dans mon appartement. Devant elle.

Je ne veux pas lui faire de mal.

Au prix d'un effort surhumain, je tente de me calmer, et au bout d'une minute, je parviens à lui dire, d'une voix étranglée par la souffrance :

— Comment dois-je te faire comprendre qu'il faut que tu te barres loin de moi ? Tire-toi, Louise. Casse-toi avant qu'il ne soit trop tard. Sinon...

— Sinon quoi, Elias ?

Putain. Elle reste stoïque face à moi, n'esquivant pas le moindre pas vers la sortie de ma chambre.

— Sinon, je ne sais pas...

Je m'effondre sur le sol, le dos contre le mur, la tête repliée entre mes genoux. Mes mains représentent mon dernier rempart avec la réalité. La douleur qu'elles procurent à mes cheveux en les tirant, les arrachant parfois, me rappelle que je suis toujours vivant. Toujours... dangereux.

Je l'entends s'éloigner vers le couloir. Je meurs d'envie de la supplier de ne pas quitter cette pièce, de lui crier que tout ce que j'ai dit n'était que foutaises, mais je me retiens.

Je ne suis pas un menteur, et refuse de le devenir.

∞∞∞∞∞∞∞∞

Louise

Inspire, expire.

L'air se bloque, je siffle.

Ventoline.

Je n'ai pas fait de crise d'asthme depuis des années, je refuse que ça recommence aujourd'hui. Je suis guérie.

Tu paniques.

Non, j'essaye de réfléchir avec discernement.

Tu as peur.

Peur pour Elias.

Non, pour toi.

Elias. Juste Elias.

Malgré ce que j'ai vu, je campe sur mes positions. Il n'est pas coupable. Cet homme m'a fait l'amour, m'a aimée. Ses yeux ne m'ont pas trompée, sa sincérité

non plus. *Elias ne ferait pas de mal à une mouche.* Au même titre que Mona, il est une victime.

Mais de qui ?

Et pourquoi ?

Tant qu'il ne sera pas lavé de ce qui lui est reproché, jamais il ne pourra se reconstruire. Il continuera de sombrer vers ses propres abymes.

Deux jours. Pas un de plus.

Là, je panique. Prouver l'innocence d'Elias relève du miracle.

Je saisis mon portable, compose le numéro de l'homme le moins fidèle de l'Univers, et attends. Je suis envoyée directement sur sa messagerie. Bordel, il filtre mes appels !

Forcément, sa garde est terminée. Il doit passer sa soirée avec sa femme.

Je vais peut-être apparaître comme la pire garce de la Terre, mais je m'en fiche. Quand Léo s'amusait avec mon petit cul dans le placard à balai de notre service, il s'en foutait de Marie-Béatrice ! Lorsqu'il criait « *Oui, bébé, jouis pour moi !* », elle ne faisait pas partie du décor. Et au moment où il beuglait « *Encore ! J'y suis presque ! Putain, Léo va gicler !* » — eh oui, pendant l'orgasme, il parle de lui à la troisième personne... —, elle était des milliers d'années-lumière de notre saloperie de débarras.

Je réessaye, en vain.

Alors, j'utilise le seul moyen qu'il me reste de communiquer avec lui. Tant pis s'il le prend mal. Léo a beau être un salaud fini, il n'en est pas moins un des meilleurs psychiatres de France. Qui a testé une méthode révolutionnaire. Il peut le faire pour Elias.

Il le doit.

Sans ça.

Sans ça..., je ne préfère même pas y penser.

Je refuse de baisser les bras, si proche de ce premier but. Lorsque j'appuie sur « envoyer », je me sens presque soulagée.

[Léo, important. Décroche.]

Sa réponse ne se fait pas attendre.

[Peux pas.]

[T'es où ?]

[T'occupe.]

Hors de question qu'il mène la danse. Il l'a assez fait durant les mois qui

viennent de s'écouler.

[Encore au boulot ? Urgence ?]

Les gardes me manquent. Mes collègues — sauf Léo — me manquent. Même mes patients les plus torturés me manquent. J'aimerais reprendre, mais avec Elias à mes côtés. Lui, moi, une vie à construire.

[Pire.]

Qu'est-ce qui peut être pire qu'une garde qui s'éternise et un manque de sommeil dû à l'accumulation de nuits blanches ? Il ne me laisse pas vraiment le temps de réfléchir puisqu'il répond pour moi :

[Presbytère. Réunion pour le baptême. Avec trois autres familles. Marie-Béatrice y tient.]

Si elle savait, la pauvre.

[Et en quoi préparer la venue d'un bébé est-elle si terrible que ça ?]

S'ils savaient tous comme je rêverais, pour moi et Elias, d'un semblant de normalité...

[Les deux piliers du couple uni : fidélité et avouer ses péchés.]

[Il n'est jamais trop tard pour bien faire.]

Je le pense vraiment. Mais là, tout de suite, faire une psychanalyse à Léo n'est pas ma priorité principale. J'ai besoin de lui. Et fissa.

[J'arrive demain. Donne-moi ton heure, je m'y tiendrai. Pas le choix.]

Durant les secondes qui suivent, mon ventre se noue. Il ne répond pas. Je dois attendre cinq minutes pour enfin recevoir quelques mots de sa part.

[Midi, à l'hosto. Je ne peux pas faire mieux. Je n'aurai qu'une heure. Mais à une condition.]

Forcément, je tombe à pieds joints dans le panneau :

[Laquelle ?]

[L'identité.]

[Non.]

[Dans ce cas, je te conseille d'éplucher les pages jaunes à la recherche d'un imbécile qui acceptera de vous aider, toi et ton plan foireux.]

[Tu habites toujours Haguenau ?]

[Oui, pourquoi ?]

Cette fois-ci, c'est moi qui attends avant de lui répondre.

[Louise ?]

[Je t'emmerde.]

[Putain, pourquoi tu me poses cette question ?]

[Juste au cas où je dois appeler ta femme, ce soir. Au moins, je sais maintenant où la joindre.]

[Salope.]

Je ne relève pas l'insulte, et préfère me concentrer sur ce qu'il y a d'important. Elias. Son innocence.

[Demain, dans ton bureau, à midi.]

Épuisée de devoir utiliser de tels stratagèmes, je regarde l'heure, puis coupe mon téléphone. Dans quinze heures, nous avons rendez-vous avec Léo. À plus de cinq-cents kilomètres d'ici.

Et Elias n'est encore au courant de rien.

Louise

Il m'a suivie, conscient des risques encourus.

J'ai du mal à comprendre ses sautes d'humeur, la façon dont il passe de la colère à la confiance, et inversement.

Cependant, je lui ai tout expliqué. Je n'ai omis aucun détail. J'ai présenté l'expérience dans sa globalité la plus totale. Son acteur, aussi. Il sait à quoi s'en tenir. À qui s'en tenir. J'espère juste que tout se déroulera comme je le pressens. Si mon instinct ne me trompe pas, alors dans quelques heures, Elias pourra prouver son innocence.

Je n'ai aucune idée de depuis combien de temps nous roulons. À peine sommes-nous sortis de Paris que j'ai éteint le GPS. J'ai besoin de calme, de réfléchir posément. À toutes les options.

Et si Léo ne pouvait pas aider Elias ?

Et si...

Arrête, tu ne pourras rien changer à ce qui arrivera ou n'arrivera pas. Les dés sont jetés. À toi de gagner la partie.

N'empêche que j'ai peur. En décidant de partir, je nous force à la jouer quitte ou double. En d'autres termes, ça passe ou ça casse. Il n'y aura pas de demi-mesure. Et puis, si je dois être parfaitement honnête avec moi-même, j'appréhende la rencontre entre Léo et Elias. J'aurais aimé pouvoir appeler un de mes autres collègues. Avoir cette possibilité-là. Vraiment.

Mais mon ex reste le meilleur dans son domaine. Depuis la greffe, j'ai beau avoir envie de le gifler à chaque fois que je le vois, je dois lui laisser une chose. Son intelligence hors normes. Notre rupture ne m'a pas fait pleurer, elle m'a juste confortée dans l'idée que ce n'était pas le bon. Et surtout, qu'il ne méritait aucune larme de ma part. Plan cul ou pas, il m'a lâchée au moment où j'avais le plus besoin de lui. J'étais affaiblie, épuisée, en proie à des douleurs énormes. Si quelqu'un avait pu m'aider à passer ce cap difficile, c'était bien lui. Au lieu de

cela, je me suis retrouvée à errer seule dans mon appartement. Camélia et Sara ont fait leur maximum, mais il me fallait un autre soutien. De la tendresse.

Puis, contre toute attente, j'ai rencontré Elias. Sa noirceur m'a aimantée, avant de me donner envie de prendre mes jambes à mon cou lorsque j'ai découvert sa véritable identité. Qui il était. Ce dont on l'accuserait jusqu'à son dernier souffle. Sa bataille est devenue la mienne, et inversement.

— Ce Léo n'a pas été seulement ton collègue, je me trompe ?

Sa question me surprend tellement que je fais un léger écart sur l'autoroute.

— C'est bien ce que je pensais.

Il ne ricane pas, cela me semble bien pire que ça.

— Tu as couché avec lui pendant combien de temps ?

Heureusement qu'il fait noir dans l'habitacle, sinon il remarquerait mes joues cramoisies. Non pas de gêne à l'idée qu'il découvre la vérité sur moi et Léo, mais davantage car, un jour, pas si éloigné que cela, j'ai été cette fille-là. Facile, sans valeurs, maîtresse d'un homme marié... à une gentille femme. J'ai rencontré Marie-Béatrice quelques fois. Lors d'un dîner de fin d'année ou quand elle débarquait dans notre service afin de manger avec Léo. Et cela ne m'a jamais perturbée. Ni pour elle ni pour moi. J'avais besoin d'affection, sans vouloir m'attacher. Léo représentait le candidat idéal.

Maintenant, dans cette voiture, perdue quelque part en Champagne, mon égoïsme me fait mal. Il y a quelques heures encore, j'ai menacé mon collègue de prévenir son épouse, enceinte de presque neuf mois. Qui suis-je pour être aussi méchante ? Aussi cruelle ? Mes valeurs ne sont plus celles-ci. Elias, à sa manière, m'a permis de grandir. De me trouver. De devenir une femme dont je n'ai plus honte. Après ce dernier service rendu par Léo, je demanderai à changer d'hôpital pour la fin de mon internat.

Elias représente mon nouveau départ et il le restera.

Mais pour cela, il faut que je sois parfaitement honnête avec lui. Dès maintenant.

— Six mois.

Cet aveu me fait mal, mais je ne le regrette pas.

— Six mois, quoi ?

Elias semble accaparé par d'autres pensées, néanmoins je me refuse à en profiter.

— J'ai couché plus ou moins régulièrement avec Léo pendant six mois.

Je n'ai même pas besoin de le regarder pour comprendre que ses muscles se tendent, que ses traits noircissent son visage.

— Toi ou lui ?

— Moi ou lui ? Où veux-tu en venir ?

Il soupire, contrarié que je ne saisisse pas le sens de sa question.

— Qui a quitté l'autre ?

Aïe. Il cherche vraiment à tout savoir.

— Lui.

— Lui ? dit-il en se tournant vers moi, presque avec véhémence.

— Oui, lui. Pourquoi ça t'étonne autant ? Il n'y a pas si longtemps que cela, un homme m'a confié que si je voulais éloigner la gent masculine, je ne pouvais mieux m'y prendre.

Les yeux rivés sur la route, je le sens gigoter.

— Attends, ce n'est pas pareil ! Compare ce qui est comparable.

— Justement, je m'y emploie. Je tente de rester fidèle à mes perceptions.

J'aimerais fermer les paupières, oublier Léo l'espace de quelques minutes, mais je ne peux pas. Parfois, il arrive que les choses qui nous font le plus de mal en surface soient les moins importantes. Les moins douloureuses. Et c'est exactement ce que je ressens face à Léo. Alors, pourquoi me mettre dans un état pareil ?

— Il t'a larguée pour une autre ?

— Si seulement...

J'ai honte, tellement honte.

— Un autre ?

Sa question m'arrache un sourire bienvenu. Léo, homo ? Ce serait un comble pour sa belle-famille !

— Ne te fous pas de moi, j'essaie de comprendre.

Face à mon prochain aveu, j'inspire profondément, et déclare :

— J'ai refusé de participer à une orgie pour ses trente-cinq ans. Deux hommes, huit femmes. Il a pris ça comme une infidélité de ma part, et m'a quittée. Fin de l'histoire.

Si des mouches volaient dans la voiture, Elias les goberait toutes crues.

— Quoi ? Tu n'exerçais pas ce genre de pratiques quand tu étais adulé par toutes les jeunes filles de France et de Navarre ? Et même de l'autre côté de l'océan Atlantique ?

Il ne dit toujours rien. Faire croire à une vérité totalement folle, avant d'annoncer la vraie. Hideuse. Une technique vieille comme le monde, qui je l'espère, lui permettra de mieux encaisser le choc.

— Deux hommes, huit nanas, il vient de quelle planète cet extraterrestre ?

— Deux hommes, sept nanas, je rectifie. C'est Léo. Tu comprendras quand tu le verras. Et pour répondre à ta question, planète Terre, région des gros ploucs, département du mensonge, rue de l'adultère, bâtiment je suis un enculé notoire, et je compte bien le rester.

S'il savait à quoi véritablement s'attendre, il fermerait la bouche une bonne fois pour toutes. Mon petit discours semble lui avoir mis la puce à l'oreille, puisqu'il me demande, visiblement interloqué :

— Tu te fous de ma gueule, là ?

Je gonfle mes poumons d'air, prête à mener cette ultime bataille concernant mes révélations sur Léo et moi :

— Pour l'adultère, non. Et je ne t'ai pas menti, c'est un gros enclé de première catégorie.

Je reprends mon souffle, et attends quelques secondes avant de poursuivre, la voix tremblante :

— Mais, je ne vau pas mieux que lui, tu sais. Léo est chef de service en psychiatrie. J'y fais actuellement une partie de mon internat. Enfin, quand je ne suis pas en congé maladie pour avoir sauvé le toy boy de ma pote, Sara.

— Un toy boy ?

Cette révélation semble le surprendre bien plus que celle énoncée précédemment. La vraie. Celle qui peut définitivement faire basculer l'image qu'il a de moi.

— OK, je m'é gare. Pas un toy boy, son prince charmant. Celui qui lui permet d'écouter le chant des hirondelles à son réveil. Un mec dégoulinant de guimauve... Il méritait bien un de mes reins. Bref, passons cette romance dramatico-salvatrice. Léo est marié.

Ça fait mal. Bien plus que je ne me l'imaginai, en vérité. Un coup de poignard aurait été moins douloureux.

— Tu es marié avec cet enclé ?

Sa voix est montée crescendo jusqu'à l'insulte finale. Si j'espérais qu'il ne le porte pas dans son cœur, mon vœu semble avoir été réalisé. Puissance mille.

— Moi ? Non !

Je me sens bizarre. Cette discussion est bizarre. Tout est bizarre.

— Il a épousé Marie-Béatrice il y a huit ans. Et elle est enceinte de huit mois et demi.

Silence. Arrêt sur image. J'imagine qu'il est en train d'effectuer un rapide calcul dans sa tête.

— OK, je vois, finit-il par lancer, d'une voix... singulière.

Un étrange coup de massue m'irradie le cœur. J'aurais tellement aimé pouvoir lui raconter mon passé à un autre moment. Différemment. Mais là, le temps nous est compté. Il n'y a pas trente-six mille solutions qui s'offrent à moi. À nous.

— Je suis désolée de t'annoncer ça ainsi. J'aurais voulu...

— Tu aurais voulu quoi, Louise ? Préparer un dîner aux chandelles et

m'apprendre, la bouche en cœur, que tu te tapes un homme marié.

— Tapais, je rectifie, la voix tremblante.

— Il est au moins conscient que tu parles de lui à l'imparfait ? Car putain, je n'ai aucune envie de me pointer dans son bureau sachant qu'il a la trique à la simple idée de te revoir !

Sa jalousie devrait m'émouvoir. Me faire sentir forte. Mais, c'est tout le contraire qui se produit. Sur le moment, je ne pense qu'à une chose. Il n'a rien écouté.

— Il m'a quittée. Je te l'ai confié il y a moins de cinq minutes.

— Quand ?

— Juste après mon opération.

— Quoi ? Répète pour vérifier que j'ai bien entendu.

— Juste après mon opération. Il est venu me rendre visite en réanimation, et m'a annoncé que nous allions en rester là.

— L'enculé.

— C'est bien ce que je te disais. Un enculé. Mais, c'est Léo. Tu comprendras quand tu le verras.

— Et tu ne lui en veux pas ?

— Lui en vouloir de quoi ? je demande, perturbée par sa réaction. Dès le début, les choses ont été claires entre nous. Pas d'attaches, pas de sentiments, juste de bons moments. Point.

— Tu as passé de bons moments avec lui ?

Euh...

Joker...

Mettre ma tête dans le sable serait la meilleure des options...

Il semble comprendre la bêtise de sa question, puisque sûr de ma réponse à venir, il m'interroge, fier comme Harpagon :

— Meilleurs qu'avec moi ?

Je souris, finalement rassurée de la tournure que finit par prendre notre discussion.

— Échelle de 1 à 10 ? proposé-je, joueuse.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'une bonne idée, il s'amuse, faussement sérieux. Les chiffres négatifs n'existent pas sur cette unité de mesure. Tu serais obligée de placer Léo dans la boue entourant cet objet qui ne me convient guère. Quant à moi, idem, j'atteindrai les nuages...

Je ne peux m'empêcher de rire. Nous entamons probablement les jours les plus stressants de notre courte relation, et pourtant, il me fait sourire.

— Tu as tout compris, j'admets, en posant une main tendre sur sa cuisse. Mais, tu sais, je me décide à poursuivre, je ne me sens pas très fière. Cette

pauvre femme qui l'attend tous les soirs, alors qu'il...

Je ne trouve pas la force de continuer, la honte me submerge.

— C'est lui qui est marié, pas toi.

— J'en avais connaissance. J'en étais consciente.

— Et alors ? Ne t'en veux pas, ma belle. De toute façon, tu ne pourras pas changer le passé. Ce qui est fait est fait. Malheureusement, je sais de quoi je parle. Maintenant, tu peux essayer d'écrire ton futur. Plus joliment. Avec quelqu'un qui tient réellement à toi.

Il se penche légèrement, et ses lèvres viennent déposer un tendre baiser sur mes temps. Doux. Aimant. Ce contact me fait trembler. Bientôt, je sens une larme s'échapper de mon œil, ce qu'Elias remarque immédiatement.

— Ne pleure pas, ma belle. Ne pleure pas.

— C'est..., je hoquette entre deux sanglots... C'est parce que... Je crois... Que...

— Chut, ma jolie. Chut. Tu n'es pas prête... Prends le temps.

Justement, du temps, nous n'en avons pas. Il nous est volé... Sa famille, la justice piétinent notre relation.

Léo reste notre seul et unique espoir. Sans lui, nous ne valons rien.

Je me gare sur la première aire que je rencontre, et lui passe le volant.

— Je ne peux plus. Je fatigue.

Je jette un coup d'œil autour de moi, et je me rends compte que je ne sais absolument pas où nous nous trouvons. Ni combien de kilomètres j'ai roulés, perdue dans des réflexions douloureuses.

— C'est normal que tu n'en puisses plus. On est presque arrivés.

Je ne réagis pas. Je ne réagis plus. Je n'ai plus qu'une idée, qu'une envie en tête. Elle devient si forte qu'elle supplante toutes mes craintes.

— Tant mieux. J'ai hâte de te montrer mon appartement.

Même s'il ne répond pas, je sais qu'il a aussi besoin de se reposer. Mais, il va devoir patienter encore quelques heures.

— Et mon lit.

Je le sens sourciller, à l'affût de ma prochaine répartie.

— Fais-moi l'amour jusqu'au petit matin, Elias. Aime-moi comme tu n'as jamais aimé une autre femme.

Et chasse définitivement l'empreinte de Léo.

Fais-moi tienne. Pour toujours.

Elias

Aime-moi.

Aimer.

Elias.

Deux mots que j'ai toujours imaginés antinomiques.

Et pourtant, aujourd'hui, je ne sais pas... Je ne ressens plus les choses de la même façon.

Malgré tout ce qui m'arrive, c'est comme s'il y avait une lumière au bout du tunnel.

Ma lumière.

Plus j'y pense, plus mon cœur se serre. Pour elle.

Son appartement est tel que je me l'étais représenté. Girly, en bordel. Fidèle à ce qu'elle est. En entrant dans le salon, je ne peux m'empêcher de sourire devant le spectacle que m'offre sa table basse. Un journal télé y est posé, ouvert sur une page spéciale dédiée à « Destin des cœurs brisés ».

— Quoi ? me demande-t-elle, mi-amusée, mi-gênée.

Mes lèvres s'étirent de plus belle. Je rêverais de lui faire la promesse qui me traverse l'esprit à cet instant précis.

Je te jure de me dépasser pour le rôle de Brandon. De te rendre encore plus accro à cette série, digne d'un Emmy Awards !

Mais, je ne peux pas.

Peut-être demain.

J'espère tant que mon rendez-vous avec Mister Fidélité.

— Rien. Tu me plais. C'est tout.

— Je te plais, c'est tout ?

Je m'approche, et la fais glisser contre mon torse.

— Crois-moi, c'est déjà énorme.

Je dépose quelques baisers dans son cou, avant de m'avancer vers son oreille. D'une voix que je souhaite délibérément chaude, je lui murmure :

— Si tu savais ce que ces simples paroles veulent dire. Si tu savais, ma belle...

Elle se met à frissonner, presque tremblante. Mon Dieu, elle me procure un tel effet. Une telle envie.

Aime-moi.

Pour une fois, je décide de la prendre au mot, et de m'autoriser à me laisser aller. Après tout, je connais mes limites. Il me suffit de les respecter, et ni elle ni moi ne risquerons rien.

Tu en es bien certain ?

Maudite conscience.

Pour l'expiation de mes péchés, nous verrons ensuite.

À cet instant, plus rien d'autre n'existe qu'elle et moi. Je nous enferme dans cette bulle protectrice, ce havre de paix. Quelques heures bénies nous attendent, autant profiter de ce cadeau qui nous est offert.

Dans une marche lente, mes lèvres capturent les siennes. Elles sont douces, accueillantes. Faites pour moi. Je me délecte d'elle. De son goût. De sa langue. De ses baisers. Si l'on me proposait de finir ma vie ainsi, ici, dans cette position, je signerais tout de suite. Je mourrais heureux.

Mais, pour l'instant, je me sens bien vivant. Et, j'en veux plus. J'ai besoin de plus. Son corps tout entier appelle le mien. Je ne sais pas trop qui commence à déshabiller l'autre. Nos gestes sont maladroits, pressés. Chaque seconde compte. Notre course contre la montre est déjà entamée depuis plusieurs jours. Ni elle ni moi ne souhaitons gaspiller ce qui nous est offert. Je désire tout connaître d'elle, déguster la moindre parcelle de son épiderme, et m'en enivrer jusqu'à... l'absolution. Qu'elle soit divine ou non, je m'en fiche. Être sauvé est la seule chose qui m'importe. Peu importe les moyens à engager, j'y parviendrai. Car, quand je la sens contre moi, cela ne peut pas s'arrêter. Jamais.

J'ai besoin d'elle. De son corps. De sa tendresse. De ses baisers. De son sexe.

Son sexe, justement...

En ôtant le dernier rempart de tissu qui nous sépare, j'éprouve de réelles difficultés à me retenir. J'aimerais la posséder, tout de suite. Lui montrer qu'elle est mienne. Combien son corps m'attire, me consume. La dévorer reste ma priorité première. Dans tous les sens du terme.

Mais, je prends sur moi. Même si je suis pressé, je cherche à profiter. Putain de paradoxalement. J'ai du mal à me comprendre. Pourtant, je me décide à suivre mes instincts. Ceux qui me disent de patienter. De répondre à ce qu'elle désire,

elle aussi.

Louise est un cadeau tombé du ciel. Le déballer demande quelques sacrifices. Mais le résultat, quel qu'il soit, en vaut bien la peine. J'en suis certain.

Ma bouche s'arrête sur ses cheveux. Je la hume, la respire, m'imprègne de son odeur brute. Celle qu'aucun autre homme ne peut connaître. Du moins, je l'espère. Une pointe de jalousie prend vie, mais je la réfute catégoriquement. Rien ni personne ne gâchera cet instant.

Louise est à moi.

Quand je me pense rassasié de cette première partie de son corps, je descends vers sa gorge. Mes baisers se transforment en légers coups de langue. Elle gémit, je me sens revivre. Mes mains profitent de moment où elle se laisse complètement aller pour saisir ses fesses et les presser contre mon érection. Si elle perçoit mon désir, je capture immédiatement le sien. Elle est trempée. À ma merci. Rien qu'à cette pensée, je bande plus fort encore. À m'en faire mal. Douleur et plaisir se confondent tandis que ma bouche avide trouve le chemin de sa poitrine. Un sein, puis l'autre. Je les lèche, les mordille pendant qu'elle se consume dans mes bras. Elle en veut plus, je le sens. Mais, elle attendra.

Nous attendrons.

Son sexe trempé cherche le mien. Il se frotte. M'attire à lui. Mais, je tiens bon. Avant de me perdre en elle, je souhaite la déguster en entier. Comme si c'était la dernière fois qui nous était donnée de nous aimer, jusqu'à la possession la plus complète.

Ma langue s'aventure dangereusement jusqu'à son nombril, traçant un délicieux chemin le long de son ventre, puis remontant à l'orée de sa poitrine, avant de descendre tout contre son flanc. Elle frémit, murmure des choses incompréhensibles, me supplie aussi.

Lorsque j'ouvre les yeux, je m'aperçois où nous nous trouvons. Depuis notre baiser, nous n'avons pas bougé. Toujours cette table basse. Toujours ce magazine. Toujours ce canapé. Mon excitation grandissant de seconde en seconde, je me sens totalement incapable de la transporter jusqu'à son lit. Alors, délicatement, je la pousse sur son sofa, et l'y allonge avec tendresse. Je me couche sur elle, cherchant à me retenir de ne pas aller trop loin.

Ma bouche retrouve sa carte. Je suis le chemin que je m'étais tracé mentalement. Retour à son ventre, sa poitrine, ses hanches. Je prends quelques minutes pour les goûter... *une dernière fois.*

Je crois qu'elle prononce mon prénom, mais je n'en suis pas certain. Perdu dans ma contemplation divine, il me faut toute la bonne volonté du monde pour ne pas craquer.

Bientôt, ma langue s'insinue vers sa cuisse droite. Puis, la gauche. Je descends, remonte, y dépose des chapelets de baisers. Parvenu une nouvelle fois à la hauteur de ses genoux, elle comme moi savons que le moment est arrivé. Depuis le temps que j'en rêvais... Des jours... Et maintenant, elle se trouve là, pour moi. Délicieusement prête... et offerte.

Comment une telle chose est-elle seulement possible ? Même dans mes fantasmes les plus fous, jamais je n'aurais imaginé pouvoir me revigorer ainsi.

Alors, dans un geste patient, mes lèvres remontent de quelques centimètres. J'y suis presque. De peur que je m'en aille, ses jambes tentent de capturer mon visage. Je les éloigne doucement, et inspire profondément. Je suis au Paradis.

— Elias... S'il te plaît.

Elle me supplie. Vraiment.

Mon Eldorado.

Avec lenteur, mais détermination, je commence à l'embrasser, là où plus aucun homme ne se perdra. À part moi. Je la goûte avec délicatesse. Elle sent la fleur, la vanille,... l'amour. Mes tendres baisers deviennent plus prononcés. Ma langue se met à la lécher en formant des petits cercles autour de son clitoris gonflé.

C'est.

Le.

Meilleur.

Repas.

De.

Ma.

Vie.

Entière.

Ma bouche s'aventure dans son intimité. Je la goûte, la dévore, la goûte, la dévore. J'alterne mes gestes lents, puis saccadés, jusqu'à sentir qu'elle perd pied. Ses mains s'agrippent à mes cheveux. Elle crie, me supplie à nouveau de la délivrer. C'est exquis, divin. Je rêverais que ce moment ne s'arrête jamais.

J.

A.

M.

A.

I.

S.

D'un doigt, je la pénètre tout en continuant à laper son clitoris. Mes va-et-vient rejoignent le mouvement de ma langue.

Tendres.

Rapides.
Doux.
Virulents.
P.
R.
O.
F.
O.
N.
D.
S.

Elle halète si fort, que je sens que le point de non-retour la gagne. Mon index s'associe avec mon majeur. Mes lèvres se perdent sur son intimité. Je bouge aussi fort que je la lèche.

Puis, elle...

E.
X.
P.
L.
O.
S.
E.

...

dans un océan de plaisir.

Celui que j'ai créé juste... pour elle.

Elias

C'est la première fois que je me sens autant en confiance avec une femme. Ce matin, en me levant, je me sens moins craintif que lors de notre voyage.

Cela va bien se passer.

Cela ne peut que bien se passer.

Dans la voiture qui nous mène, à l'hôpital, je la regarde, confiant. À mesure que je me nourris de la beauté de ses traits, la nuit dernière me revient en mémoire. Je l'ai aimée de toutes les façons possibles. Sans pudeur, mais avec une tendresse infinie. Un attachement particulier.

Un bonheur inédit me submerge. Elle est belle quand elle conduit. Elle est belle quand je lui fais l'amour. Elle est belle quand elle semble en colère. Elle est belle, partout. Tout le temps. Son corps est beau, son âme est belle. Tout en elle n'est que Beauté.

— On est arrivés.

Elle vient de couper le moteur sur un parking réservé aux médecins. L'espace de quelques secondes, j'imagine sa vie, ici. Ses trajets quotidiens jusqu'à l'hôpital. Ses études. Sa routine.

— Tu verras, il est sympa.

Euh... Comment expliquer à une fille qui nous plaît — d'accord, de qui je suis totalement et raide dingue — que je ne trouverais jamais sympa... son dernier plan cul. Surtout depuis que je sais qu'il est marié. Connard.

— Tu es jaloux.

Sous le soleil de matin, elle n'a jamais été aussi belle. Elle sourit.

— Possible.

— Possible ?

Sa main capture la mienne. Je me sens en sécurité.

— OK, l'idée de le rencontrer me rend barjo. Mais, ne t'en fais pas, j'ai bien compris qu'il était la seule personne à pouvoir nous aider. Donc, je me

tiendrai. Sauf s'il mate ton joli petit cul joliment moulé dans ce joli jeans, lâché-je en appuyant ma paume sur sa fesse droite.

— Elias !

Elle rougit légèrement, j'adore.

— Si je me souviens bien, cette nuit, tu ne faisais pas ta prude quand je te...

— Elias !

Son petit cri n'échappe pas à un médecin, qui vient de garer sa grosse berline, à quelques mètres de nous.

— Tu le connais ?

Je deviens parano, je déteste cela.

— Non, mais quand même ! me chuchote-t-elle dans le creux de mon oreille. Je refuse que d'autres sachent...

— Que quoi, ma jolie ? Tu fais référence à avant ou après que je t'aie...

— Elias !

— OK, OK, dis-je, amusé par la situation. Je me tais, j'abdique !

En signe de reddition, je m'arrache provisoirement d'elle et lève les mains en l'air. Puis, dans un geste presque vital, je m'empare à nouveau de ses paumes, pour ne plus les lâcher jusqu'à notre arrivée dans le service de psychiatrie.

∞∞∞∞∞∞∞∞

J'ai froid.

La secrétaire m'a reconnu

J'ai chaud.

Elle me dévisage carrément.

Je me mets à trembler légèrement.

Elle saisit son téléphone, annonce notre arrivée, puis baragouine quelque chose d'à peine compréhensible à Louise.

— Il sait de qui il s'agit ?

Premier, il : le connard.

Deuxième : moi.

Inutile d'être Einstein pour comprendre qu'elle me juge coupable. Comme la majorité de l'opinion publique.

Putain.

J'ai chaud. Froid. Je tremble.

Louise a-t-elle expliqué à l'autre trou de cul à qui il allait avoir affaire ?

— Lui, là... Il va lui faire quoi ?

Ils ne savent donc pas. Putain, dans quelle merde me suis-je encore fourré ? J'espère au moins que sa pratique est légale.

— L'aider, rétorque Louise, d'une voix amicale.

Elle leurre peut-être sa collègue, mais pas moi. Je la connais. Elle tente de noyer le poisson.

Me noyer, *moi*.

— Tu le connais bien ?

En plus, elle est curieuse.

— Suffisamment pour demander un service à Léo, lâche-t-elle, en soufflant, légèrement irritée. On peut patienter dans le couloir ? La salle d'attente doit être blindée, je préfère ne voir personne.

— À cause de lui ?

De mieux en mieux. Maintenant, l'autre greluce pointe un doigt dans ma direction.

— Pas à cause, pour lui !

La fierté me gagne. Louise m'accorde une nouvelle dignité. Elle aurait pu prétexter ne pas vouloir croiser des patients à elle. Non, elle s'occupe de moi en priorité.

Je suis devenu sa priorité.

Et ce sentiment monte d'un cran supplémentaire lorsque nous nous retrouvons adossés contre le mur du couloir, quelques mètres plus loin.

— Pense à tes tatouages. Ne les oublie pas. Quoi que Léo te dise, ton subconscient devra y retourner. Lorsque tu te sentiras partir, focalise-toi sur eux. Avant l'expérience, il te posera des questions, voudra connaître le contexte. Ne lui cache rien. Plus il en saura, plus il pourra t'aider à te souvenir.

— Et s'il refusait de me parler ?

— Il ne le fera pas.

Elle ne me toise plus, ses yeux fixant ses bottines. Je perçois la honte la gagner à nouveau. Je déteste qu'elle culpabilise pour un type comme lui. Il ne la mérite pas.

— Tu le tiens comment ?

Elle lève vers moi un regard désolé.

— Rien qui ne me rende bien fière. Sa femme.

Au fond de moi, je le savais. Je l'ai su depuis que j'ai compris, dans la voiture, hier soir, ce qu'il avait représenté pour elle.

— J'aurais fait pareil.

Ma main ne lâche pas la sienne. Elle ne la lâchera pas tant que je ne serai pas forcé à le faire.

— Louise ?

Je sens immédiatement poindre une note de jalousie dans mon cœur. Voix assurée. Chaussures parfaitement vernies. Quand je lève les yeux, je m'attends à découvrir un bel homme, tiré à quatre épingles. Le gendre idéal. Or, il n'en est rien. Plutôt petit, affublé d'une horrible paire de lunettes, de vieilles traces d'acné résidant encore sur ses joues imberbes.

Bordel de chiotte.

Ma Louise avec un mec comme ça ? Mais, il s'agit d'un suicide sexuel !!!

— Elias Keane ?

Il m'a immédiatement reconnu. Forcément.

— Louise, je peux te parler deux secondes ?

Elle ne bouge pas, sa main toujours solidement ancrée dans la mienne.

— Dans mon bureau. Seul à seule.

D'un regard que je veux confiant, je la pousse à accepter.

— Je t'attends ici. Je ne partirai pas.

Et toi, pensé-je, si tu essaies de la toucher, je t'écrabouille. Te trucide. Te fais mourir dans d'atroces souffrances. Et Dieu sait que j'en suis capable...

oooooooooooo

Louise

— Mais t'es complètement folle, ma pauvre fille ?

— Bonjour, Léo. Moi aussi, je suis ravie de te revoir. Tu vas bien ?

Debout, face à son bureau sur lequel il est assis, je tente de garder une certaine contenance. Ce n'est pas évident, pourtant je tiens bon, faisant fi de ses yeux qui me fusillent littéralement sur place.

— Elias Keane, putain ! Tu penses à quoi, franchement ? C'est avec ce... type que tu couches ?

— D'un, cela ne te regarde pas. De deux, ce type est innocent. Nous avons besoin de toi pour le prouver.

Il ferme les paupières, réfléchit. Quand il les rouvre, je remarque que ses pupilles ont changé d'aspect. Lui aussi a un deal à me proposer en échange.

— Si j'accepte...

— Je te rappelle que tu n'as pas vraiment le choix, je le coupe, cherchant à

gagner du temps.

En laissant Elias seul dans le couloir, je crains le pire. S'il s'enfuyait ? Depuis son retour à Paris, on le met inlassablement sous pression. Les regards insistants de la secrétaire ne lui ont pas échappé. Je l'ai senti. Je dois absolument couper court à cette discussion. D'ailleurs, je ne suis pas au bout de mes peines, surtout lorsque Léo répète :

— Si j'accepte...

— Tu le fais, et tu n'entendras plus jamais parler de moi. Dès la fin de l'entretien, je postulerais pour un changement d'établissement. J'utiliserai mes suites opératoires pour demander une clinique plus proche de mon appartement. Cela ne devrait pas poser de problème.

Il soupire. Je patiente.

— Très bien.

Je respire à nouveau. L'air entre dans mes poumons, m'insufflant la force de poursuivre cette désagréable discussion.

— Je dois savoir quoi ?

Coup de poing dans le cœur ? Je m'attendais à quoi exactement ? Forcément, il va falloir que je lui dise ce qu'il en est. Que je lui raconte toute l'histoire. Même les tatouages. Il va falloir qu'il les utilise pendant la séance. Qu'il guide Elias à travers eux.

Alors, après avoir inspiré, puis expiré profondément, je me lance dans la narration la plus triste que je connaisse.

Celle d'Elias.

○○○○○○○○○○

— Je te promets que tout se passera bien.

Mon corps lové contre le sien se nourrit des battements de son cœur. Ils me permettent de croire en cette lumière au bout du tunnel. Léo va nous donner un coup de main. Il me l'a promis.

Je ne sais pas quel crédit il a accordé à mon récit. Mais, au fond, je m'en fiche. Le deal est là. Il m'aide, je disparaïs.

— Tu ne peux pas rester avec moi ?

Du coin de l'œil, je cherche le regard de mon ex. Il me connaît, j'ai déjà insisté tout à l'heure dans son bureau. Mais, il a été formel. Cela se passera sans moi. S'il veut réussir sa séance, il doit être seul avec lui.

— Cela te desservirait, et ce n'est pas ce que nous souhaitons. Dans une

heure, tu ressortiras, nous pourrons retrouver Jamie, et envisager une suite positive à cette affaire. Une heure, Elias. Pas une seconde de plus.

Je l'observe quelques secondes, perdue. À cet instant, je ne suis plus médecin. Juste Louise, cette femme qui donnerait sa vie pour sauver l'homme qu'elle aime.

oooooooo

Chaque seconde me donne l'impression de durer une heure. Assise par terre, contre le mur, j'attends.

Léo hypnotise Elias, en ayant recours à une nouvelle méthode. Encore inutilisée sur les patients, elle permettrait de plonger au cœur des souvenirs d'une façon totalement révolutionnaire. Chaque détail pourra être retranscrit avec une précision infinie. Des tests ont déjà été effectués, mais pas suffisamment pour autoriser les médecins à se former, et d'en faire usage sur leurs malades.

Sa « vie » est entre ses mains.

J'ai peur.

J'hésite à appeler Louise et Camélia, mais je me retiens.

Une heure représente quoi à l'échelle d'une journée ? D'une semaine ? D'une vie. Je peux patienter. Je dois patienter.

Pourtant, je ne cesse de penser à ce qu'Elias va découvrir sur son passé. Forcément, il apprendra des choses. Verra cette nuit fatidique sous un autre angle. Retrouvera éventuellement l'identité de celui qui a commis ce crime atroce.

Il y aura un avant et un après.

J'espère juste que la vérité ne lui sera pas insupportable.

oooooooo

À l'instant où la porte du bureau de Léo s'ouvre enfin, je me lève instantanément. Mais la première chose que je remarque, ce n'est pas le visage

d'Elias. Ni son corps.

Léo avance seul face à moi.

Non.

Il me fixe, désolé.

Non.

Ses traits sont tirés. Cette séance l'a également épuisé.

Non.

— Louise...

Son timbre est doux, presque désolé.

Non.

— Louise, écoute-moi.

Je m'affole, je m'agite. Je sens ses bras tenter de me maîtriser, mais je ne veux pas de lui. Je veux Elias. D'une manière quasi frénétique, mes yeux cherchent Elias. Attend qu'il sorte, vienne à moi. Me rassure.

— Louise, regarde-moi.

Je crois que ses mains enserrant mon visage, mais je n'en suis pas certaine. Je veux Elias. Juste Elias.

— Il est parti par l'autre porte de mon bureau. Il m'a demandé de te donner ça.

Je sens un papier se nicher dans le creux de ma paume.

— Lis-le, je pense que c'est important.

Je me débats plus fort, je veux qu'il me laisse tranquille. Je veux Elias.

— Fiche-moi la paix.

Je hurle, enfin j'imagine. Je ne suis plus certaine de rien, si ce n'est ce vide immense qui m'engloutit de toutes parts.

— Non. Elias m'a demandé de rester près de toi. De te raccompagner chez toi.

Je m'effondre dans ses bras, impuissante. J'attends ainsi quelques minutes. Tétanisée. Morte de peur.

Je dois lire ce mot, même si je sais déjà ce qu'il contient. Même si je refusais d'y croire, nous avons parlé de cette éventualité la nuit dernière. De ce qu'il ferait si tel était le cas.

La fuite.

La courte lettre.

Des adieux invisibles.

Le papier me brûle, l'encre noire me terrifie.

Et pourtant, la réalité la plus horrible y est inscrite. Des mains ce celui qui m'a touchée, pénétrée, aimée.

« Tu avais raison. Léo est le meilleur dans son domaine. Grâce à ton entêtement, grâce à son professionnalisme, j'ai découvert la vérité sur cette fichue nuit.

Sache que je t'ai aimée plus que je n'ai jamais aimé personne. Aujourd'hui, la plus belle preuve d'amour que je puisse t'offrir est de te rendre ta liberté. Adieu, Louise. »

Louise

— Il faut qu'elle s'hydrate.

— C'est clair. Avec toutes les larmes que son corps évacue, elle risque de dessécher comme un abricot sec en plein soleil.

— Un abricot sec est déjà desséché !

Sara vote pour l'hydratation, tandis que Camélia semble propice à écrire une thèse sur les abricots.

— Tu l'as bien vu comme moi je l'ai vu ?

Maintenant, elles chuchotent.

— Jamais, je ne l'aurais imaginé...

— Marié ? rétorque cette traîtresse à qui j'ai fourni un rein sur un plateau d'argent.

Enfin, pas à elle directement, mais à son plan cul dont elle ne peut se passer.

Elle l'aime !

Connasse de conscience. Aimer, baiser... Au fond, quelle est la différence ? Je déteste ces deux putains de mots ! Je les déteste... Plus jamais, je ne me laisserai avoir. Plus jamais.

— Non, comme ça.

— Moche ?

— Pas moche... C'est méchant de dire ça.

— Appelons un chat un chat, ma vieille. Tu sais, peut-être qu'il en a une...

Sara, Louise va reprendre mon rein... Tant pis pour tes célèbres parties de jambes en l'air, avec tes orgasmes qui ne s'arrêtent jamais...

Je vire dingo... Je me mets à parler de moi à la troisième personne. Comme Jules César. Alain Delon.

Je deviens mégalo.

Pitié, aidez-moi.

— Une, comment ?

Purée, elles commencent vraiment à me courir sur le haricot, ces deux obsédées. Autant leur donner de quoi manger.

— Vingt-et-un centimètres, je lâche, cessant provisoirement de sangloter sur ma misérable existence.

Elles me fixent, bouche bée.

Elles ne sont pas au bout de leur surprise, les pauvres.

— Au repos, je me sens obligée d'ajouter.

Besoin d'une arrivée d'air, Mesdemoiselles ?

— Et elle brille dans la nuit.

C'est con de dire ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. Elles l'ont bien cherché... Avant mon départ, elles parlaient déjà de moi comme si je me trouvais à dix kilomètres de là. Je les entends, et ça m'insupporte.

Mais bien vite, la réalité me rattrape. Elias, avec. Mon cœur saigne. Une véritable hémorragie interne, et personne de mon entourage ne sera suffisamment fort pour réussir à la colmater.

— J'ai couché avec Brandon, putain de chiotte de merde.

Quand je suis triste, je profère des insultes. Depuis toujours, en fait. Lors de l'enterrement de ma meilleure amie Flora, je crois que si l'on m'avait donné une feuille de papier, j'aurais pu commencer à rédiger le dictionnaire des jurons les plus employés dans la langue française. J'aimerais me maîtriser, néanmoins je n'y parviens pas. C'est plus fort que moi. Plus fort que la raison. Plus fort que tout.

Fait chier.

Connard.

Raclure.

Enflure.

Salopard d'assassin de merde.

— Tu l'as trompée avec Brandon, c'est ça ?

Mes deux copines ne comprennent pas les causes de mon état. Sur ma demande, Léo les a appelées depuis l'hôpital. Secret professionnel oblige, il ne leur a rien révélé. Ce sera à moi de le faire dès que je m'en sentirai capable. C'est-à-dire... jamais.

— Brandon et Elias sont la même personne.

Un léger silence suit, cette accalmie me fait du bien. Cependant, elle ne dure pas.

— Il est bipolaire ? s'indigne Camélia.

Plus je la regarde, plus je me dis que quelque chose cloche chez elle. Ses longs cheveux roux, habituellement coiffés en un chignon flou, mais élégant,

paraissent ternes et filasseux.

— C'est pour ça qu'il a tué l'autre fille ! Voilà, je le savais...

Sara, principale défenderesse de la justice, l'avait jugé coupable avant même d'avoir toutes les cartes en main. Et, elle avait raison. S'il avait été innocent, il ne serait pas parti ainsi. En m'abandonnant lâchement.

Je pleure de plus belle...

— Il fallait que tu en parles. Cesse de le traiter de meurtrier, ça n'aide pas...

— Purée... Son nom de code dans le clan des tueurs, c'est Brandon... Ou un truc du genre. Sinon, pourquoi se ferait-il appelé ainsi ? Brandon, l'étrangleur.

Ma gorge se noue si fort que l'air y pénètre difficilement.

— Sara, arrête ! Tu ne vois pas que tu empiles les choses quand tu dis des idioties pareilles ?

Les sanglots redoublent, ma peine avec...

— Elle a couché avec un criminel, j'en étais sûre... Camélia, parle-lui, tu sais mieux y faire que moi...

Je meurs d'envie de leur hurler qu'il m'a fait l'amour... « Meurs » et « fait l'amour »... Deux verbes qui veulent désormais tout et rien dire à la fois... Je suffoque, perdue...

— Il t'a violentée ?

Sara, pitié...

— Putain, je savais que c'était une sale idée de la laisser avec ce type ! Ce n'est pas faute de te l'avoir dit, pourtant !!!

— Arrête, Sara ! Tu sais bien que...

— Que quoi, ma vieille ? Rien n'était plus important que Louise... Tu as fait passer de mauvaises priorités devant notre amie.

— Et toi, alors ? Tu veux qu'on en discute, peut-être ?

— Moi !

Elle se lève, furibonde.

— Moi, comment oses-tu dire ça ? Je te rappelle que...

— Que ton mec vient d'être greffé. On est au courant, merci. Tu n'arrêtes pas de nous en parler ! Sam par ci, Sam par là... OK, il était mal barré. OK, il a échappé à une mort atroce. Mais, tu sais grâce à qui ? Tu le sais, hein ?

Lorsque Camélia hurle, sa peau laiteuse vire au rouge bordeaux. Cette fois-ci ne fait pas exception à la règle.

Je n'en peux plus. Il faut qu'elles cessent. Immédiatement.

— STOP ! je crie à pleins poumons. STOP !

Puis, je me remets à pleurer. J'imaginai que le silence allait m'aider à me

concentrer posément, mais je me suis plantée sur toute la ligne. J'ai besoin du téléphone. Tout de suite. Malgré mes gestes vers mon portable, elles ne comprennent pas ma demande. Je me lève, l'attrape sur l'îlot de la cuisine et pars m'enfermer dans ma chambre.

Je m'assois sur le lit. Réfléchis. Analyse. Décortique les dernières heures.

Cap ou pas cap ?

Cap.

Je compose le numéro. Une tonalité, deux, cinq, huit. Puis, le répondeur se met en marche. Je bloque ma respiration, cherchant à puiser des forces face à son timbre rauque. Celui-là même qui me murmurait des mots d'amour entre deux coups de reins, la nuit précédente.

Pas cap.

Je raccroche.

Si je l'entends, je replonge de plus belle.

Il a tué Mona. Je ne peux nier l'évidence. Il s'agissait d'une probabilité, j'en étais consciente. Mais je refusais d'y croire. De m'y soumettre.

Et Elias dans tout ça ? Le savait-il depuis le début ? A-t-il juste cherché à m'utiliser ? Pour mieux me posséder ? Quand il me disait que j'étais en danger avec lui, le pensait-il vraiment ?

Des questions sans réponses.

Je ne peux m'y astreindre.

Il faut que je sache. Que je comprenne.

Et s'il venait d'apprendre sa culpabilité ? S'il avait été sincère ces dernières semaines ? Que ferais-je à sa place ?

J'en finirais.

J'étouffe. La nausée monte, plus violente que jamais.

Quoi qu'il ait fait, il ne mérite pas d'en terminer ainsi. Si cela devait arriver, je m'en voudrais jusqu'à mon ultime souffle.

Je l'aime, et au fond moi, je reste persuadée que je ne peux pas l'abandonner comme ça.

Cette fois-ci, à l'instant où j'attrape mon portable, je sais que je ne flancherai pas. Hors de question. Mes doigts courent à l'intérieur du répertoire, jusqu'à trouver le numéro que je cherche. Je le compose, ne parvenant pas à ôter cette boule de tristesse et d'incompréhension. Par chance, il répond à la deuxième sonnerie.

— Louise, c'est toi ?

Je respire, soulagée.

— Jamie.

— Louise, où es-tu ?

Les larmes réapparaissent, le barrage ne va pas tarder à céder une nouvelle fois.

— Louise, tu m’entends ? Où est Elias ? Où êtes-vous ? Il doit revenir immédiatement.

— Jamie, je...

Comment lui annoncer que j’ai fait voyager son frère à l’autre bout du pays, et qu’il a fini par m’avouer le meurtre. À moi... Alors, que depuis dix ans, il avait juré à ses proches penser être innocent.

— Louise, dis-moi où tu es. J’arrive tout de suite.

— Jamie, je crois...

— Louise, tu m’entends ? Je ne parviens pas à te localiser. Il faut absolument que tu m’envoies ton adresse. Tu comprends ce que je raconte ? Je vais venir vous aider, toi et Elias. Je te le promets.

— Je crois que j’ai fait une énorme bêtise...

Dans un sanglot, je raccroche. Puis, je lui indique, par SMS, la rue et le numéro de mon appartement. Si quelqu’un peut porter secours à Elias, c’est bien lui.

Elias

Je connais la vérité.

Mon pas est rapide. Un peu trop... Mais, je n'ai pas le choix. Il faut que j'avance, que je prenne les bonnes décisions.

La bonne décision.

Ce serait peut-être pas mal.

Le froid de l'hiver me glace le sang. J'ai laissé la voiture et les clés à Louise. Je veux qu'elle puisse rentrer par ses propres moyens de l'hôpital, sans avoir à demander un quelconque service à Léo. Il en a déjà assez fait.

Peut-être même trop.

Mais, il n'est responsable de ce qui m'arrive. J'ai voulu savoir.

Je sais.

Et la vérité m'apparaît pire que tout ce que je m'étais imaginé dans mes cauchemars les plus terrifiants.

Ma priorité doit rester Louise. Uniquement Louise. La protéger... À cette simple idée, mon corps est pris de soubresauts incontrôlables. Alors, je fais ce que je m'étais promis de réaliser en sortant du bureau de Léo. Marcher plus loin, plus vite... Jusqu'à atteindre l'objectif final.

Six heures que je voyage. D'ici la fin de la journée, je me verrai affublé de ce maudit bracelet. Assignation à résidence. La colère me ronge quand je fais le bilan de ces dix dernières années. Comment ai-je fait pour ne me rendre compte de rien ? Comment est-ce juste possible ? La vérité se tenait là, devant moi, et elle m'a échappé pendant tout ce temps.

Une vérité dictée par un traitement non reconnu. Fiabilité frôlant les nombres négatifs.

Je sais ce que j'ai vu. Les pièces du puzzle s'assemblent doucement, et tout

me paraît concret. Logique. Implacable. Mais quel imbécile j'ai été.

Qui prévenir ?

Mes parents ? Impossible.

Martin ? Il me prendrait pour un cinglé.

Les flics ? Ils s'imagineraient que j'affabule afin de gagner du temps.

Jamie ?

...

Encore une fois, je n'ai pas le choix. Encore une fois, je vais devoir lui lécher les bottes pour arriver à mes fins. Encore une fois, je vais lâcher prise avec le vrai Elias. Mais, c'est pour mon bien. Il me l'a assez répété. À moi maintenant de lui faciliter la tâche, et lui prouver qu'il avait raison depuis le début.

Jamie, tu es le champion du monde.

Louise

Je connais la vérité.

Elias est responsable de la mort de Mona. Ses parents lui en veulent, la famille de la victime le hait, la plupart de ses amis l'ont lâché, et au-delà de tout cela, il n'arrivera jamais à se pardonner son acte. Depuis bientôt un mois, j'ai appris à connaître le véritable Elias, à décrypter ses fêlures, à comprendre ses chagrins. Il ne survivra pas à pareille découverte. Il ne peut supporter cette réalité.

Je dois l'aider.

Coûte que coûte.

Quitte à vendre mon âme au plus offrant.

— Tu es certaine que ça va aller ?

Sara a vraiment l'air inquiète. Je les rassure, elle et Camélia, d'un hochement de tête. Je ne leur ai pas dit pour les tatouages, je ne leur ai rien confié sur ce que je crois savoir. Elles l'apprendront bien assez vite. Pour l'instant, elles s'imaginent juste qu'Elias et moi avons couché ensemble. Ces dernières heures, je me suis mise à détester ce mot.

Il m'a fait l'amour. Mais, là encore, je me suis bien gardée de leur avouer la vérité. Cela n'aurait servi à rien, si ce n'est de les rendre encore plus dingues, et de faire monter la discussion d'un cran supplémentaire. Camélia semble être sur les nerfs, et ce n'est pas mon histoire personnelle qui la rend aussi sensible. Elle nous cache quelque chose, j'en mettrais ma main à couper. Quant à Sara, personne ne peut lui en vouloir de rester focalisée sur Sam. Si Elias s'était trouvé entre la vie et la mort, il m'aurait fallu un sacré temps avant de parvenir à ne plus m'inquiéter pour sa santé.

Malgré, je n'ai pas réussi à leur parler, les aider. Je me sens happée, dépossédée par mes propres démons. Retrouver Elias est devenu ma seule et unique priorité.

— Tu es certaine que ce mec est réglo ?

Certaine, non.

Mais, il s'agit de son frère. Le seul qui l'ait soutenu, le seul qui soit resté auprès de lui, le seul à l'avoir écouté, conseillé. Même s'il ne semble pas toujours de très bonne compagnie, il a toujours répondu présent. De jour comme de nuit. D'été comme d'hiver. D'innocence comme de culpabilité.

— J'ai activé la géolocalisation, lâche Sara. Cette famille est bizarre. Je veux savoir où tu te trouves en temps et en heure. Si jamais, il devait t'arriver un truc vraiment terrible, actionne ma touche d'appel. Je t'ai créé un raccourci.

Camélia hoche la tête en signe d'assentiment. Pour une fois, elles semblent d'accord, ce qui m'inquiète. Un mauvais pressentiment s'empare de moi.

Et si je m'étais trompée sur toute la ligne ?

○○○○○○○○

Elias

À cette heure de la nuit, la rue est déserte. Après avoir fait du stop à n'en plus finir, me voilà de retour à Paname. Cité de tous les possibles.

Et de mon impossible.

Putain.

Je n'arrive pas à y croire.

Voir Jamie.

Voici ma priorité.

Ensuite, je verrai. En fonction de sa réaction, j'aviserais. Me rendre aux autorités ? Fuir ? Retrouver Louise ? Autant de scénarios me semblant tous inimaginables. Bon Dieu, dans quelle merde monumentale me suis-je encore fourré ?

Ne vois pas le verre à moitié vide.

Connerie de conscience qui ne me sert à rien dans un moment pareil. J'aimerais l'y voir, elle, face à l'impensable.

Arrivé devant son immeuble, je me tétanise. Forcément, il va mal m'accueillir après ma fuite de plusieurs centaines de kilomètres. Forcément, quand je lui aurai annoncé la raison de ma venue, il se mettra à hurler. Forcément, je me trouve dans de sales draps. Les pires qui puissent exister. Ou

presque.

Je ne peux pas me démonter maintenant.

Je sonne d'une main fébrile. Dans moins de quinze secondes, les dés seront lancés. Et mon avenir, avec.

Il ne répond pas. Merde. J'ose lever le regard vers son appartement. Plongé dans la pénombre. Merde.

Par chance, le gardien de l'immeuble ouvre la lourde porte d'entrée, et commence à sortir les poubelles sur le trottoir. Sans réfléchir, je lui lance :

— Bonsoir, Monsieur... J'ai rendez-vous avec Jamie Keane, mais il ne pipe que dalle. Vous l'avez vu ce soir ?

Le type se met à sourire.

— Ça ne risque pas... Jamie est parti en fin de matinée.

Sur le moment, seul le mot « parti » m'interpelle.

— Vous êtes certain ?

Il me fixe, amusé.

— Trente ans que je travaille dans cet immeuble. Trente ans que je suis au service de ses habitants. Donc, crois-moi, petit, le gars que tu cherches ne rentrera pas avant quelques jours.

Le sang quitte mon visage, je blêmis, mais je parviens tout de même à articuler :

— Parti où ?

Le type n'hésite pas une seule seconde avant de répondre :

— Strasbourg. Il a pris sa valise, et n'a pas demandé son reste. Une urgence, à ce que j'ai compris.

Non, tout mais pas ça...

∞∞∞∞∞∞∞

Louise

Je ne connais pas grand-chose de Jamie, hormis ce qu'Elias m'en a dit et ce que j'ai pu constater avec mes propres yeux. Pourtant, quand je lui ouvre la porte, je suis saisie par la ressemblance entre les deux frères. Jusqu'à présent, je ne l'avais jamais remarquée. Autant l'un semblait toujours sur son trente-et-un,

autant l'autre préférerait paraître plus négligé. Mais là, devant moi, vêtu d'un simple jeans et d'un gilet à capuche, se tient le parfait sosie d'Elias. Mon cœur se serre, mes pensées deviennent... confuses.

— Tu me laisses entrer... ou je dois forcer la porte ?

Même quand il sourit, ses lèvres s'étirent d'une façon similaire à celles de son frère. Elias ne m'a jamais autant manqué qu'à cet instant précis.

Mon Elias, où te caches-tu ?

— Pardon, excuse-moi... je pensais à..., dis-je en me reculant pour le laisser passer. Entre, je t'en prie.

Pour l'occasion, après le départ des filles, j'ai rangé, astiqué mon appartement. Tout est clair, propre. Je veux qu'il le sente bien. Surtout, au moment où je lui proposerai ce truc complètement dingue.

— Fais comme chez toi. Je dois juste...

Chercher une bouteille de vin. Je ne peux pas lui dire ça ainsi. C'est too much.

— Tu bois quoi ?

— Un verre d'eau, ce sera parfait.

OK. Va pour un verre d'eau.

En sortant de la cuisine, mes mains tremblent. Les verres s'entrechoquent. Il va falloir que je lui dise... tout. Mais par où commencer ?

— Il t'a contactée ?

Jamie tient mon portable dans ses paumes, cherchant probablement à avoir des nouvelles de son frère. D'ordinaire, je n'aurais pas toléré ce genre de comportement. Mon téléphone m'appartient. Les données qu'il contient, également.

Ne t'énerve pas ! Je te rappelle que pour le débloquent, il faut soit ton empreinte digitale, soit ton code...

Quelle idiote, je fais... Je suis vraiment à fleur de peau.

— Pas encore.

Pas encore ?

Malgré son départ précipité et les dernières révélations fournies à Léo, je continue à espérer. Il ne peut pas m'avoir abandonnée ainsi. Sans réelles explications. Juste avec une lettre. Cela ne ressemble pas à Elias.

— Désolé, il traînait sur le canapé. Tu devrais le garder près de toi. Au cas où il appelle. C'est plus prudent. Je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Excuse-moi.

Il me le tend, je m'en saisis instantanément. Il a raison. Il ne faudrait pas que je m'en sépare. Même pour aller chercher de l'eau dans la cuisine.

La première chose que je remarque, c'est que l'écran n'affiche plus rien.

Entièrement noir, il semble verrouillé. Ou éteint.

— Il y a un problème ?

Je n'ose pas lui dire que mon seul lien possible avec Elias vient de rendre l'âme. Je ne comprends pas. Le temps presse, je ne peux plus me permettre de perdre la moindre seconde.

— Jamie, nous devons parler.

Il croise les jambes, et me fixe avec sérieux.

— Je suis là pour ça, non ?

Je déglutis, pas certaine d'avoir pris la meilleure des décisions en acceptant qu'il me rejoigne chez moi.

— Alors, chère Louise. Qu'as-tu fait de mon petit frère adoré ?

∞∞∞∞∞∞∞

Elias

Jamais, je n'aurais cru devoir en passer par là. Jamais.

Et pourtant, à peine avoir quitté le gardien de l'immeuble de mon frangin, je cours comme un dingue dans les rues de Paris. Je slalome entre les vélos garés sur les trottoirs, les voitures mordant les bas-côtés, tout en priant le Ciel de ne pas arriver trop tard.

Vingt minutes après, j'y suis. Il me faut une bonne minute avant de retrouver une respiration normale, me permettant d'articuler quelques mots. Puis, je sonne.

Cette fois-ci, je n'ai pas tort, je suis carrément tétanisé. Un « Qui est là ? », légèrement ensommeillé se fait entendre. Je n'hésite pas une seconde, puis lâche d'une voix abîmée par l'angoisse et la souffrance :

— Papa, maman... Aidez-moi, je vous en supplie.

Louise

Je connais la vérité...

... ou presque.

J'aurais dû écouter mes parents quand ils m'ont appelée, un peu plus tôt dans la journée. Après tout, j'ai choisi de leur confier mon histoire. Quelque part, au fond de moi, je voulais savoir ce qu'ils ressentait. Pensaient. Leur avis, totalement objectif, me semblait indispensable.

J'aurais dû.

Vraiment.

Leur demande était pourtant simple, mais tellement clichée. Ils ne connaissent pas Elias. Le juger, c'était comme le tuer.

Et il est vivant. Ce soir, il aperçoit la même lune que moi, respire la même atmosphère. Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils imaginent, il n'est pas très loin.

Cependant, j'aurais dû.

Quels étaient déjà les véritables mots de mon père ?

Méfie-toi des hommes, ma fille. La haine ne possède ni race ni physique. Elle peut frapper n'importe où, n'importe quand. Au moment et là où tu t'y attends le moins. Aux côtés de celui que tu penses aimer, respecter.

Fais les bons choix.

N'offre pas ton destin au hasard. Aux mauvaises personnes.

Accorde ta confiance à ceux qui la méritent, qui l'ont gagnée à la sueur de leurs mots, mais aussi de leurs actes.

Est-ce que Mona lui faisait confiance ? Quand a-t-elle compris qu'elle avait perdu la bataille ? Puis, la guerre ? Quelques minutes avant de mourir ? Moins ? Plus ? Était-elle terrorisée ? Attendait-elle la fin inéluctable ? L'a-t-elle supplié

d'abrégéer ses souffrances ? Ou, au contraire, de la sauver ?

J'ai froid, trop froid.

La peur me gagne, me ronge.

Les mots de Jamie sont sans appels. Il connaît la vérité depuis le début, mais c'est la première fois, là, devant moi, qu'il l'exprime réellement oralement. Dans toute son horreur.

Comment ai-je pu passer à côté de cela ? Comment ai-je pu croire, ce matin encore, que tout allait s'arranger ? Comment ai-je pu, depuis que je le connais, penser que, derrière son masque d'incertitudes, se cachait un type bien ?

Comment ?

Désormais, il est trop tard. Pour espérer, croire, vivre. Trop tard pour tout. Il ne me reste que mes larmes pour pleurer sur mes erreurs passées, jusqu'à ce que tout s'arrête pour de bon.

Elias

Je connais la vérité...

... ou presque.

À travers la vitre de la voiture de gendarmerie, j'observe mes parents recroquevillés sur leur propre malheur. Leurs propres erreurs, aussi.

Les types me parlent, mais je ne réponds pas. Je leur ai dit ce que j'avais à leur avouer. Ils n'ont pas bougé. Juste rigolé.

Tout était tellement prévisible.

Maintenant, leurs discussions les mènent dans d'autres contrées. Voyages, films, livres, tout y passe. Sauf l'essentiel. Moi.

Après tout, je ne leur en veux pas. Si ma propre famille n'est pas capable de m'entendre, qui le serait ?

Je devrais réessayer d'appeler Jamie. Peut-être qu'il me répondrait.

Peut-être...

Vaincu, je regarde les rues défiler, obnubilé par le souvenir de Louise. Mon seul amour. Je la vois dans tout Paris.

Sur un banc, un trottoir, marchant à allure vive, flânant devant des vitrines fermées. Elle est nulle part et partout à la fois. Des apparitions aussi tristes que divines.

Ma Louise.

En m'enfuyant, j'ai sonné la fin de notre histoire. En cherchant à la sauver, je l'ai précipitée dans un puits sans fond.

Que me reste-t-il face à l'inévitable. ?

Prier, et espérer qu'un miracle se produise.

Elias

Le flic me regarde comme si j'étais le pire des criminels. La pire des ordures. Je ne peux pas lui en vouloir. Je le comprends. Ce n'est pas le premier à qui je me confronte ni le dernier. Depuis le temps, je suis habitué.

— Vos effets personnels, ici.

Ça aussi, j'en ai l'habitude. Certains souvenirs semblent si proches, si vivants qu'ils vous happent littéralement. Celui-ci en fait partie. Je me rappelle de ce moment comme si c'était hier. L'odeur de ces mêmes bureaux, du béton, de la cellule. L'enfermement. L'angoisse. Les questions. Incessantes. Leurs regards. Leurs paroles. Sans appel.

— Vous avez le droit à un coup de fil. Nous vous conseillons de prévenir votre avocat de votre mise en garde à vue.

Mon avocat... *La blague...*

Mes parents, c'est mort. Jamie, je préfère ne pas y penser.

Il le faut pourtant.

Louise.

Une larme roule sur ma joue, je l'essuie d'un revers de la main.

Ce n'est pas en apitoyant que tu vas réussir.

De toute façon, je n'ai pas le choix. J'espère juste qu'il va m'écouter. Jusqu'au bout. Étant donné la tournure des dernières heures, mon frangin a dû le mettre au courant. Pourtant, il va devoir me croire.

D'un geste vif, je pianote son numéro sur le téléphone que l'on me prête. Le flic, toujours à mes côtés, me fixe d'un regard suspicieux. Il ne le sait pas, mais il a raison. Avec ce qu'il va entendre, il en prendra un peu pour son grade. Tant pis pour lui. Ce n'est pas faute de l'avoir prévenu.

Par chance, mon pote ne reconnaît pas le numéro d'appel, et décroche à la seconde sonnerie. Je ne lui laisse pas le temps de poser la moindre question, et déclare, anxieux :

— Martin, c'est moi. Ne raccroche pas. Écoute-moi. Je t'en supplie.

Elias

Le sol est froid. Sombre. Humide. Peut-être est-ce moi qui imagine tout cela, puisque le bâtiment semble plutôt récent. En fait, cela n'a pas vraiment d'importance.

Cette attente me paraît désespérément longue. Presque inhumaine. Et pourtant, je reste enfermé ici, à espérer l'inespérable. À chaque sonnerie de téléphone, la peur et l'espoir se mêlent, tournoyant de concert dans les abîmes de mon esprit.

Si ce que je crois est vrai, bientôt je saurai.

Martin m'a cru.

Je devrais être heureux, pourtant je n'éprouve qu'un seul sentiment.

La haine.

Louise

Pour la première fois depuis que je le connais, je le fixe tel qu'il est.

— Tu ne m'as pas répondu, Jamie.

— Répondu quoi ? À quelle question déjà ? Tu es pire qu'un moulin à paroles, je m'y perds, moi !

Menteur.

Je n'ai quasiment pas pipé un mot. La peur me paralyse. Je ne comprends plus rien. Mais, je ne me démonte pas pour autant.

— Pourquoi, Jamie ? Cette question me semble pourtant simple. Sans ambiguïté.

Il hoche négativement la tête. Je refuse son renoncement. Il n'a pas le droit. Pas maintenant.

— Je ne sais pas.

Ses yeux baissés, fixant le vide, m'indiquent le contraire. Quelques secondes s'écoulent. Forcément, il sait. Sans que je m'y attende, il remonte le visage. Ses iris ont changé de teinte, de forme. Ils m'analysent avec une telle force que je sursaute. Du moins, autant que mes gestes inopinés me le permettent, car dans la position où je me trouve, j'ai mal. Trop mal.

— En fait, si, je sais. Et tu le sais également.

Je n'ai plus rien à perdre. Mais, tout à gagner. Elias, où es-tu ? as-tu compris ? Est-ce pour cette raison que tu es parti aussi vite ? Sans me donner la moindre explication ? Cherchais-tu à me protéger ?

— Arrête de minauder.

Si mon regard pouvait envoyer des éclairs, il l'aurait terrassé sur place.

— Je ne minaude pas.

— Tu penses à lui.

Forcément que je pense à lui. Jusqu'à ma dernière seconde, jusqu'à mon

ultime souffle, je penserai à lui. Il est mon oxygène.

Tétanisée, j'observe Jamie se lever du canapé et arpenter la pièce comme un lion en cage. Il tire sur ses cheveux avec une telle force que je me demande comment c'est possible qu'ils restent accrochés sur la peau de son crâne. Tout en vociférant des paroles incompréhensibles, il me fusille du regard avant de cogner sa tête contre le mur, puis de recommencer encore et encore. À certains moments, quand il ne me fixe pas, il m'arrive de fermer les yeux afin de puiser dans mes réserves.

JE.

VEUX.

VIVRE.

Aujourd'hui, demain, dans une semaine, un mois, un an, une décennie. Aux côtés d'Elias.

— Tu me regardes quand je te parle, espèce de salope ?

À nouveau, je sursaute. À nouveau, quand il parvient à ma hauteur, je crois ma fin proche. À nouveau, je me demande comment nous en sommes arrivés à de telles extrémités. Ou plutôt, comment c'est possible. Comment Elias n'a rien vu. S'est plongé dans un néant vide de souvenirs.

— Je suis là, Jamie.

Si en une heure, j'ai compris une chose importante, c'est celle de créer une connivence avec lui. Pour une raison qui m'échappe, il a besoin d'être persuadé que je... l'aime.

— Bien sûr que tu es là, mon amour. Bien sûr.

Tandis qu'il s'agenouille devant moi, son visage se détend, ses traits retrouvent une certaine... bonté. Ma vue se brouille. Je crois qu'il pleure aussi, mais je n'en suis pas sûre.

Je veux Elias. *Mon* Elias.

— Je suis tellement désolé que notre histoire s'arrête si vite. Le destin nous aura donné un mois, pas un jour de plus.

Un mois ?

Je cherche à quoi il fait allusion. Je ne saisis pas. Mais si je ne dis rien, il risque de péter le plomb de trop. Alors, je choisis de sauter à pieds joints dans sa folie.

— Ce n'est que le début, Jamie.

Il ricane. Je n'aime pas ça.

— Mais nous ne sommes pas ensemble, espèce de folle !

Je prends sur moi, et cherche à gagner un peu de temps. Il perd la raison. Mais, je peux parvenir à désamorcer la bombe à retardement qui le consume. Pour cela, il suffit *juste* que je me souvienne des bases enseignées par Léo lors

de mon stage.

— Je ne t'ai jamais considéré comme le frère et l'avocat. Je ne sais pas ce qu'il s'est réellement passé lorsque je t'ai aperçu pour la première fois quand nous nous sommes croisés dans le chalet, mais je...

Mon hésitation le canalise. Il paraît se calmer. Parfait.

— Mais j'ai ressenti quelque chose de profond dans mon cœur. Jamie, je...

Volontairement, je garde les mots suivants coincés dans ma gorge. Je veux qu'il réponde, qu'il réplique.

— Qu'allais-tu dire ?

Il semble vraiment captivé. J'ai toute son attention. Je n'en demandais pas plus. Je bouge un peu, car mes liens me font mal. Mais pas seulement. Je souhaite un geste de sa part. Un qui me fasse comprendre que je ne suis pas définitivement foutue.

Ne pas l'entraîner sur le terrain glissant de Mona. Focalise-toi uniquement sur toi. Uniquement.

J'essaie de ne pas penser à cette pauvre fille, mais plus les secondes s'égrènent, plus sa fin ressemble... à la mienne. Je commence à saisir. Le saisir. Sa vérité m'effraie autant qu'elle me happe. Je cherche à gagner du temps, mais pour quoi au final ? De toute façon, il ne me rendra pas ma liberté. Il m'a montré sa folie, celle qu'il cache aux yeux du monde. Personne ne me sauvera. Ni Elias ni les filles. Mon portable est éteint, ma captivité restera un secret. Jusqu'à ce que quelqu'un me découvre. Ensuite, le cauchemar commencera pour mes proches. Ma mère, mon père. Les filles.

Elias.

Sans le vouloir, il m'a entraînée face à cette fin. Dans ce cauchemar. Les choses sont allées bien trop loin pour qu'il me retrouve à temps.

— Excuse-moi, ma jolie, mais j'ai un appel.

Ma jolie...

Seul son frère peut s'adresser à moi ainsi. J'aimerais le lui cracher à la figure, mais je me retiens. Quelque part, au fond de moi, mes instincts les plus primaires me forcent à me battre. Tant que mon cœur battra...

Un appel.

Elias ?

Je tente de me redresser, Jamie jubile.

— Allo Papa ?

Merde. Mauvaise pioche.

— En déplacement, mais je rentre demain. J'ai un dernier détail à arranger ce soir...

Silence. Je me demande ce que son paternel lui raconte.

— Un meurtre. Mais, ce sera vite réglé.

Je déglutis. Il parle de moi. De ma fin. D'après ce que j'ai pu voir, il ne possède aucune arme à feu. Comment va-t-il s'y prendre ?

Comme avec Mona. Les mains. Ou un couteau. Tu sais, ceux que ta mère t'a offerts à Noël... Les biens aiguisés.

— Elias, arrêté ? Mais où ?

Son visage devient blême.

Mon cœur se met réellement en pause pour la première fois de la soirée.

— Depuis quand, papa ?

Il écoute la réponse, mais ne tarde pas à surenchérir, la voix emplie de colère :

— Et personne ne me prévient ! Je suis son avocat, merde ! Et ce petit con avait un coup de fil à passer. Il a appelé qui, l'enfoiré ?

Elias est vivant. J'en suis certaine.

Je profite de son inattention pour tenter de desserrer mes liens. Mais rien n'y fait. Je ne suis pas son coup d'essai.

— Probablement Martin. Je pense aussi. Quelle bande de petits cons... Ils croient quoi ? J'hallucine ! Merci, papa. Il faut que j'y aille maintenant.

Léger silence.

— Une réunion importante, oui. Je dois la clôturer d'ici quelques minutes.

Pause.

— Je t'appelle dès que je sors.

Court arrêt.

— Non, non, d'ici cinq minutes, j'aurai terminé. Il ne me reste plus qu'un infime détail à régler.

Il soupire.

— Depuis le temps, maman et toi savez ce que j'en pense. Elias est coupable. Mais, je suis avocat, et n'importe qui a le droit d'être défendu. À commencer par mon frère.

Sa patience s'amenuise, j'essaie de hurler, de me débattre, mais rien n'y fait. Je suis prise au piège. Personne ne peut m'entendre, personne ne me viendra en aide. À l'échelle de l'humanité, je ne représente rien. Juste un grain de sable qui va être rayé de la carte. Pendant que mon cœur distillera son dernier souffle, quelque part sur la Terre, un petit cri percera une salle d'accouchement. Une naissance pour une mort. Le cycle de l'existence. Tout le monde s'en va un jour. Il suffit de l'accepter. C'est ainsi. Que représentent vingt-quatre ans et des brouettes à l'échelle de l'humanité ? Presque le néant. Le mien sera juste un peu plus insignifiant que celui de la majorité des autres habitants de cette fichue planète.

Je déteste Jamie autant que j'aime Elias.

— Non, je ne renoncerai pas à le défendre. C'est ma chair, mon sang.

Il me regarde avec tant d'intensité que je ne tremble plus. J'abdique. En le laissant entrer dans mon appartement, les dés étaient déjà jetés.

— Et vous devriez en faire autant. Les prochains jours risquent d'être particulièrement douloureux pour lui. La pression lui fera proférer d'énormes bêtises. Plus que jamais, il aura besoin de sa famille.

Malgré son ton froid, il me sourit.

— Je dois raccrocher maintenant. OK. Pas de soucis. Je passe vous voir demain. Et pensez à ce que je viens de dire. C'est important.

Il clôture l'appel d'un geste brusque.

Je suffoque.

Il s'approche.

Mon cœur manque un battement. Le premier d'une longue liste.

Son index effleure mon cou.

Je comprends.

— Les choses tournent mal, bébé...

Bébé ?

Il s'agenouille. Son odeur, un mélange d'after-shave et de transpiration, me donne envie de vomir.

— Tout aurait pu être différent. Comme avec Mona...

Mona... Pauvre Mona. Pauvre de moi.

Sa main me caresse, je me fige.

— Inutile de te tendre. Tu ne souffriras que davantage.

J'aimerais lui hurler des mots remplis de haine, mais cela ne servirait à rien. Cela le confortera juste dans l'idée qu'il a raison d'agir ainsi. Un jour, il se rendra compte. Un jour, il regrettera. Et moi, de là-haut, j'assisterai à sa descente aux Enfers.

Je veux qu'il souffre, qu'il paie. Que sa chute soit à la hauteur de tout le mal qu'il a infligé autour de lui.

Avant de partir, je souhaite aussi qu'il sache. Chaque condamné a le droit à ses dernières paroles. Je ne ferai pas exception à la règle.

Alors, tandis qu'il me force à plaquer mon dos contre le sol, puis qu'il s'agenouille au-dessus de moi, ses cuisses positionnées de chaque côté de mes hanches, je le fixe droit dans les yeux. J'exige que mes mots soient complétés par la force de mon regard. Je refuse que la moindre miette de mes sentiments ne lui échappe.

— J'aime Elias comme je n'ai jamais aimé aucun homme.

— Tais-toi, connasse.

Il me gifle. La première d'une longue série, j'imagine. Je m'en fiche. La souffrance m'aidera à supporter le mal final.

— Je l'ai dans le sang. Dans mes tripes.

— La ferme, salope !

Cette fois-ci, j'ai le droit à une vraie paire de claques. Leur violence me fait vaciller, la tête me tourne.

— Je...

Mes derniers mots d'amour se perdent dans la force de ses paumes qui encerclent mon cou. Ma carotide. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je vais partir sans connaître la vérité pour Mona. Et Elias, en prison. Finalement, j'aurais préféré qu'il ait rejoint l'autre rive. Qu'il m'attende là-bas. À nous deux, on aurait rendu le Paradis plus beau. Plus lumineux. Un tel amour ne serait pas passé inaperçu. Je lui aurais présenté ma copine Flora. Elle est ici. Tout près. Si proche que je peux presque la toucher du bout de mes doigts.

L'air me manque. Son visage me fait mal. La mort me fait mal.

Alors, je ferme les yeux sur cette vie, qui finalement, a eu son lot de chagrins, mais de bonheurs aussi.

...

— Je t’attendais. Tu m’entends ?

oooooooo

— Louise, cela fait des jours que nous hésitons à venir vous parler. Des jours... Notre Paradis s’est transformé en Enfer. Mais grâce à vous, nous allons peut-être retrouver notre chemin.

— Peut-être.

oooooooo

— Un jour, j’ai entendu dire que donner un rein offrait directement les clés du Paradis. Qui sait, les as-tu certainement déjà en mains...

oooooooo

— Te souviens-tu du moment où je t’ai raconté mes tatouages ?

...

— C’est con, j’attends toujours une réponse de ta part...

...

— Ben ce jour-là, si je m'en sortais, je m'étais promis d'en faire un nouveau. Un pour moi, mais pour toi aussi. Un qui représente mes espoirs. J'aimerais que tu le voies, que tu me dises ce que tu en penses. J'aimerais tellement...

...

— Louise, tu es mon étoile. Aujourd'hui et à jamais...

Elias

Trois mois plus tard.

Ce qui est con avec les nouveaux départs, c'est qu'ils filent plus la frousse que les emmerdes à retardements.

Quand on est plongé dans les histoires à rallonge, on essaie juste de s'en sortir. Puis, un jour, l'horizon se dégage, les nuages laissent une jolie place au soleil. Dans mon cas, le destin n'y est malheureusement pas pour grand-chose. Quelque part, j'aurais préféré.

Louise m'a sauvé. Dans tous les sens du terme.

Chaque matin, je *la* remercie. Chaque matin, je mesure ma chance. Chaque matin, j'écoute les battements de mon cœur. J'y sens la vie, mais pas seulement. L'espoir y a germé. L'envie de me battre et de m'en sortir.

Je le lui dois.

À elle.

Pour ce qu'elle a fait, enduré, je me suis promis de ne jamais rien lâcher. De reconquérir mes rêves. Coûte que coûte.

Les siens, aussi.

Cette nuit, je m'en souviens comme si c'était hier. L'attente, la peur. La crainte que tout s'effondre à nouveau. Martin était ma carte maîtresse. Enfin, ma seule carte. Je n'en avais aucune autre dans ma manche. Après être allé chez mes parents, il restait mon unique espoir. D'ailleurs, qui aurait pu me croire sur une simple séance d'hypnose ? J'aurais pu me tromper. J'aurais pu, tout bêtement, me convaincre de la culpabilité de mon frère.

J'aurais pu.

Mais les souvenirs me semblaient tellement réels. Véridiques. Mon arrivée

dans l'appartement, mon bouquet à la main. Ma voix qui cherche Mona. Une fois. Deux fois.

Tout ce dont je m'étais rappelé sonnait faux. Jamie a fabriqué ma mémoire. Un par un. À force de me les marteler, j'ai fini par le croire. J'ai aussi imaginé que je pouvais être un meurtrier. Un véritable psychopathe.

En me rendant responsable de la mort de Mona, il ne m'a pas simplement coupé du monde. Il m'a métamorphosé. A réussi son coup. Magistralement. J'ai cru devenir ce monstre. Pendant dix ans, je me suis enfermé sur moi-même. En sortant de prison, je m'étais interdit le droit d'aimer. Dans ma tête, il se transformait déjà en droit de tuer.

Tu embrasses. Tu étrangles.

Pas de demi-mesure.

Sans ma volonté à me faire tatouer le peu de véritables souvenirs, je n'en serais pas là aujourd'hui. Léo les a utilisés pour m'orienter dans ce drôle de voyage. Grâce à eux, j'ai récupéré la mémoire.

Grâce à Louise.

Six lettres que j'ai encore du mal à prononcer. Je lui dois tellement. Une vie ne me suffira pas à lui prouver combien je le suis reconnaissant.

En arrivant chez Mona, elle était déjà morte. Étranglée par les mains de mon propre frère. Quand j'y repense, soit une centaine de fois par jour au moins, d'horribles tremblements me prennent. Elle a ouvert au loup. Comme Louise. Il lui a fait croire qu'il était là pour l'aider. Comme Louise. Il a tenté de lui prouver que j'étais le mal incarné. Comme Louise. Il l'a tuée... Comme...

— Tu es prêt ?

Martin. Toujours fidèle au poste. Dans les bons comme les mauvais moments.

— Putain, j'y crois pas ! Tu t'es mis sur ton trente-et-un !

Un jeans, un tee-shirt... Je ne vois pas où est l'effort. Craignant que je dise tout haut ce que je pense tout bas, il anticipe et répond à ma place :

— Ben, t'étais en mode Louise... Pyjama, cheveux sales et j'en passe...

Il exagère, et le sait.

Les deux premières semaines, soit.

Ensuite, il a bien fallu que je me reprenne en main. Pour *elle*.

Que j'affronte Jamie. Pour *elle*.

Que je me prépare à aujourd'hui. Pour *elle*.

— Et du gel dans la tignasse ! Tu cocottes à dix mètres, mon vieux ! J'espère qu'*elle* n'est pas allergique à la mauvaise eau de Cologne !

Un des parfums les plus chers du marché... Qu'il croit ce qu'il veut. C'est son préféré... à *elle*. Le reste, je m'en fous.

On dit que l'odeur de l'enfance ne disparaît jamais. Je le souhaite de tout mon cœur.

∞∞∞∞∞∞∞∞

Quarante-cinq minutes plus tard, après des traditionnels embouteillages parisiens, Martin gare la voiture dans l'allée pavillonnaire. En sortant, j'inspire profondément. Les lilas sont déjà là, ils embaument et fleurissent toute la rue. Si je ferme les yeux, je me revois gamin, le sourire aux lèvres, du chocolat plein les mains à rêver à celui que je deviendrai... adulte. Pompier, policier, astronaute, paléontologue, tout y est passé.

Sauf le taulard.

La réhabilitation va être longue, je le sais. Mais, je ne m'attendais pas à ça. Soit, je reçois de la compassion par vagues ; soit, les regards restent suspicieux. Qu'ai-je donc fait pour que mon frère me déteste autant ?

Je me suis posé un million de fois cette question. Je n'ai toujours pas trouvé la réponse. Certains jours, je me cache derrière sa folie. D'autres, je cherche où j'ai merdé. Je ne vois pas. J'ai rarement été meilleur que lui à l'école. Moins poli. Moins propre sur lui.

Les filles...

C'est effectivement ce qu'il m'a reproché lors de notre unique confrontation. Mon pouvoir de séduction, comme il dit... Je n'y crois pas vraiment. Si c'est ça, ce n'est pas l'isolement à Fresnes qu'il lui faut — *les autres détenus veulent baiser sa peau d'avocat* — mais une camisole de force dans un HP de haute sécurité. Entre deux rires, il m'a avoué être toujours tombé amoureux de mes copines. Jusqu'à Mona, il n'avait jamais rien tenté. Rien. Juré, promis, craché. Ce sont ses propres termes d'enfoiré. Mais elle, c'était différent, m'a-t-il dit. Ce soir-là, elle l'a regardé avec les yeux de l'amour.

C'est pour ça qu'il l'a étranglée. Pour que sa vie et sa mort lui appartiennent à tout jamais. Logique implacable de psychopathe névrosé...

Il savait que j'allais venir. Une part de lui avait compris la gravité de son geste. Dès mon réveil, chez Léo, je me suis souvenu. La première chose que j'ai remarquée, c'est elle, étendue sur le tapis de son salon. Puis, son sweat. Son préféré. Sur l'extrémité de sa manche droite, il y avait la femme mexicaine. Morte. Dessus, un bouton de manchette en or. Celui de mon salopard de frangin.

Signe de son appartenance. De son pouvoir de vie ou de mort.

Signe de ma défaite.

Moi, comme un con, dans ce salon, à fixer ma copine, inerte sur le sol. Moi me demandant si je ne rêvais pas. Moi, percevant des pas approcher. Puis une lanière en cuir noire. Celle-là même qui avait étranglé Mona. Puis, qui dans un mouvement, s'en prenait à moi.

J'ai suffoqué. Comme Louise.

J'ai senti la mort arriver. Comme Louise.

J'ai...

Puis, plus rien. Le néant. Le vide. Quand je me suis réveillé, c'était déjà trop tard. Le tribunal n'a jamais fait mention de mes marques au cou. Personne ne les a vues. Aucune photo. Zéro procès-verbal. Ont-elles réellement existé ? Je ne le saurais jamais.

En revanche, Jamie s'est arrangé pour que des griffures, portant l'ADN de Mona, soit visibles sur mes joues, le dos de mes mains. Avant même que les flics n'arrivent, j'étais fichu. Toutes les preuves étaient déjà contre moi.

Lors du procès, j'apprendrai probablement comment il s'est débrouillé. Pour l'instant, je ne me sens pas prêt. Pas encore. Il me faut encore assimiler tellement de choses. J'avance, pas à pas. Au jour le jour. Du moi, j'essaie. Pour moi, mais aussi pour elle.

Je lui dois bien ça.

oooooooo

La dernière fois que je suis venu ici, j'ai dû toquer, sonner, hurler. Personne ne m'a ouvert. Et quand ça a été le cas, cinq minutes plus tard, les flics débarquaient. Et mon cauchemar prenait vie.

Aujourd'hui, il faut beau. Cela aide, j'imagine. Un jour avec soleil représente un jour avec Louise. Elle brille pour moi. Dans mon cœur. C'est ainsi.

Je ne veux pas brusquer les choses.

Laisser le temps au temps.

Martin est toujours là. Il ne m'a pas quitté. Même si je ne lui ai pas dit combien sa présence me touche, il l'a compris. Lui et moi, c'est une longue et vieille histoire. Nous n'en discutons pas beaucoup, mais je sais qu'il voit quelqu'un pour surmonter tout ça. Jamie l'a, à sa manière, embarqué dans sa

folie en le persuadant que j'avais tué Mona.

Sa culpabilité est à la hauteur de mon pardon. Sans limites.

— Vous êtes venus.

Il me faut quelques secondes avant d'oser lever les yeux. Mais, au moment où je le fais, un rayon de soleil traverse son visage. Elle est telle que dans mes souvenirs.

Belle, douce, gentille.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Le dénominateur commun reste Jamie. Encore Jamie. Mais je refuse que ma colère se transforme en haine. Ce sentiment n'a jamais permis la reconstruction de quoi que ce soit.

Pendant le trajet, je m'étais imaginé tout ce que j'allais lui dire. Des mots emplis de regrets, mais surtout d'amour.

Ceux que je lui porte depuis toujours.

○○○○○○○○

Le salon est tel que dans mes souvenirs. Parfaitement rangé. Épuré. Propre. Une odeur de fleurs et de printemps flotte dans l'air.

Je ne sais pas si c'est ça, ou bien la grenadine sur la table, mais quelque chose se débloque en moi. Ou se casse. Peut-être même les deux. Quoi qu'il en soit, c'est salvateur.

Je les regarde, ils me fixent. On se cherche, se découvre. Se redécouvre. Le temps nous aidera à surmonter nos difficultés, mais pour l'instant, une seule chose m'importe. Et j'ai besoin de leur dire. Tout de suite.

— Papa, maman...

Deux mots. Juste deux mots. Ils signifient tellement de paroles oubliées. Tellement de non-dits. Tellement de regrets. De souffrances. Mais aussi, tellement d'amour. Un sentiment à la hauteur du manque. Démesuré.

○○○○○○○○

L'accolade n'est pas franche. On reste sur nos gardes. S'apprivoiser à nouveau va nous prendre du temps. Mais, je suis confiant.

J'ai confiance.

Je ne l'entends pas tout de suite. Ce petit bruit. Il arrive tout droit de la

cuisine.

— Vous avez repris un chat ?

C'est la première question qui me vient à l'esprit. Pas la plus logique, mais la première. Ma mère y a toujours été allergique. Durant nos vingt premières années, elle s'était forcée pour Jamie et moi.

Elle sourit. Elle se souvient. Bonheurs d'une enfance chérie. Choyée. Aimante. Là où tous les possibles étaient encore réalisables. Les meilleurs comme les pires.

Je m'attends à ce que l'orage gronde, que les nuages remplacent ses traits apaisés. Heureux. Mais rien ne se passe. Elle échange un regard de connivence avec mon paternel, puis Martin.

Ils savent *tous*.

— Non, pas un chat, s'amuse mon père.

— Ou alors, un très gros. Invivable, au passage... D'ailleurs, je te souhaite bien du courage...

Et si...

Non, impossible.

Pourtant, il fait un temps magnifique dehors. Le soleil m'aide à y croire. Le soleil nous répare. Nous cicatrise.

— Elias, nous...

Les mots de ma mère s'évaporent quand les plus beaux rayons du ciel traversent la pièce.

Elle est là.

Elle est revenue.

Louise

Je ne sais pas s'il y a une vie après la mort. Peut-être qu'un jour j'aurai la réponse à cette question. Mais, pas tout de suite. Pas aujourd'hui. Pour l'instant, je souhaite juste profiter de l'instant présent. De ma peau chaude. De mon cœur qui bat. Des rayons du soleil traversant cette pièce, arrêtant leur voyage sur le magnifique visage d'Elias.

Les cicatrices sont toujours là. Partout. À l'intérieur de mon âme, comme à l'extérieur. Même si les traces sur mon cou ont progressivement disparu, certaines, celles qui se sont imbriquées sur mon cœur, me font mal. Si mal. Tellement mal que, parfois, je me demande si ça n'aurait pas été plus facile de mourir. Dès que j'y pense, Sara et Camélia le perçoivent. Alors, elles m'engueulent et m'emmènent dans des lieux improbables. Parcs d'attractions, concerts de beaux gosses, films délirants au cinéma, et j'en passe.

Mais rien ni personne n'a été capable de remplacer Elias.

Maintenant qu'il se trouve enfin devant moi, je comprends que c'est lui. Uniquement lui. Le seul à pouvoir me sauver. M'épauler pour poursuivre cette route parsemée d'embûches et de souvenirs douloureux.

Durant ces derniers mois, Léo m'a aidée à percevoir que je dois utiliser ce traumatisme, et non le refouler. L'extérioriser pour mieux l'adopter. Quoi qu'il m'arrive désormais, je ne serai plus jamais la même. Il y aura toujours un avant et un après. C'est comme ça.

Elias.

Le souvenir de son visage m'a blessée, puis soignée pendant toutes ces semaines. Il m'a manqué. Tellement manqué.

Mais, c'était mieux ainsi. Il me fallait cette séparation pour me permettre de me reconstruire. Le voir, entendre sa voix, m'aurait systématiquement ramenée

aux mains de Jamie autour de mon cou. À l'air qui diminue. À mes poumons inertes.

Quand je me suis réveillée à l'hôpital, je me suis enfermée dans ma propre angoisse. Celle que ça recommence. Encore et encore. Même si Jamie était derrière les barreaux, et Elias libre, je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur. Tout le temps. Partout.

Mes amies m'ont dit qu'il était passé plusieurs fois au CHU. Mais comme je dormais continuellement, abruti par les calmants, je ne me souviens de rien. Parfois, il me semble retrouver l'impression de sa présence.

Parfois, seulement.

Mais dans ces moments, je me sens mieux. Je me sens vivante.

Je sais qu'il a mal vécu notre séparation. Et, je m'en veux. Pourtant, j'étais incapable de répondre à ses SMS, puis ses mails. Et enfin, ses lettres. Néanmoins, je les ai toutes gardées. Absolument, toutes. J'ai même imprimé mes captures d'écran. Tous ses mots trônent dans une petite boîte que les filles m'ont achetée. Ma Love Box. La seule et l'unique qui règne dans mon cœur.

Quand je l'observe, ici et maintenant, je reste persuadée d'avoir fait le bon choix. Patienter pour mieux guérir. Attendre pour mieux se reconstruire. Le manque nous fait réaliser ce à quoi on tient. Plus que tout. Plus que notre propre vie.

Lorsque j'ai perdu connaissance entre les mains meurtrières de Jamie, j'ai compris que mon sacrifice entraînerait l'acquittement d'Elias. Les filles savaient que son frère devait venir. Son alibi n'aurait pas tenu bien longtemps. À ce moment précis, j'ai ressenti ma mort comme mon ultime acte d'amour. Le plus triste, mais également le plus fort. La libération d'Elias.

Une prison pour une autre.

Par Martin, avec qui j'ai gardé contact, je sais que la culpabilité de Jamie l'affecte terriblement. Son besoin de comprendre semble sans limites. Nous espérons tous, à notre manière, que le procès à venir, l'an prochain, nous libérera de toutes ces questions sans fin.

Léo m'incite à ne pas me focaliser là-dessus. Bien souvent, la folie n'a pas d'explication logique. Ou les réponses paraissent fades, sans fondement, et font plus mal encore.

J'essaie d'arrêter d'y penser, mais c'est difficile. Douloureux, aussi. Les jours ont passé, puis les semaines, et enfin, les mois. C'est bizarre, mais moi qui ne me suis jamais véritablement intéressée à la politique, je commence à comprendre pourquoi les cent premiers jours d'un Président sont considérés

comme très importants. Les miens, ceux que je viens de vivre et de subir, m'ont permis de saisir l'essentiel. Je ne guérirai probablement jamais. C'est ainsi. Mais, j'ai besoin d'Elias pour continuer. Sans lui, ma vie ne possède plus aucune lumière, aucune étincelle, aucune envie. Lui, et personne d'autre.

Quand ses parents m'ont appelée, j'ai compris. Sans le savoir, ils m'ont fourni le déclic nécessaire. Encore aujourd'hui, ils éprouvent de réelles difficultés à mettre des mots sur leur souffrance. Leur culpabilité, aussi. Notre douleur à tous n'a aucune limite, mais pourtant, en échangeant avec eux, en leur ouvrant mon cœur, j'ai saisi une chose essentielle.

On ne choisit pas ses parents, mais ses enfants, non plus. Dans ce cocon, on est censés s'aimer, partager les bons comme les mauvais moments. Et cependant, sans que l'on comprenne pourquoi, il arrive que l'engrenage déraille. Se bloque. Et, notre souffrance est telle que l'on se focalise sur l'explication la plus facile, la plus probable.

Perfide ironie.

Elias et moi en avons payé le prix fort. Mais, eux aussi.

Il y a six mois, j'aurais refusé de répondre à leurs appels, messages, puis invitation. J'aurais gardé la porte fermée, sans même prendre la peine de l'ouvrir. Ma colère et ma rancune n'auraient connu aucune limite.

Et pourtant, aujourd'hui, je me trouve là, face à eux tous, persuadée d'avoir fait le bon choix. Léo m'a guidée, secondée pour que je puisse me poser les bonnes questions. Depuis qu'il est papa, je vois qu'il a changé. Lui aussi a désormais conscience de ses priorités. Est-ce cela qui nous a aidés à nouer une véritable relation amicale ? Ou la peur d'avoir causé ma mort sans le vouloir ? À plusieurs reprises, il m'a répété qu'en traitant Elias, il a aidé le lion à sortir de sa cage. C'est vrai. Mais, cela a également permis de découvrir la vérité. De libérer l'homme que j'aime de ses démons, vieux de dix ans. Bien sûr, cela a fait naître une autre douleur. La trahison.

Mais, nous vaincrons.

Ensemble.

Elias, moi, Martin, ses parents. Nous nous le devons, les uns les autres.

Martin.

Souvent, je pense à son rôle. Son coup de téléphone aux autorités strasbourgeoises en pleine nuit. La valse des sirènes dans ma rue. Puis, l'air qui revient. Mes poumons renaissant à la vie. Je lui dois beaucoup.

Puis son père et sa mère. Leurs visites à l'hôpital, juste pour me voir. Ensuite, leurs bribes de conversation. Des excuses, mais pas seulement. Leur volonté de comprendre était telle que je les ai adoptés sans me poser beaucoup

de questions. À un moment de leur existence, leur humanité les a desservis. Mais, nous commettons tous ses erreurs. Qui suis-je pour croire que j'aurais agi différemment dans leur situation? Perçu la vérité comme elle était? L'imperfection fait partie de nous. Mais, sans elle, nous ne serions pas humains.

Quand ils m'ont proposé de venir, aujourd'hui, j'ai senti qu'ils me considéraient comme la leur. À part entière. Mes parents m'ont emmenée ce matin. Nous avons monté le perron, main dans la main. Mieux que personne, ils savent combien je tiens à Elias. Combien nos cœurs sont faits pour battre à l'unisson. Fidèles à eux-mêmes, ils ne les ont pas jugés. Après tout, ils sont aussi père et mère. Progressivement, le silence pesant a laissé place aux mots, pour faire naître de véritables discussions. Je pense qu'ils vont bien s'entendre. Ils ont choisi le bon moment pour s'éclipser, en nous laissant seuls une heure avant l'arrivée des garçons. Ce moment nous a permis de nous apprivoiser, de rendre visibles nos liens invisibles. Ils n'ont pas revu leur fils depuis sa libération. Un grain de sable à l'échelle de l'humanité, une chape de plomb pour eux. Elias, à sa façon, a aussi décidé de prendre son temps. C'est, je pense, ce qui l'a aidé à comprendre et à accepter mon besoin de solitude.

Mais quand je les regarde tous face à moi, un unique sentiment me submerge. L'envie d'avancer. Main dans la main.

Justement, Elias fait quelques pas dans ma direction, le soleil allant et venant sur son visage, alternant ainsi son côté sombre, et celui plus lumineux qu'il me fait enfin découvrir.

Je l'aime.

Je l'aime tellement que je pourrais exploser d'amour pour lui.

Ses yeux captent les miens, y déversant une multitude de mots, tous plus forts les uns que les autres. À son contact, je retrouve notre langage. Notre intimité. Celle qui ne possède ni limite ni frontière. Séparés, nous ne sommes rien. Ensemble, nous représentons un tout. Notre tout.

Ses lèvres s'approchent, je bénis ce moment. Pendant toute la durée de notre séparation, je l'ai rêvé, espéré. Maintenant que la vie reprend ses droits, je ne suis pas prête à le laisser filer.

À l'instant où sa bouche capture doucement la mienne, je me sens enfin réconciliée avec moi-même. Chaque chose que l'on vit, que l'on subit n'est pas vaine. Tous ces éléments, mis bout à bout, tracent notre chemin. Nous mènent là où nous devons être.

Ma place est ici. Avec Elias.

Ces merveilleux instants marquent le premier jour du reste de ma vie.

- Épilogue -

Louise

Quatre nuits que nous partageons. Quatre nuits que nous dormons peu. Quatre nuits que nos corps réapprennent à se connaître.

Mais surtout, quatre nuits que la magie opère d'une façon surprenante.

Nombre d'heures de sommeil : seize, grand maximum.

Nombre de baisers échangés : on doit frôler le millier.

Nombre d'orgasmes : trop et pas assez à la fois... Je crois que je ne serai jamais suffisamment repue d'Elias et de sa...

— Tu y repenses ?

Je rougis, et je m'en fiche !

— Non !

— C'est bien ce que je disais, tu y repenses !

— OK, un peu...

Les trois mots de trop. En moins de secondes qu'il ne le faut, il est couché sur moi, prêt à relancer le match. Waouh. En forme du matin... au matin. Mais cette fois-ci, c'est différent. Il m'embrasse sagement, puis s'écarte. Je vois qu'il prend sur lui pour contrer le nouveau round, pourtant je ne dis rien. J'attends. D'accord, la curiosité me tue... Cependant, je tiens bon. Avec lui, j'aime jouer de mes charmes, et qu'il craque le premier.

J'adore ça.

— Tu ne veux pas savoir.

Je souris, victorieuse.

— Savoir quoi ? Pourquoi je suis nue et que tu ne m'aies pas encore sauté dessus ? Ou chercher à connaître la raison qui t'a fait renfiler ce boxer, cette nuit ? Certes très beau, mais totalement inutile depuis quelques jours...

— Louise !

— Quoi ?

— Louise ! Je suis sérieux !

— Moi aussi, je te signale !

Pour donner plus d'importance à mes propos, je m'allonge sur le lit, prenant une pose sans équivoque. N'importe quel homme normalement constitué d'un point de vue hormonal profiterait de la situation.

Mais Elias n'est pas normal. Il ne le sera jamais. Son sexe a beau le supplier de répondre à mes attentes, il ne lâche rien.

J'adore ça.

— Aujourd'hui, on sort du pieu ! Surprise, ma belle !

En moins de secondes qu'il ne le faut pour le dire, il se tient debout, enfilant à la hâte des vêtements propres. Son tee-shirt blanc laisse apparaître ses tatouages. Depuis que nous nous sommes retrouvés chez ses parents, je commence à m'habituer à leur signification. Ils n'enlèvent rien à sa sexy attitude. Au contraire, ils la renforcent. Sans eux, ce ne serait pas le Elias que j'ai rencontré. Sa peau porte son histoire, ses blessures. Pourtant, plus je l'observe ces derniers jours, plus une question me brûle les lèvres. Je me retiens de la poser, j'attends juste le bon moment.

— Allez, on arrête de rêvasser ! Debout, la goulue de mon corps !

Je ne bouge pas, je patiente. Notre gentil combat se passe désormais par l'intermédiaire de nos yeux. Craquera, craquera pas ? Mais, l'oreiller que je me prends en pleine figure enterre ma défaite.

Je me lève, boudeuse. Je n'ai pas dit mon dernier mot ! Se délectant de la situation, il m'envoie un regard empli de sous-entendus.

— Tu regrettes ? j'ose demander, prête à savourer le commencement d'un nouveau jeu.

— Je t'aurais dit « oui » dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, mais là, certainement pas ! Allez, du nerf ! Crois-moi, tu ne le regretteras pas !

Vaincue.

J'adore ça.

Une fois habillée, je me rends à la cuisine de l'appartement d'Elias, où m'attendent un café bien serré et... un énorme bouquet de fleurs. Gigantesque ! Que des roses rouges.

Je ne tarde pas à sentir les lèvres d'Elias se poser dans le creux de mon cou. Douces, sensuelles, elles me font frémir. Mon corps s'électrise, l'envie de lui me reprend.

— Du calme, mon chaton... Ce soir, promis...

Malgré la fièvre qui me gagne, je me retourne, et lui fais face.

— Mon chaton ?

Il rigole.

J'adore ça.

— Un chaton affamé serait prêt à tout pour bouffer un bol de croquettes !

— Je ne suis pas un chaton bouffeur de croquettes !

— Peut-être, mais tu es affamée.

Comme pour me prouver qu'il a raison, sa bouche effleure la naissance de mes épaules. Ma peau me brûle. Je le veux.

— Affamée de moi, ma belle.

Je me recule, son petit jeu commence à me rendre chèvre.

— Tu veux quoi, Elias ?

Ses lèvres s'étirent, il semble heureux.

— Que tu les comptes.

— Les fleurs ?

— Non, les croquettes ! Bon, tu t'y mets ?

Décidément, il n'arrête jamais ! Tant que je ne l'aurai pas fait, il ne me lâchera pas. Même si le bouquet est magnifique, je préfère ses câlins. Et plus si affinités.

— Vingt-cinq, lancé-je, frustrée de le sentir m'échapper.

— Et... ?

— Et quoi ? dis-je en me jetant sur lui, avide de ses lèvres. Elles sont merveilleusement belles, je te remercie...

Je sens qu'il prend sur lui pour me faire reculer.

— Quel jour sommes-nous ?

Je réfléchis quelques instants, cherchant où tout ça va nous mener.

— Le 25 juin.

— Et tu as...

— Vingt-cinq ans...

C'est bon, inutile de me le répéter. J'ai fêté l'anniversaire le plus pourri qui soit face à John et Ornella, avec pour unique invité non virtuel, un énorme pot de glace. À la crème. Mille calories, la portion. Cela m'apprendra à vouloir m'écarter de mon monde. Jouer à la fille forte, qui a besoin de se ressourcer pour aller mieux.

— Que nous n'avons pas célébré...

Merci de tourner le couteau dans la plaie...

Puis, sans que je comprenne ce qui m'arrive, tout dérape. Sara, Sam, Camélia et Martin débarquent en hurlant « Joyeux anniversaire » ! D'après ce que je réussis à voir, ils portent tous des chapeaux ridicules sur la tête. Deux secondes plus tard, plus rien. Un bandeau me bloque la vue.

— Tu me fais confiance ? me susurre la voix chaude de mon amoureux dans le creux de mon cou.

— Toujours.

À la vie, à la mort. Il en sera toujours ainsi.

∞∞∞∞∞∞∞

Après un trajet d'une heure dans un minibus, loué par Sam, nous arrivons enfin.

— J'ai le droit à une question ? je demande, peu rassurée.

Je porte encore en mémoire ma fête de l'an dernier, où Sara m'avait traînée dans un bowling et avait fait entrer sur l'écran de jeu « Miss Foufounette ». Depuis, j'ai toujours craint l'année suivante. Mon quart de siècle. Je pensais avoir eu mon compte avec le Five's quelques mois plus tôt.

— En plus des dizaines que tu nous as posées durant l'heure passée ?

J'ai vraiment autant parlé ? Moi ?

— Bon, une seule, mais rien qu'une.

Sam. La voix de la sagesse. Avec cette histoire de rein, il se sent redevable à vie. J'avoue, parfois j'en profite. Juste un peu.

— Merci, mon sauveur... Une... Alors...

Tellement de questions me viennent en tête. J'ai du mal à faire le tri. Cependant, une devient récurrente.

— Où sommes-nous ?

— Saint-Denis.

Ce Sam, un véritable ami. Si j'insistais légèrement, je suis certaine qu'il me vendrait toute l'affaire. Mais, j'aime jouer. J'adore ça. Donc, je vais prendre sur moi, et attendre un peu...

Franchement, que peut-il bien y avoir à Saint-Denis à part le stade de France ? Mon cœur s'arrête.

— J'y crois pas !!!

Je saute sur mes pieds, telle une gamine survoltée !

— Keen'V !

Je ne les vois peut-être pas, mais je sens qu'ils se regardent tous comme si je vais de perdre la boule...

— Ma belle, commence Sam, je ne sais pas si je dois prendre ça comme une insulte, mais tu en penses pour ce...

— Erreur de la banque en votre défaveur, commente Camélia... Mon cher

Elias, avec le temps, tu apprendras que les goûts de notre Louise sont aussi éclectiques que bizarres !

— Je ne suis pas bizarre !

— Crois-moi, si elle t'a choisi, c'est que tu l'es un peu...

Si Sara s'y met, on ne va pas s'en sortir !

— Bon, vous allez arrêter de parler pour ne rien dire !!! Elias, tu es juste bizarre comme il faut, surtout quand tu...

Quand il quoi, au juste ? Je n'allais quand même pas livrer ce détail de notre vie intime devant tous nos amis réunis ?

— Quand tu rien ! Tu es parfait ! Sexy, gentil, intelligent, formidable acteur...

À peine ai-je prononcé les derniers mots qu'un drôle de silence s'installe. Il me faut quelques secondes pour comprendre...

— Non, tu n'as pas organisé une folie pareille ?

J'enlève mon bandeau. Personne ne s'interpose. Mes yeux mettent quelques minutes à s'habituer à la lumière. Devant moi se profilent de nombreux bâtiments. On dirait des usines, mais je sais qu'il ne s'agit pas de ça. Un, en particulier, retient mon attention. Je fixe Elias, complètement chamboulée.

— Tu as vraiment fait ça ?

Je suis tombée amoureuse du seul homme à même de comprendre mes goûts bizarres et de les apprécier.

— Bienvenue sur le tournage de « Destin des cœurs brisés ». Saison 7, épisode 1572. John et Ornella t'attendent... Mais, pas que... Après l'annonce de la venue de Brandon, puis sa disparition mystère, il va enfin réapparaître.

Il me faut quelques secondes supplémentaires afin de remettre tous mes neurones en place.

— Tu tournes ? Aujourd'hui ?

Elias hoche la tête, ému. Je suis consciente qu'il mérite mieux que ça, qu'il a la trempe d'un véritable acteur du septième art, mais je suis heureuse pour lui. Un pas à la fois...

— Et comme une grande fête est organisée chez John et Ornella pour célébrer l'arrivée de leur nouveau Chihuahua, ils ont besoin de figurants...

De figurants ?

— Actrice d'un jour, ma belle !

Je fixe mes amies, émue. Puis, je saisis toute l'ampleur de ce cadeau totalement dingue.

— Vous m'accompagnez sur le plateau ?

Ils opinent du chef, aussi attendris qu'ébahis de leurs propres capacités à participer à ce feuilleton absolument fou... Ils ne le savent peut-être pas, mais ils

ne pouvaient pas m'offrir de surprise plus folklorique que celle-ci. Parfaitement à mon image. Décalée, délurée !

— On y va ?

La main d'Elias suit ses paroles. Je l'attrape, je ne la lâcherai plus. Mais avant de découvrir l'envers du décor, j'ai besoin de savoir quelque chose. Je laisse les autres s'éloigner, puis l'arrête tendrement. J'attends que mes yeux captent les siens, et ose enfin lui demander :

— Ce dernier tatouage sur ton poignet...

Derrière son sourire se cache quelque chose de nouveau. De fort. Je patiente face à ses paroles qui peinent à sortir, mais les crains également.

— L'étoile entourée d'un bracelet clair ?

Il me pose la question pour gagner du temps. Je le sais. J'aimerais aussi avoir quelques secondes supplémentaires devant moi, mais le moment est venu... d'avancer pour ne plus reculer.

— Je n'ai jamais été doué pour les mots, Louise. Je préfère les faire illustrer, que les prononcer. Qu'il s'agisse de bons ou de mauvais sentiments. Je suis ainsi. Parfois, j'aimerais changer, prendre confiance, mais je n'y arrive pas.

— Tu as entendu ce que les autres ont avoué ? J'aime les hommes bizarres. Tu es mon homme bizarre...

Une larme semble perler sur sa joue, mais avec le soleil qui inonde nos visages, je ne suis pas certaine.

— Et si ton homme bizarre te disait tout simplement qu'il... t'aimait ?

Cette fois-ci, je ne rêve pas la goutte humide. Mais c'est sur ma peau qu'elle coule. Je la laisse poursuivre son ascension verticale. Elle représente l'amour inconditionnel que je porte à cet homme. Même si je n'ai encore prononcé ces mots pour personne, ils s'échappent naturellement de ma bouche :

— Je t'aime, Elias.

Avant qu'il ne pose ses lèvres sur les miennes, il me murmure tendrement :

— Je t'aime, Louise. Je t'aime, mon étoile. Tu ne cesseras jamais de briller dans mon ciel.

Je suis son étoile, il est mon attaché.

À l'infini.

- *Remerciements* -

Écrire un livre reste un acte très solitaire. Puis, une fois le processus éditorial achevé, cette solitude devient partage. À chaque sortie de roman, ce sentiment s'accroît. Vous faire découvrir mes histoires est le plus beau cadeau que, vous lectrices, puissiez m'offrir. Sans vous, mes personnages ne seraient rien. Ils resteraient enfermés dans un fichier sur mon ordinateur, emprisonnés dans leurs aventures parfois tristes, d'autres fois rocambolesques, mais où, au final, le bonheur prime toujours. Merci d'être là. Merci de répondre présentes à chaque sortie. Merci aussi de m'encourager. Merci pour tous ces mots, ces messages qui me donnent envie de partager avec vous de nouvelles histoires. Mille fois, merci.

Merci Aurélie, de Butterfly Éditions, pour ta présence, ton écoute, et le plus important, ton amitié.

Merci à Laure d'avoir passé autant de temps avec Elias et Louise. Tes commentaires me parviennent toujours en amont... Leur perspicacité me touche à chaque fois. Tu sais lire dans mes personnages, percevoir leurs forces et leurs faiblesses. Licorne Power !

Merci à Évelyne pour ton professionnalisme. Tes pochettes sont juste magnifiques.

Merci aux auteurs de Butterfly pour vos encouragements au quotidien.

Merci à Mathilde pour ta patience... Si tu lis ces mots, c'est que tu es enfin arrivée au bout du récit, j'espère que l'histoire t'a plu...

Merci aux blogueuses, chroniqueuses de porter nos histoires, à nous écrivains, toujours plus loin.

Merci à mon mari de supporter une femme auteur ! Je sais que ce n'est pas facile tous les jours, mais tu ne me reproches jamais ma passion.

Merci à mes enfants de ne jamais m'en vouloir pour ces moments où je semble absente, perdue dans un ailleurs... Je vous aime tellement.

[Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :](#)

Butterfly Edition [Collection Dark Romance](#)

[Jolie Plume : Dirty Love - Chuter](#)

[Jolie Plume : Dirty Love - Apprendre](#)

Butterfly Edition [Collection Red Romance](#)

[Juliette Mey : Up and Down](#)

[Juliette Mey : Love Box](#)

[Diane Hart : Babysitting Love](#)

[Kessilya : Gabriel](#)

Suivez les Editions Butterfly sur les réseaux Sociaux

[Facebook](#) [Twitter](#) [Google +](#)